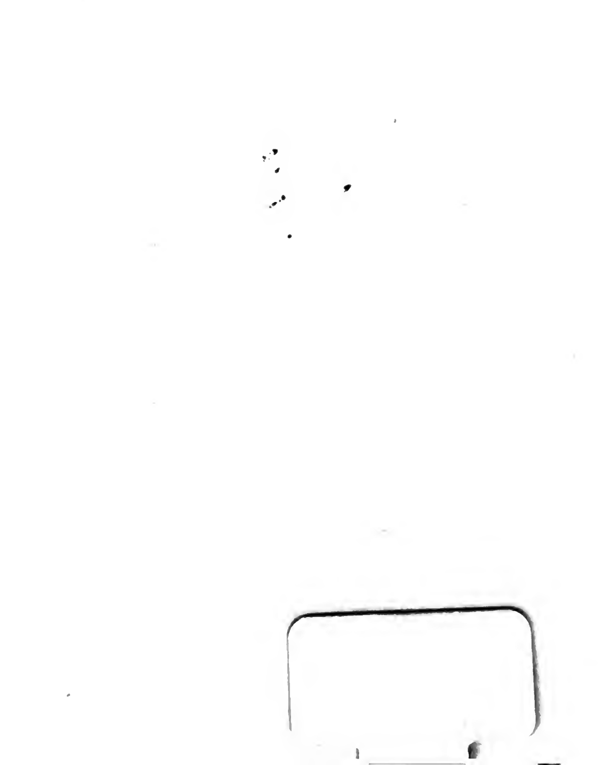


Les Ukrainiennes

Seweryn Goszczyński



LES

UKRAINIENNES.

PARIS, IMPRIMERIE DE P. BAUDOUIN, RUE MIGNON, 2.


J. LECURIEUX.
ANDREW. BEST. LELOIR.

LES

UKRAINIENNES

DE

(Seweryn) [Antoni]

GOSZCZYNSKI ET MALCZESKI,

traduites

PAR

CLÉMENCE ROBERT.

PARIS.

J. A. MERKLEIN, LIBRAIRE,

RUE DES BEAUX-ARTS, 11.

1842



Voici deux étrangers qui viennent en France, au milieu de notre jeune phalange poétique, montrer leur génie particulier, quelque peu étrange et ukraïnien; ils appartiennent aux quatre écrivains supérieur qui représentent en ce moment la poésie polonaise si belle, si origi-

nale, si fraîche d'image, de pensée et de foi patriotique; cette poésie si justement admirée en Europe, quoiqu'à peine naissante, elle ait été arrêtée dans sa marche, foulée, brisée par les événemens politiques.

Un grand nombre d'écrivains concourent certainement à former la littérature d'une époque sous ses rapports moraux et artistiques, à répandre et constituer les idées régnantes, et à déterminer les formes; mais quelques uns d'entre eux, distingués par le talent, par le sort, par le bonheur, semblent concentrer en eux seuls le caractère et la couleur du siècle. — Ce sont eux seuls qu'on aperçoit de loin, soit dans le

temps, soit dans l'espace. Ainsi, de même que le Dante, le Tasse, Pétarque effacent à leur ombre presque tous les poètes de l'ancienne Italie, que, dans les littérateurs anglais du seizième siècle, Shakespeare domine comme un drapeau au-dessus d'une armée, qu'en jetant les yeux sur les fastes littéraires de l'Allemagne on semble d'abord ne lire que ces deux noms : Schiller et Goethe, ainsi la poésie polonaise est représentée aujourd'hui à nos yeux par Mickiewicz, Malczeski, Zaleski et Goszczynski.

Malczeski n'était point livré de profession aux travaux littéraires : il n'a laissé qu'une œuvre poétique :

Maria, et cette œuvre fut composée dans une disposition d'ennui de la vie, construite comme refuge contre le monde réel.

Quand le poète en est venu au point de réfléchir sur ses jours passés, ses vers sont ordinairement dans un rapport très intime avec sa vie privée : il en est ainsi chez Malczeski; la rudesse et l'âpreté du destin l'éprouvèrent à son entrée dans le monde, et son poëme est plein d'une douleur vengeresse, dont chaque soupir est un reproche. — Encore adolescent, il fut l'amant passionné d'une femme que des intérêts de fortune séparèrent de lui, et jetèrent dans les bras d'un autre. Cette

circonstance de jeunesse, si commune, et d'ordinaire si peu influente sur le reste de la vie, fut pour le poète d'une immense importance: elle le mit de bonne heure dans un contact hostile avec la société, et donna à son esprit cette teinte sombre qu'il répandit sur tous les objets. Il se fit soldat par désespoir; au bout de deux années, un accident grave à la jambe le força à quitter le service militaire, pour lequel il n'éprouvait d'ailleurs aucune vocation. Il voulut rafraîchir son esprit et son cœur par des voyages en de beaux climats; mais l'horizon de l'Italie ne put rivaliser dans son cœur avec ses steppes sauvages. Il

revint donc dans sa terre natale, l'ame plus élevée, mais toujours sombre et brisée de douleurs.

Ce fut alors qu'il commença le poëme de Maria. Ce poëme est sa vie même, ce poëme est l'essence de ses sensations et de ses douleurs, coulée dans deux chants délicieux.

La scène est en Ukraïne, vers le milieu du siècle passé, sous le règne d'Auguste III. L'action est simple: Venceslas, triste, souffrant, *fatigué d'errer dans les déserts des steppes et dans les déserts plus sauvages encore de son ame*, rencontre la jeune Marie, doux assemblage de la femme et de l'ange; il l'aime; lui, fils d'un puissant woyevode, épouser la fille

d'un simple gentilhomme ! Le père de Venceslas ne souffrira pas ce déshonneur dans sa maison. Tandis que son fils et le père de Marie sont allés combattre les Tartares, il envoie ses cosaques, sous la forme d'une bande de masques, avec ordre d'enlever à son asile la jeune femme privée de ses deux protecteurs, et de la noyer dans l'étang voisin. Il brise le nœud détesté avec la vie de Marie. Venceslas, après une glorieuse journée, revient dans la demeure chérie; il frappe à ses portes, l'écho seul lui répond de sa voix sans vie, la mort seule l'habite. Il entre, il prend le corps noyé de Marie dans ses bras, et jure... On sent que c'est

la mort de son père : mais le poète frémissant le murmure seulement, il n'ose le dire.

Dans tout l'ensemble du poëme, il y a tant de misanthropie, douce mais profonde, tant de vues sur les misères des hommes et de retours sur leurs vices, tant de dégoût de la terre et d'aspiration vers un monde meilleur, qu'il semble que la mort de l'auteur soit le corollaire immanquable de l'ouvrage, son dernier et sublime vers. Chacune de ces strophes paraît l'invoquer tacitement dans sa tendre et douloureuse mélodie. Pauvre barde fatigué des feux de la journée, meurtri et déchiré des pierres du

chemin, il va chanter plaintivement aux portes du ciel, et le Seigneur lui donne l'hospitalité pour salaire de ses chants.

Le second poète que nous avons le désir de faire connaître par ses œuvres, Severin Goszczynski, ne peut être l'objet d'un jugement complet, n'ayant encore fourni qu'une partie de sa carrière: seulement la connaissance de ses travaux passés et les indications que l'histoire et l'amitié nous donnent sur sa vie publique et privée, peuvent faire préjuger quelle sera sa place dans la postérité.

Le trait le plus distinctif du talent de Goszczynski est l'originalité.

Dès son jeune âge, il eut l'habitude de penser beaucoup par lui-même, de puiser immédiatement à la source des choses la science qu'on prend ordinairement toute faite dans les élaborations de ses devanciers, et, loin des écoles métaphysiques et descriptives, il trouvait les solutions de problèmes philosophiques dans les opérations de son esprit, et les traits du monde matériel dans le miroir de ses souvenirs. Aussi, chaque peinture sortant directement du modèle vivant pour se répandre dans ses pages, n'a pas le temps de s'empreindre en chemin des impressions générales, des touches communes, et possède au der-

nier point cette heureuse qualité d'être soi qui a tant de puissance pour nous charmer. On voit encore dans les vers de Goszczynski de la vigueur, de la passion et un éclat d'imagination éblouissant. Pour son caractère moral, il offre un assemblage heureux et rare. Il se trouve une fois qu'un rêveur, un poète est un homme de mouvement, d'action au degré le plus éminent. Severin, doué d'une ame ardente et pourtant réfléchie, pouvant porter en même temps dans un acte l'ardeur et le sang-froid, est excellemment propre aux mouvemens politiques dans lesquels il s'est déjà montré d'une manière glorieuse.

Né en Ukraïne, il se mêla de bonne heure aux sociétés patriotiques où germait la révolution polonaise, et fut dès sa première jeunesse persécuté pour ses principes politiques. Il se trouva long-temps forcé d'errer seul à pied dans les villages des bords du Dnieper. Là le malheur, l'isolement, et les rapports continuels avec la nature fécondèrent admirablement son esprit; là il composa la première œuvre importante de sa vie, *le Château de Kaniow.* Voyant le peuple de l'Ukraïne dès long-temps opprimé par ses gouvernans, il sentit le besoin de le venger dans ses vers et de faire prendre en haine son op-

pression : avant que l'action l'appelât, il servait la cause populaire par les impressions poétiques.—La révolution ouverte, il fut un des premiers à se rendre à ses solennités. Il eut part à la prise du Belvédère, à cette victoire remportée par des soldats de poétique extraction, par de jeunes hommes qui, ayant quitté le soir leur plume et leurs foyers, étaient guerriers et vainqueurs au matin. Pendant le cours des événemens, Goszczynski continuait à servir son pays par ses travaux militaires, et, fidèle à sa double nature, écrivait au sein du tumulte, composait entre deux combats des poésies politiques dont on admire

la verve et la hauteur. La guerre et les efforts d'émancipation terminés, pour un temps, il est revenu tout entier, mais plus grand et plus digne, à la carrière poétique.

Severin Goszczynski, qui touche par un côté de son imagination aux croyances primitives, aux naïves et fantastiques visions des sorciers et des diables, et par l'autre au point le plus avancé de l'intelligence humaine, à la liberté universelle, n'est-il pas l'image de son pays natal?

La Pologne a passé si rapidement par les gradations des âges, que sa maturité semble toucher à son enfance. — Terre encore toute pleine

de rosée, de lumière et de chant du matin, peuple encore tout jeune de religion et de poésie, ont été saisis par la civilisation mûrie des nations occidentales, par la plus haute pensée sociale, par le dernier mot du progrès: l'émancipation populaire. — Aussi, tandis que nous admirons, que nous traduisons les gracieuses rêveries de ses poètes, sa politique se développe aussi forte, aussi consommée démocrate que celle des peuples vieillis. Les émigrés polonais dans le moment de repos où ils sont forcément placés, élaborent les principes qui doivent régir leur patrie quand elle leur sera rendue. — Il faut être plongé

dans une retraite austère pour méditer fructueusement ; il faut être environné d'un silence profond pour entendre la voix de Dieu. Comme le législateur des Hébreux fut, sur le mont Sinaï, enveloppé d'une nuée épaisse pour écrire ses lois, les émigrés polonais sont providentiellement plongés dans l'ombre de l'exil, du malheur, de la persécution; et quand l'heure sera venue d'en sortir, ils retourneront dans leur terre natale en tenant à la main les tables d'une loi avancée, républicaine, divine.

LE CHATEAU

DE KANIOW,

POÈME UKRANIEN;

PAR SEVERIN GOSZCZYNSKI.

LE CHATEAU
DE KANIOW.

PREMIÈRE PARTIE.

—

I.

Les tours imposantes du château de Kaniow s'élèvent dans les nues comme les bras d'un géant ; à leur sommet flotte l'étendard d'une terre illustre, et leur dur poitrail garde de vastes frontières. Au-dessous, le village dispersé sur les

ravins et les collines, joue comme un enfant sous les yeux de sa nourrice; fier de couler aux pieds d'un géant, le sombre Dnieper roule ses ondes avec orgueil; des forêts vierges, parmi des monts sauvages comme le front du désespoir, s'emparent de ses vastes rivages.

II.

Une nuit d'automne, une nuit de vents furieux hurle dans l'étendue; les flots bouillonnent dans un lit rembruni; le ciel comme l'onde écume en flot de nuages; le malin esprit (1) joue sur les chemins perdus; le voyageur murmurant sa prière à voix basse passe entre les ravins, ou le vent siffle dans les roseaux; aux serres sanglantes d'une bête féroce affamée, mugit, le long de la colline, le bétail étranglé; dans le bruit du vent qui élève sa grande voix, on entend les craquemens de la principale potence; le

cadavre est balancé, le chien hurle lugubrement, la mort du sommeil se répand alentour. Avec son sabre qui résonne de temps en temps à son côté, la sentinelle de la potence se promène à pas pressés le long de la vallée. Le silence de la nuit le plonge dans la rêverie, le craquement de la potence l'arrache à ses pensées : tantôt il jette un regard d'épouvante sur le cadavre, comme s'il tremblait qu'il ne ressuscitât, tantôt, comme pour reprendre courage, il tourne les yeux sur les bastions du château où l'étoile protectrice, le feu du gardien veille du haut de la tour. — Chut ! un bruit dans les broussailles !... l'oiseau s'élance-t-il du nid?... Quelque chose apparaît, roule sur le sentier... « Fi! dit la sentinelle en faisant le signe de la croix, des farces sataniques. » Déjà tout s'est dispersé dans les ombres de la nuit, le soldat visite son sabre et son fusil, et se remet à marcher tranquillement par le même chemin.

III.

A la clarté de la lune qui perce parfois les nuages, quelque chose de blanc se montre une minute et disparaît dans les broussailles ; le chant d'une jeune fille passe avec les vents ; ce chant bien connu fait naître un frisson dans le sein d'un cosaque. Est-il étonnant que la parole d'une femme, dès qu'à sa douce note on vient à la reconnaître, éveille subitement une sensation violente dans le cœur orageux d'un fils de l'Ukraïne? Ho ! il n'y a plus de cosaque sur le haut de la colline ! La lune de nouveau se voile de nuages, la nuit verse des brouillards, la potence craque, le chien hurle, les fantômes jouent sur les chemins perdus, et le vent mugit autour du château.

IV.

La bien-aimée du hibou, perchée toute héris-

sée sur le coin de la tour, gémit longuement ; elle se lamente voyant que la lune s'est obscurcie, que le vent siffle sur elle, et que son amant s'est éloigné pour si long-temps... Mais est-ce son vol qu'elle vient d'entendre ? non, c'est la jeune fille qui passe près de la tour. D'une main incertaine elle tâte la muraille, d'un pied chancelant elle passe au milieu de la nuit. — « Es-tu là, Nébabo ? » dit-elle tout bas. — « Ici, ici Orlika, » répond une voix près du mur. — « Ah ! que je suis heureuse d'être enfin près de toi, » ajoute-t-elle d'un ton plus haut, « il fait sombre ici, effrayant comme au tombeau, mais je fuirais dans l'enfer même pour me soustraire à l'exécrable amour de ce gouverneur ! Oh ! qu'il vente ici, qu'il fait sombre, terrible, mais je suis bien, car je suis près de toi ! » Le cosaque écarte son manteau, et, réfugiée dans cet abri, Orlika est pressée sur son cœur ; car un vent pénétrant souffle sur elle, et des nuées de brouillards commencent à l'atteindre.

V.

Le reste de leurs paroles se perd dans le silence. Mais sur la tour il s'établit une belle causerie quand se réunissent les deux amoureux hiboux.

LE PREMIER HIBOU.

« D'où te vient cet air empressé et ce chant si gai ? »

LE SECOND HIBOU.

« Regarde donc, regarde, ma chère, de ton œil vif comme le feu, regarde donc, et ris : car tes rires sont vraiment aussi doux à mon oreille que les cris de cette mère éplorée, que dernièrement j'avertis de la mort de son cher malade en allant me percher sur son toit. Vois-tu les diables danser autour de la potence? que ne font-ils pas avec ce pauvre cosaque? celui-ci, avec un panier de

roseaux trempés qu'il brandit en tout sens, sème des mille gouttes de brouillards ; cet autre éveille les vents dans la forêt de chênes, il court en rond, fouette avec les branches, et cet autre-là secoue la potence à la renverser. »

LE PREMIER HIBOU.

« Mais qu'est-ce que cela signifie ? »

LE SECOND HIBOU.

« Attends ! vois-tu, quelque chose apparaît dans les broussailles ; c'est la belle du cosaque qui vient le voir, et le cosaque l'attend ; mais le diable le trompe, mille formes de femmes apparaissent en ce moment, mille voix semblables se font entendre... Vois-tu, il la devine, il se lance comme le vent, et la perd de vue. (Il rit) ah! ah! ah! »

LE PREMIER HIBOU.

« Mais qu'est-ce que cela signifie? »

LE SECOND HIBOU.

« Et puis, regarde, un cavalier se montre là-haut et approche de la potence ; la sentinelle saisit son arme, la pierre frappe, l'amorce brûle, le diable n'est plus là, tout disparaît avec le vent ; aux regards de la sentinelle l'horizon se rembrunit, et mille cavaliers dansent en ronde ; ah ! ah ! ah ! »

LE PREMIER HIBOU.

« Qu'est-ce que cela signifie? »

LE SECOND HIBOU.

« Ah ! le cosaque retrouve déjà sa belle ; le cavalier s'élance à la potence ; vois-tu, le cadavre tombe ; vois-tu, il en pend un autre, le diable est prompt à l'ouvrage, et avec quelle fierté il se balance ! comme il amuse ses collègues ! quelles danses ! quels chuchotemens ! ah ! ah ! hi ! hi ! hi ! »

LE PREMIER HIBOU.

« Qu'est-ce que cela signifie? »

LE SECOND HIBOU.

« Regarde, le cavalier a volé le cadavre et s'enfuit le long de la potence, si vite qu'un brouillard sort de son cheval; déjà on ne l'aperçoit plus qu'à peine. »

LE PREMIER HIBOU.

« Mais qu'est-ce que cela signifie? »

LE SECOND HIBOU.

« Ils ont trompé le cosaque, il croit voir le cadavre, la potence est debout, le diable se balance, le cosaque est tranquille, et le diable en rit. »

LE PREMIER HIBOU.

« Que deviendra le pendu quand le coq chantera? »

LE SECOND HIBOU.

« Il s'évanouira en vapeur. »

LE PREMIER HIBOU.

« Et que deviendra la sentinelle après le cadavre perdu? »

LE SECOND HIBOU.

« Elle remplacera le diable. »

LE PREMIER HIBOU.

« Mais que signifie tout cela? »

LE SECOND HIBOU.

« Un passe-temps diabolique, ah! ah! ah! La sentinelle a perdu le pendu, on pendra la sentinelle. »

VI.

Et là-bas quel murmure on entend! Ce sont les douces paroles d'un couple amoureux : — « Que

te disait-il, ô ma bien-aimée, lorsque ce matin je vous ai surpris ensemble? » demandait Nébabo. — « Il répétait sa vieille chanson, que déjà même je ne veux plus écouter; il disait : Quel heureux couple nous formerions; quelle grande dame je deviendrais si je voulais être l'épouse d'un gouverneur; il me contait, comme à un enfant, comme je serais de tout le monde aimée, adorée, et puis, quelle habitation! quelle toilette! et qu'enfin je ne pourrais être aussi heureuse en épousant même le premier des cosaques! » — « Et tu l'écoutais, Orlika? » interrompit Nébabo : mais cette brusque demande montrait assez combien les paroles du gouverneur le frappaient durement. — « Mieux aurait valu ne pas l'écouter, ma chère..... Mais cependant tu n'aimes que moi? » — Ces mots furent si bouillans et rapides, qu'il se passa un long intervalle avant que la jeune fille prit le courage de répondre. — « Ah! tu croirais peut-être moins à mes paroles, dit-elle : si

je t'aime, que cela te le dise! » Et un baiser d'un amour passionné fut déposé en feu sur les lèvres de jalousie. — « Orlika, écoute : qu'il se garde bien, celui que l'enfer mettrait entre nous deux, car demain..... aujourd'hui même..... ce n'est pas pour rien que je porte un sabre! Si une inspiration satanique l'entraînait, Orlika, écoute, Dieu même ne saurait le défendre! » Et pour preuve de son emportement sauvage, sur ces lèvres de femme il exhala des feux semblables à ceux qu'imprime la main d'un fantôme devant l'incrédule qui ose nier son apparition. Mais quoique la flamme brûlât dans ses veines, quoique ses lèvres fussent palpitantes et ses yeux étincelans, il gardait cependant dans sa voix l'apparence du sang-froid, et il ajouta ces paroles : — « Les transports que tu sens ne s'éteindront jamais.... Que l'audacieux s'avise de les troubler!... Ce baiser est un sceau terrible que je mets sur le trésor de ta beauté, et qui osera le violer sera dévoré par

l'enfer. » Soudain les hiboux éclatèrent de rire. Favoris de l'ombre, ces animaux sont heureux d'entendre les décrets qui présagent le néant. La frayeur saisit le cœur d'Orlika ; minuit frappa dans la cloche du château ; les amans s'en allèrent où le sommeil les appelait ; tout fut tranquille près de la tour dormante, tout fut tranquille alentour du château : seulement parfois les hiboux se reprirent à rire en voyant les enfans de l'enfer, si habiles au mal, tantôt éveiller l'écho du château par leur trépignemens, tantôt en faisant étinceler leurs dents sataniques, parsemer les marais de feux follets (2).

VII.

Étoile brillante, joyeuse comme l'âge de la jeunesse, quand sur un rayon d'or tu conduis l'été avec toi, doux espoir, tu resplendis alors dans la nuit. Aujourd'hui, couverte d'un voile d'automne, avec quelle tristesse tu quittes le ciel

de l'Ukraïne, où tout est beau comme les charmes d'une jeune fille ; où l'air est serein comme l'éclat de sa figure, la brise suave comme son haleine ; où les eaux reflètent la lumière de son regard ; où les collines sont attrayantes comme son sein virginal ; où le zéphir exhale l'harmonie de sa voix ; où les fleurs ont son teint et les bois sa fraîcheur. Pourquoi, ô triste étoile, dans le couchant de l'automne, ton orbe se décolore-t-il comme un œil agonisant? Ton couchant est sombre comme est sombre ton lever, quand tu te couches dans le nuage et que dans le nuage tu te lèves. — Sous la rosée qui maintenant brille de tant d'éclat, demain avant le jour cette fleur mourra comme une beauté frappée au sein de délices trompeurs, et cette fleur si fraîche n'aura pas le temps de dire sa plainte avant que le vent ne la coupe de sa tige natale... Belle étoile, je te fais mes adieux avant ton triste coucher ; je te fais mes adieux par la plainte d'une feuille qui s'affaiblit sur un bord silencieux, par

le grand hymne des grues qui volent vers la mer, par le beuglement des troupeaux qui quittent le pâturage épuisé, par le sourd gémissement des eaux qui s'endorment dans leur lit, par le dernier éclat d'une goutte de rosée qui, tremblante, est saisie par le vent du nord.

VIII.

Et voici que la lune, au-dessous de la foule des astres, sort pâle comme l'ombre du soleil mort! Des feux étincelans jouent sur les flots du Dnieper, les sables blanchissent sur des bords escarpés; comme des ombres de petits nuages, les bosquets se dessinent sur le sol. Mais des bords opposés du Dnieper, comme un orage qui s'épanche sur le monde, l'effrayante obscurité enveloppe la forêt, et seulement parfois entre ses ombres, et seulement parfois au-dessus de sa voûte, une clarté glisse et ondule rapidement comme le reflet d'un vaste feu.

IX.

Lorsque la terre s'endort et que la lune fait sa ronde, que les vents nocturnes volent autour du silence, que le sommeil assoupit la vigilance du surveillant, la joie alors rassurée par cette égide, appelle la jeunesse où l'attend la gaîté.

Au pied de la ville, des tilleuls vénérables, gardiens des eaux du Dnieper, se rangent gravement et montrent leurs fronts rougeâtres. Là sont attirés, par une turbulente gaîté, des jeunes gens joyeux, des jeunes filles pleinesd'attraits. Et quand, dominant les flots, ils s'assoieront au couronnement des collines, et que le souffle du Dnieper enverra au loin leurs chants et les notes bruyantes de leurs instrumens, on croirait que de puissantes sorcières viennent donner ici leurs fêtes nocturnes.

X.

Mais que les timballes et les flûtes résonnent,

que les amans badinent furtivement, que la terre résonne sous la chaîne gracieuse que forme la danse avec la jeunesse légère; là, sous les arbres, il est une réunion plus calme; là, l'épanchement des cœurs et la coupe du festin unissent les deux sexes dans un entretien plus grave. — Là, on parle d'un malheureux perdu dans l'ouragan, d'un fantôme rouge qui, à l'heure de minuit, des enfans endormis vient sucer le sang; des lutins que tant de fois des yeux attentifs ont surpris gâtant la crême avec la rosée des plantes venimeuses; de l'ame gémissante privée de baptême; de l'esprit errant qui fait tarir le lait des femmes: et tout cela dans l'assemblée excite tour à tour la frayeur et la pitié.

XI.

Chut! — « ho-hop, ho-hop! » Ce bruit bien connu, ce bruit lugubre comme le chant du hibou nocturne, toujours plus près et toujours plus dis-

tinctement se fait entendre. — « La noyée Ksenia! la noyée Ksenia s'approche de nous! » s'écrie tout le monde; et dans un instant cessent les danses et les chansons, les filles se rangent en cercle pressé, les hommes tournent leurs regards inquiets du côté d'où vient cette voix étrangère à la terre. — « Ho-hop, Nébabo! ho-hop, Attaman! » Et toujours, de plus en plus près elle appelle, et tout d'un coup le fantôme paraît. Comme avec les ailes d'un diable enivré il poursuit son vol aux secousses convulsives; il a la taille d'un squelette, et le regard sauvage; les franges des haillons pendent de son vêtement, et des fleurs jaunies, des rubans déteints entrelacent sa chevelure ébouriffée; il siffle, bat des mains, et, dans des cercles de vents, s'élance rapidement de tous côtés... — « Ho-hop, Nébabo! ho-hop, Attaman! » Dieu! quelle stupeur et quel effroi partout où elle s'approche! comme devant Satan même, on fait le signe de la croix : car, bien que la diablesse

ait la figure humaine, elle fuit néanmoins la croix avec horreur. Heureux que ce signe ait le pouvoir de la chasser : car il n'est pas entre bonne main celui à qui elle s'attache... — « Hohop, Nébabo! » cria-t-elle de tous côtés, et elle s'en alla comme elle était venue.

XII.

Pour sûr le château doit s'attendre à une dure affliction du ciel puisqu'il lui envoie une telle apparition. Cet être singulier, qui depuis un certain temps traverse continuellement la ville d'un bout à l'autre, aux clameurs d'un voyageur égaré dans les bois, doit être l'avant-coureur d'un événement funeste; car son teint est plus pâle que celui d'un mort, il paraît et disparaît comme une pensée de désespoir; sa vivacité est bizarre comme le rire d'un hibou, sa voix ressemble au hurlement d'un chien qui effleure un cadavre.

— « Que Dieu détourne l'horrible diablesse ! que Dieu en préserve l'Attaman! » Ainsi bégayait la foule épouvantée ; épouvantée encore après que le monstre eut disparu.

XIII.

— «Mais où donc est l'Attaman, (3) qu'il ne vient pas ce soir au cercle des jeunes gens ; où donc est l'Attaman?» se demande tout le monde. Attaman, sage au milieu du cercle des vieillards, fier comme un seigneur polonais devant le seigneur polonais lui-même, prompt, vif comme l'éclair qui jaillit de son arme, vindicatif et dur dans sa vengeance comme cette arme elle-même, vénéré des siens comme une idole, il est l'ame des danses et des fêtes. Sa noire moustache en boucles légères fuit de dessus ses lèvres de roses ; son regard se détache de dessus ses noirs sourcils comme l'éclat du jour des ombres de minuit, sa belle taille, cou-

verte de la bourca, s'élève dans sa majestueuse démarche comme le mât d'un *baïdak* (4), lorsque, hissant son pavillon, il se lance avec les vents sur les flots du Dnieper. Heureuse celle à qui il adresse sa cour, heureuse celle qu'il presse de sa main, plus heureuse encore celle dont il porte le ruban dans la mèche de ses cheveux (5).

XIV.

Où est-il, que fait-il l'Attaman (6) Nébabo, le premier des cosaques de la maison du Staroste? Tranquille, il est assis dans les ombres du soir, là où le bruit de la ville n'arrive que faiblement; où, au bas des murs du château, une fraîche fontaine sommeille sous un peuplier; là il est venu attendre encore avant l'heure du coucher, comme il en était convenu avec son Orlika. Quoique tu te glorifies d'avoir un cœur sauvage, Nébabo, l'amour te conduit cependant avec un seul soupir,

avec un seul rayon de l'œil. — Déjà le soleil s'éteint, les cieux pâlissent, la terre se rembrunit, et Orlika ne vient point. L'amant, tout œil et tout oreilles, regarde, écoute de tous côtés : quand le vent passe et quand la feuille tombe, son ame rêve une chère apparition ; et le vent passe, et les feuilles se détachent, et la belle cependant n'arrive pas, n'arrive pas ! Cent fois d'un œil inquiet il interroge les ombres, les collines ; cent fois il croit reconnaître ses pas dans les bruits rapprochés du château, et toujours il se trompe dans son espoir. Ainsi troublé et vaguant autour de la paisible fontaine, il penche sur elle son front assombri, et profondément y plonge ses pensées comme dans le miroir de la tempête de son cœur ; le fond de la fontaine reflète l'azur des cieux, et dans cet azur son image apparaît comme créée par un peintre ; les feux du soleil couchant s'y baignent aussi, et leurs rayons de nuances variées qui se ravivent, ou s'affaiblissent, représentent au jeune

amant, les couleurs qui changent sur le visage de sa bien-aimée. Là-haut, une feuille desséchée du peuplier frissonne tristement sur une branche solitaire : ainsi, abandonné d'une chère famille, un père sans consolation, également desséché et solitaire, soupire sur la tombe de ses enfans. Le ciel devient plus sombre, l'étoile s'allume, et à travers les branches dépouillées de l'arbre, ses rayons de feu se mettent à trembler dans l'eau. Oh ! qu'ils sont vifs ! ce sont les yeux d'Orlika, et voilà enfin son image entière qui s'avance, il la voit, comme du haut de la colline, précipiter ses pas ; son tendre empressement colore ses joues d'un vif éclat ; le souffle des airs agite les boucles de ses cheveux, et fait jouer les rubans roses qui dessinent sa taille dans un costume élégant... Et la voilà si près qu'il la serre dans ses bras... Mais l'étoile s'évanouit dans les ombres ; le fantôme disparaît ; la nuit règne au fond de la fontaine, et le bonheur qu'il a cru toucher est reculé

d'un siècle. La pensée du cosaque est sombre comme si tout ce nuage eût couvert son ame. Sans savoir pourquoi il se retire à l'écart, appuie dans sa main son front plein de soucis; puis il s'élance comme saisi d'un transport de colère, et s'apaise tout à coup sans savoir pourquoi; puis encore tire son poignard de sa ceinture, le tourne dans ses mains, s'amuse de son éclat, essaie son tranchant, sans savoir pourquoi.

XV.

— « Ho-hop, Nébabo! » La diablesse danse de nouveau sur les vents. Que la croix du Seigneur te réduise en cendre! Ici même la face de Satan effleura sa victime! L'Attaman reconnut l'oiseau à son vol; et comme ce n'est pas un passe-temps que la guerre avec le diable: il tacha de tromper cette fille de Satan; il fit le signe de croix, s'enveloppa de sa bourca, se cacha sous le peuplier

pour attendre dans cet abri qu'elle eût assez crié et qu'elle voulût bien s'en retourner, la damnée marieuse de Lucifer (7), avec son infernale musique. — « Ho-hop, Nébabo ! » et elle l'entoure de son vol. — « Ho-hop, Nébabo ! » et elle l'appelle, et elle lance des coups d'œil hagards et bleuâtres, comme des gouttes de soufre qui se distillent à petit feu.

Tu as un millier de Satans à tes ordres ; mais en eusses-tu encore davantage, le débusquer de sa retraite n'est pas en ton pouvoir. Enfin, après avoir long-temps crié, claqué, avec des cris et des claquemens, elle s'envola plus loin. Le cosaque a échappé à l'effroyable apparition, mais son cœur est plein de funestes pressentimens : Orlika n'est pas venue, et Ksenia a fait entendre ses cris : tout cela n'est pas bien ; mais il n'y a plus à réfléchir ni à rester davantage : la trompette sonne sur les tours crénelées, et le coup de canon de la retraite retentit par tous les environs de Kaniow.

XVI.

Se prépare-t-on à recevoir le Staroste (8)? ou bien est-ce la fête du gouverneur? qu'on a ainsi décoré la grande salle du château, couvert la table de nappes précieuses et d'argenterie luisante, et déployé sa longueur par toute la salle. Devant des glaces ou des cristaux ciselés, étincellent des groupes de bougies. Et le seigneur gouverneur lui-même, en grand costume, dans une riche pelisse serrée par une ceinture à lames d'or, commande qu'on accorde les harpes, que les serviteurs soient en nouvelle livrée, qu'on charge la table d'un souper splendide, qu'on ouvre les caves cuirassées de fer, et qu'il en sorte plusieurs tonneaux à la fois, afin que la soirée soit joyeuse pour tout le monde (9).

XVII.

Mais à quoi bon de longs mystères? La jeune

Orlika est déjà femme du gouverneur; il n'y a qu'un instant qu'on éteignit les flambeaux de la cérémonie nuptiale, que le prêtre déposa son étole, et ferma la chapelle, tout le monde s'étonne de cette action précipitée du gouverneur, et se demande quel en est le motif secret. Son amour pour la jeune fille était bien connu; mais Orlika? voilà ce qui semble un prodige pour tous; Orlika, encore aujourd'hui, avant le coucher du soleil, aimait mieux mourir que de devenir polonaise.

Quelques heures avant la soirée, après avoir renvoyé ses gens avec un ordre sévère, le gouverneur resta seul avec Orlika, et commença un entretien des plus graves. On entendit un cri perçant et subit d'Orlika, semblable à un cri d'épouvante. Le gouverneur parlait sans s'interrompre, la jeune fille écoutait. Il se tut, et on entendit des sanglots, et puis, pendant long-temps, des mots entrecoupés de pleurs, et, le long de la salle, les pas d'une marche imposante. Puis de nouveau, un

discours menaçant du gouverneur, long-temps comprimé, partit soudainement : il coupait et ressaisissait la parole avec empressement, et se taisait comme attendant une réponse, lorsque apparemment Orlika hésitait, il frappa le parquet d'un pas plus précipité, et voulut assurément sortir, car les portes remuèrent. Ici Orlika, comme le sein déchiré, jeta un cri... Il fut sans doute au gré de cet homme cruel, car il revint de la manière la plus tendre, la pressa dans ses bras comme elle sanglotait, et sortit plein de joie et de fierté! — Un jeune homme, qui se rendait au château avec sa harpe, devant une des croisées de la salle de fête, raconta ceci à l'Attaman comme il le savait, ou comme on le lui avait dit.

XVIII.

S'il y a des paroles au monde qui semblables à des traits de foudre portent une mort certaine

dans le sein le plus puissant, Nébabo les sentit, ces paroles, dans le discours du jeune homme. Aussi, comme le démon de la terreur lui dresse les cheveux ! comme son regard devient fixe dans un jaune brouillard ! c'est la main de la mort même qui lui serre le cœur ; une sueur froide coule de ses pores et l'inonde ; il semble que chacune de ses veines se raidit et se glace ; ses lèvres tremblent, ses genoux se plient ; seule, fidèle, sa main saisit le couteau.

XIX.

Par le bruit, le tumulte, le mouvement, l'innondation de la lumière, et par ces milliers d'ombres que réfléchissent les parois flamboyans, on voit que maintenant dans la salle entrent les jeunes mariés. On se met à table, cela se devine par le calme rétabli, l'empressement du service, le bruit de l'argenterie ; maintenant les toasts parcourent les rangs, car les convives se lèvent spontanément ;

on entend retentir les cris des *vivats*, que le vieux château fait sonner avec ses échos séculaires; puis ils se taisent parfois, et sont remplacés par les harpes et les chants joyeux.

XX.

Et sur le bord du Dnieper aux eaux bleuâtres, les vents se jouent aussi avec les accords et les chants; la boisson se répand dans les coupes, les rondes dansantes s'agitent en cercle, et la terre en retentit jusqu'au fond de son sein, comme une vénérable matrone qui applaudit à la joie de ses enfans. L'Attaman s'enfuit enveloppé de sa bourca comme l'ombre d'un nuage chassé par le vent; il traverse les rues aux descentes rapides, fend la foule qu'il rencontre, et gagne les bords; le son des timballes, ni la danse, ni les airs tendres et amoureux ne peuvent l'arrêter : l'oreille au vent et le regard sombre, il se glisse parmi la foule curieuse.

XXI.

Cette figure qui navigue avec le cosaque sur le fleuve est-elle donc son ombre, que malgré les nombreux détours elle le suit si fidèlement, qu'à chaque minute elle semble toucher le bord ? tantôt elle fend rapidement l'écume de l'onde, ou se joue dans le reflet de la lame, tantôt se penche tranquillement sur les eaux traçant le sillon à droite, à gauche, par devant, par derrière ; cependant nul son ne sort de sa bouche, on n'entend que la râme qui sonne doucement ; et la nacelle, à travers les flots qui reflètent la lune, dans son vol inégal semble l'ombre du faucon, lorsque au-dessus de la plaine, dans les espaces aériens, il plane pour saisir sa proie.

XXII.

Le cosaque s'arrête subitement dans sa course, prête l'oreille et cherche des yeux. C'est après lui



ces cris de mauvais augure qui maintenant se font entendre. — « Oh ! race satanique, dit-il tout bas, c'est la dernière fois que tu effraies la terre vivante ! C'est en vain que l'enfer t'arme de sa puissance, si je te touche seulement au front de mon poing, dussent tous les démons s'emparer de moi, il est sûr que je ne te toucherai pas pour rien ; bientôt je les mettrai tous en fuite avec toi; viens, approche seulement, approche encore ! » Le voilà qui fronce le sourcil, d'un rire sardonique éclaircit son visage sévère, et, déployant soudainement son manteau, tient son poing armé.

XXIII.

Ce n'est pas une joie légère que celle de Ksenia quand, en décrivant son cercle autour de la ville, elle trouve enfin ce qu'elle cherchait depuis si long-temps ; ce n'est pas une joie légère que celle de Ksenia, car elle saute plus haut et criaille plus

fort, et ses dents et ses mains claquent, et les yeux de cette larve étincellent comme l'entrée de l'enfer; c'est bien certes une joie immense, que de plus en plus elle approche, et que la voilà déjà arrivée : mais elle lui prépare de caressantes étreintes, on le voit dans ses mouvemens, on le voit dans ses yeux. Courageux, le cosaque attend le fantôme sans reculer d'un pas, sans faire un mouvement de crainte. Déjà la damnée, dans un geste convulsif, sur les lèvres de l'Attaman veut déposer le feu de ses lèvres, déjà elle lui saisit le cou de ses bras décharnés, déjà..... Mais soudain étendue, elle gît évanouie; seulement sous le poing son front a craqué, et des flots de sang inondent sa figure. « Ho-hop, démon! viens prendre ce qui est à toi! » dit l'Attaman, et il s'en alla.

XXIV.

« Vogue rapidement, vogue toujours là-bas « où l'on voit des feux auprès de cette forêt; que ta

« rame nous conduise plus vite et que les eaux glis-
« sent sans bruit autour de nous; le passage est dif-
« ficile et les instans sont chers ! Encore plus bas,
« encore plus vite ! » Ainsi commandait le cosaque lorsqu'il entrait dans la nacelle, ainsi il commandait lorsque rapidement il s'éloignait du bord. L'eau du Dnieper coule majestueusement, ses longs baisers résonnent autour de la nacelle; sur l'inconstant et frémissant miroir, la lune se brise en écailles flamboyantes; les échos du bord répètent le bruit de la rame, comme s'ils disaient adieu aux navigateurs fuyans. Derrière eux le bord recule avec rapidité, le bruit de Kaniow arrive plus sourdement, plus souvent la flamme disparaît dans les ravins, déjà le bruit de la forêt les frappe distinctement. Quel objet derrière eux monte toujours, toujours davantage, à mesure qu'ils s'éloignent du bord passé? C'est le château de Kaniow, bien connu à celui qui, de la nacelle lui jette encore un sombre regard.

XXV.

Oh ! que ces croisées au milieu des ténèbres de la nuit brillent vivement avec leurs mille feux intérieurs ! « Qu'il brille, le château, dit-il, qu'il « brille vite et de toutes ses lumières... Demain, « après-demain peut-être il brillera autrement !... « Puis viendra le temps où il sera sombre comme « moi. Malheureux qui appelle mon désespoir ! » Le sang de Nébabo bouillonna de tant de flammes, lorsque ces pensées, comme sorties du brasier de l'enfer, traversèrent son cerveau, que ses cheveux hérissés soulevèrent son bonnet, que du frémissement de son corps la nacelle fut ébranlée, et que le pêcheur qui tenait la rame se retourna étonné. Bientôt la fougue bouillante de sa colère s'apaisa ; mais, comme un habitant de l'enfer, même lorsqu'il a disparu, infecte l'air après lui, ainsi, quoique rapide, la fougue du courroux envenime l'esprit d'une trace amère. « Il eût mieux

« valu pour toi, ma dame chérie, aussi vrai que « je suis ton amant, il eût mieux valu cent fois, « pendant toute ta vie, porter dans une cruche de « terre l'eau de ce fleuve limpide, ou, dans un « vêtement de bure, à côté d'un grossier paysan(9), « souffrant la faim, le froid, travailler en esclave « et répandre la sueur sur une récolte qui n'est pas « pour soi, et puis aller pleurer sous un toît en« fumé, et chaque instant voir ton corps délicat « se flétrir jusqu'aux os, que de te faire l'égale du « gouverneur et de passer une nuit avec lui sous « un dais doré. »

Les flots pourchassés frappèrent les bords, la nacelle se lança presque sur terre. Soudain des pensées du cosaque le cours s'interrompit; les joies même de la vengeance s'affaiblirent... C'est dommage, car elles soulageaient bien son cœur! Les gémissemens, les ruines, le sang, le carnage et les flammes sont les attributs de la vengeance comme de la gloire, les projets même les plus

atroces sont revêtus des attraits de la vertu et du bonheur : comme les spectres, lorsqu'ils veulent nous séduire, parent leur hideuse figure de la beauté des anges.



SECONDE PARTIE.

—

I.

Le monde baigné dans la nuit dormait profondément ; entourant de sa garde le sombre nid de l'homme, l'étoile suivait l'étoile dans un silencieux recueillement ; le ciel regardait à travers un voile nuageux, les signaux s'étaient tus, les gardiens sommeillaient, et le grand château blanc

était silencieux comme un fantôme. Les jeunes mariés, sur le trône du sommeil, reposaient paisiblement dans la mollesse de la couche ombragée par de gracieuses guirlandes qui, balancées au moindre souffle, du haut du dais magnifique retombaient jusqu'aux pieds du lit. Tout était silencieux sous les voûtes du château, seulement le sommeil se révélait par un faible gémissement, et le vent, chargé par la nuit de veiller en sentinelle, faisait entendre parfois son signal au pied des murs; puis le silence régnait de nouveau, et les esprits aériens, dont le léger frémissement anime les heures nocturnes, jouaient doucement avec le silence du château.

II.

Mais d'où vient ce bruit entendu à la porte de la chambre nuptiale? Ce n'est pas le battement d'un cœur bien épris dans le sein de la jeune

femme; mais un messager du poste des frontières. Il accourt essoufflé, la figure pâle de terreur. « Lève-toi, seigneur gouverneur, hâte-toi de « quitter cette couche moelleuse, car je t'apporte « de funestes nouvelles; lève-toi, écoute et prends « un parti. Sache que les gardes riveraines entendi- « rent aujourd'hui, sur le Dnieper, un bruit qui « n'était pas celui du bain des canards, et dans les « broussailles, un mouvement non causé par le vol « des oiseaux : c'était, le plus clairement possible, « le passage du camp de Szwaczka, qui, jusqu'à ce « moment, demeurait tranquillement sur l'autre « rive. Ainsi donc, quand le regard de l'épervier « fond sur elle, que la poule échappe au danger! « Quelque fort que soit le château, sa garnison est « trop peu nombreuse pour résister à un violent « assaut, d'autant plus qu'il faudra défendre en « même temps la ville, et que dans la ville peut- « être se trame quelque chose de sinistre, car on y « prépare des fourches et des couteaux, et dans le

« château même, on ne sait ce qui peut arriver.
« Prenons donc le mal à sa naissance. Cours vers le
« Staroste (10) qui dans ce moment, à Bohuslaw,
« s'amuse à enivrer des communes de villageois et
« à fusiller de vieilles femmes; qu'il nous envoie un
« secours quel qu'il soit; cours avant que le jour
« pointe, avant que le château s'éveille, et nous,
« nous resterons ici prêts à tous événemens. »

III.

Et ceci n'était point des avis trompeurs, de fausses alarmes, c'était bien le camp de Szwaczka aux sinistres desseins qui sillonnait le fleuve et remuait les broussailles. Là, où dans un lit étroit les ondes bouillonnantes de la Ros grondent et étincellent, où le vent aboie dans le désert étendu sur le rivage, où dans le sein de la forêt une rumeur sauvage murmure sombrement pendant que sur sa tête d'épais brouillards étendent leur noir man-

teau, l'ange de la destruction et celui de la mort semblent, sur un bûcher de l'enfer, préparer pour cette contrée les horreurs de la guerre civile. Ce n'est pas pour rien que des feux vigilans reluisent et que des hommes sont couchés autour de ces feux, tandis que le vent d'automne arrache la couronne des arbres, et que les frimas scintillent sur le gazon. Quoiqu'ils semblent couchés tranquillement ces hommes, ce sont des fils de la mort et ils songent à la guerre. — Le casque sur le front, le couteau à la ceinture, la main sur le couteau quoique les yeux endormis, aux lances plantées en terre les chevaux attachés, et nuit et jour la selle sur les chevaux (11).

IV.

Un des cosaques reste en garde continuelle et nourrit du feu l'ardent brasier. Impassible, appuyé sur sa lance il regarde, il écoute; rien dans

les ténèbres de cette vaste forêt n'échappe à son œil, à son oreille : qu'une frange de frimat tombe sur une feuille sèche, que l'oiseau fasse craquer une branche, qu'un chien donne de la voix dans une ferme lointaine, il a saisi ce bruit dans le bruit confus de la forêt, et ce qu'il a saisi, il a su le reconnaître ; puis il tourne de nouveau son œil sur le foyer, et de nouveau il attise la flamme avec sa lance. Les fumées tourbillonnent, les rouges étincelles jaillissent, le volume du feu augmente, la nuit se colore au milieu de ce feu de couleur sanglante, comme des esprits vaporeux les ombres des arbres se promènent ; — plus loin la nuit noire ; mais dans le sombre enfoncement, comme dispersé par groupes frappés d'enchantement, le camp immobile dort d'un sommeil menaçant. Ici l'éclat du brasier s'attache au tranchant des lances, là le couteau à demi-tiré brille comme les yeux d'une vipère irritée ; parfois, sous une bourca à longs poils, le

sommeil inquiet avance la moitié d'un visage, et, par ce sommeil, on voit ce que chacun rêve; de la lèvre à moustache, du sourcil froncé s'élèvent le rire ironique et les paroles de malédiction. Et là attaché et fidèle, quoiqu'à un maître, le cheval couché près du cosaque jette parfois un regard éveillé : au sein du repos même le camp est l'image du mouvement de la guerre bercée par l'espoir du carnage.

V.

Là où s'élève un chêne immense, ou brille un feu plus large, deux hommes sont assis; deux chevaux à leurs côtés. — A ce somptueux costume d'Attaman dont l'or lance parfois ses éclairs, à cette taille formée pour les combats, à cette moustache qui se relève en noire et luisante frisure, à la fierté de ce front, à cet air hautain, on reconnaît le vindicatif Nébabo. Assis en silence, enveloppé à demi dans sa bourca, sa main

gauche attachée à sa ceinture et jouant avec le gland de son couteau ! — « Mon couteau, tu me lances en « vain tes éclairs, en vain je t'ai aiguisé, les autres « à ce que je vois moissonneront nos champs avant « que nous puissions nous mettre à l'ouvrage ; la « rouille te dévorera et je me dévorerais moi- « même, avant que je puisse dans un combat contre « les infidèles, baigner mon ame dans la joie, et « ta lame dans le sang. » Ainsi parle le cosaque en secouant sa tête altière, en essuyant la rosée de la nuit sur son couteau ; mais son regard perçant, plus incisif que la parole, dit assez à qui s'adresse son discours.

VI.

Vis-à-vis lui, comme un reflet hideux dans un miroir brisé, est assis un autre cosaque. Sur une poitrine velue pend une longue moustache, une balafre noire fend la moitié du visage, et quoique le front grisonne de vieillesse, une couleur jeune

et fraîche couvre le visage, l'œil est vif et cependant lance à peine quelques traits, enfoncé qu'il est dans une si grasse figure. C'est Szwaczka, le premier des bourgeois de Kaniow; quoique dans de longs repas la tête lui tourne souvent, quoiqu'il soit lourd de corps et compte une longue vie, comme il porte la marque du brigandage de la Sicz, qu'il est abhorré par cette raison des Polonais, et se déclare l'ennemi acharné de leur tyrannie, il s'est mis avec joie à la tête des insurgés, et avec joie ils l'ont reçu pour leur chef. Il semble cependant que, soit qu'il manque d'ardeur, soit qu'il la noie trop souvent dans la coupe joyeuse, il prolonge bien long-temps un fastidieux repos. La troupe se lasse et s'indigne : plus haut et plus souvent elle murmure, demandant, « Pourquoi il « ne marche pas au château qui est sous sa main? « Pourquoi, tandis que Gouta avec Zelezniak « s'empressent de se procurer une fête si bril- « lante, lui seul paresseux ne se hâte pas de se

« rejoindre à eux? » Mais le résultat de ces demandes répétées est toujours le même : car dès que, pressé par des questions importantes, le chef se met à chercher la parole dans une cruche pleine, il s'endort avec sa réponse avant d'avoir pu délier sa langue.

VII.

Il ne se laissa pas fort toucher de la tristesse de Nébabo; car il tenait déjà devant lui une coupe à moitié vide; il regarda comme si ses yeux n'étaient plus à lui, il toussa plusieurs fois d'un rire important, remua le feu, et, quand les étincelles partirent, bégaya d'une langue embarrassée : — « Tu vois ces étincelles; écoute, Atta-
« man, que celui qui voudrait tenter d'être
« heureux par l'amour, et de fixer le cœur d'une
« femme, s'enferme dans cette enceinte sauvage,
« et qu'il essaie de les compter ces étincelles,

« de les compter toutes ! Oublie, de par le diable!
« oublie ton Orlika. » — « Je n'ai pas besoin,
« sache-le bien, de prendre de la toya (12) pour
« guérir mon cœur malade, ni de demander les
« conseils de personne (et l'œil de Nébabo s'en-
« flamma d'une colère ironique) : qu'il y ait au
« monde une Orlika ou non, peu nous importe;
« l'hiver approche, nous errons dans les déserts
« avec les Polonais devant nous : regarde nos
« bourcas, vois la crinière de nos chevaux, comme
« la tête, tout cela est gris de frimas; écoute les
« cosaques comme il grincent des dents, car les
« malheureux, il leur manque même ce dont leur
« attaman se réchauffe si souvent; la faim les
« dévore, le froid les pétrifiera; les Polonais vien-
« dront ici comme pour saisir une proie qui leur
« appartient, et, affaiblis par la misère, ils tom-
« beront dans les filets comme des oiseaux fugitifs.
« Alors sera-t-il plus doux de naviguer contre
« notre gré sous les glaces du Dnieper que de se

« chauffer aux flammes du château, ou, pendu au « premier arbre, de contempler le ciel à travers « les branches sèches, et à chaque souffle du vent « d'effrayer les pies dans leur nid? » Szwaczka, après avoir remué le feu avec sa lance, du fond de la bouteille, répondit par une sourde aspiration et commença quelque chose avec sa langue désobéissante. L'œil de Nébabo devint sombre et sauvage : quand d'une offense les ténèbres enveloppent le cœur, alors le regard est l'éclair, le fer, la foudre ! et malheur au nuage qui viendra s'opposer à lui, sous le feu de la colère brûlé, déchiré, il sera mis en poudre! Szwaczka s'efforça de nouveau de répondre, mais de nouveau il embrouilla la parole dans sa langue ; il ne put s'exprimer que par un rire dédaigneux ; ses yeux doucement s'éteignirent sous ces cils, sur le côté il pencha doucement, et tomba de tout son poids ; ce n'est plus que par son ronflement qu'on s'aperçoit qu'il vit encore. Long-temps Nébabo promène un regard

de mépris sur cette large masse; long-temps le vagissement de la forêt berce sa pensée avant qu'au milieu du tumulte de ses esprits il prononce un arrêt. « Fils de quatre Satans, ivrogne méprisa-
« ble, est-ce à toi de conduire une jeunesse cou-
« rageuse? A moins que des diables même ne te
« protègent et que tu n'échappes à la dent des
« loups, tes poings ne frapperont pas à la porte
« du château. » Il dit, comme piqué d'un aiguillon de l'enfer il s'élance brusquement et saute sur la selle.

VIII.

La sentinelle ne dort pas, elle attise le feu, et le vent de l'automne lui apporte des branches; quelque part le coq chante avant l'aurore; plus loin et plus sourdement, on entend le hurlement d'un loup; près de là, la Ros frémit dans un lit tortueux, et semble vouloir percer le sommeil de cette plage... Quel sifflement aigu éveille le

silence de la forêt ! C'est comme une tourmente sauvage qui se déchaîne dans le désert, et tout le camp en est ému; comme les mille étincelles que le vent fait lever d'un incendie, les lances brillent de toute part quand à un sifflement subit tout le camp s'élance aux armes... Un second sifflement est parti, et tout les chevaux ne font qu'un même fracas, et tout le camp se range en cercle du côté où l'ombre d'un cavalier se dessine sur un cheval noir.

IX.

« Qu'y a-t-il Nébabo? » tout le monde l'a déjà reconnu : quel autre cavalier montrerait une si noble tournure? « Qu'y a-t-il? » demande-t-on avec inquiétude. « Je viens vous dire adieu, car « je m'éloigne d'ici: je suis fâché de la surprise et « du trouble que vous a causés ma présence subite, « mais si vous avez du cœur et de la tête, ne soyez « pas sourds à ce que je vais vous dire. » Ici la jeu-

nesse guerrière l'entoure d'un cercle plus étroit ; elle regarde, elle écoute avec avidité, car le front du fier attaman rayonne de courage, et il ouvre son cœur dans un discours franc et naïf : — « Je « ne pense pas vous expliquer longuement ce qui « m'oblige à vous quitter, » dit-il (car il est né dans le peuple, il connaît son esprit, il sait l'émouvoir, et il sied à sa fierté de parler ainsi); « soyez fidèle à votre attaman : avec lui on peut si « bien sommeiller ici ! mais, moi, je ne peux res- « ter si long-temps à bâiller avec vous ayant encore « la force de frapper quelques Lachys (13), et de « piller un château ; alors il me sera plus doux de « m'enivrer ; ainsi je vous dis adieu et passe mon « chemin. » Ces traits si poignans ne manquent point leur effet ; il commence à s'élever dans la foule un murmure de bon présage, semblable au brisement des premières glaces sous l'effort des flots. Nébabo n'interrompt point son discours : « Puisqu'on vit si paisible sous les lois de cet atta-

« man, qui voudrait le quitter pour venir avec « moi? Renoncer à une si belle vie, n'est certes « pas à conseiller, et je m'en vais seul où le sort « me conduira, chercher des compagnons plus « ardens aux entreprises. Cependant, encore une « fois, écoutez ce que j'ai à vous dire : Celui dont « le père expire dans un dur servage, celui dont « la mère est laissée seule sur ses vieux jours « pour pleurer et mourir, celui à qui on arracha « ses enfans pour les forcer à combattre contre « leurs frères, celui à qui on enleva sa belle « fiancée : par la douleur d'un père, les larmes « d'une mère, par la honte de ses enfans, par « l'amour de sa maîtresse, je le conjure celui-là, « je l'appelle par son nom, qu'il sorte des rangs, « et viennent à mes côtés. » Et la foule armée commence à s'agiter comme une touffe de roseaux mêlée par le vent. Il ajoute : « Celui dont le sang « a bouillonné d'indignation à la vue des oppres- « seurs de l'Ukraïne, celui qui a senti tout le

« poids des chaînes qui couvrent sa terre natale,
« je le conjure celui-là, au nom de la vengeance
« et de la liberté, qu'il vienne à mes côtés, et
« marche où je le conduirai. » La foule s'agite et s'enflamme, le soulèvement tumultueux s'augmente à toute minute; Nébabo s'aperçoit du grand nombre qui lui appartient déjà, et s'écrie triomphant : « Maintenant quiconque a l'ame d'un
« homme, qui veut se chauffer aux flammes de
« l'incendie, qui veut laver sa lance dans le sang
« polonais, qui veut entonner une chanson la
« coupe du seigneur à la main, qu'il parte pour
« le château, je lui montrerai le chemin. » Et son œil où brille le signal du combat, se réfléchit dans l'œil de chacun d'eux : « Nous tous! nous tous, avec toi, Nébabo ! » hurle d'un ton sauvage cette troupe écumante. Un cri semblable porte le frisson dans les veines du voyageur quand la louve, du fond des déserts, élève son hurlement prolongé et qu'on entend après elle le chœur de ses amans

affamés. Soudain la terre tremble jusque dans ses entrailles sous les pas des coursiers ; long-temps, long-temps résonnent sans interruption et les pas des chevaux, et le cliquetis des armes, et le retentissement de la terre. Mais les feux sentinelles s'éteignirent dans la forêt, et les échos du désert appelèrent en vain après les cosaques, lorsqu'ils entonnèrent le chant du départ (14) au commandant qui caracolait devant eux.

X.

Par l'épaisseur de la forêt, par les détroits des ravins, le vindicatif Nébabo conduit ses rangs de dessus son coursier qui paraît sentir qu'il est à la tête de tous. Nébabo ! comme dans son sein palpitant, son cœur agité accompagne la chanson sauvage de ses compagnons, quand, s'élançant au lendemain, il croit voir des flammes dans chaque étincelle que la lune tire des miroirs

d'acier, quand il croit deviner les accens de la victoire dans chaque ton du chant guerrier! « Halte! » dit-il. A l'orient, la matinée commence à s'enflammer, la lune rougeâtre, comme tachée de sang, dans des nuages sombres comme dans un lit de mort, se roule sur les vents de la matinée, et l'aurore paraît en se levant tremblante d'un mauvais augure. « Halte! quelques mots. » Ici la compagnie de la vengeance, d'un cercle étroit, enveloppe l'attaman là où s'élève une pelouse sans arbres entourée des bras de la forêt. « Attention, camarades! on entend bour-« donner au fond du bois : c'est un des nôtres « qui traverse son épaisseur. Quelle nouvelle ap-« porte-t-il? sa poitrine est agitée, son cheval « écume : au milieu du bruit de la forêt, il en-« tendit sonner du cor, les Polonais seraient-ils si « près? Persévérance, enfans, et courage : ce qui « est devant nous, est à nous. Tout près de la ville, « connaissez-vous ce petit bois qui s'attache aux

« ravins ? là, vous attendrez l'heure du crépus-
« cule. J'y serai plus tard, au moment où l'étoile
« qui luit sur le haut de la tour nous convoquera
« au souper ; allons, au nom de la Trinité, que
« tout se débande. » Comme disparaît la vision d'un rêve, les cavaliers disparurent dans la forêt. Ici ils se répandirent en mille rayons ; là ils apparurent encore entre les arbres, et enfin il n'y en eut plus de trace : comme si, aux regards des mortels, les arbres eussent englouti des damnés. Un désert, l'esprit de la forêt élève seul son souffle ; avec lui craquent les branches nues ; à leurs pieds, un cheval noir se dessine avec un cavalier qui applique son oreille au faible écho d'un cor. Mais un son plus faible encore arrive de ce côté, les vents de la matinée le promène dans les ravins : le cavalier l'entend et rêve profondément, car il a reconnu le son des clochers de Kaniow, et il lui semble d'un favorable augure. — Il s'enfonce dans l'ombre silencieuse ;

les voûtes des arbres s'assombrissent sur sa tête; et maintenant le soleil lui-même ne le découvrirait pas.

XI.

Les échos d'alentour répètent tristement le son du cor de la tour qui salue le coucher du soleil. Sous la grande route du temple de la nature, déjà, déjà brillent les lampes des siècles; elles appellent les soldats à la prière du soir: on découvre sa tête, on baisse ses armes, on attache sur la terre d'humbles regards, des paroles augustes sont écoutées en silence: « *Amen*, » *amen*, répète-t-on humblement: les échos du château s'éveillent et répètent *amen*, mais avec tant de tristesse qu'ils semblent le dire pour la dernière fois; le coup de canon part et s'éteint dans le bois, le feu du gardien s'allume sur la tour, la sentinelle silencieuse compte ses pas, à travers les croisées apparaissent les lumières du

soir ; et tranquillement les habitans du château commencent la veillée, hélas la dernière ! Comme l'éclat de la lumière, l'humeur est paisible quand chacun se met à son ouvrage. Oh ! quel plaisir de les voir rangés en cercle sous leur vaste tente ! Ici ce sont des gazes qui étincellent d'argent, comme le blanc hiver étincelle de frimas. Là une jeune travailleuse, habile comme une fée, penchée sur un métier à broder, ne laisse échapper un souffle ni un regard, et il semble en la voyant que l'éclat de ses yeux, que son haleine virginale, par une puissance magique, développent la fleur du printemps sous ses doigts. Dans les blanches mains de celle-ci, une aiguille luisante produit en un clin d'œil des tissus de mille couleurs, comme dans les airs, faits avec les airs, aussi transparens et aussi légers qu'eux. A côté le fuseau, en entraînant un doux lin, siffle et murmure légèrement. Le chant, dans un air simple et mélodieux, s'élève tendre comme le premier sentiment de l'amour et

calme comme un sein qui ne le connaît pas, languissant comme le souvenir de la terre natale; pleine d'harmonie avec ce lieu et cette heure, l'atmosphère musicale les entoure de ses attraits.

XII.

N'est-ce point après le seigneur que languit la dame du château, que sur son front on ne voit pas la joie qui brille sur le front de toutes? La souffrance dans ses yeux, la pâleur sur ses traits; comme le reflet d'un nuage au fond de la fontaine, son ame se peint à travers ses larmes; le teint qui s'éteignit, la lèvre qui devint pâle, semblent avoir été pressés par la tristesse du cœur. A-t-on observé attentivement le venin lorsque, couvant dans un corps malade, il apparaît soudain à l'extérieur par une petite tache qui s'agrandit et se développe, jusqu'à ce qu'elle ait enveloppé le front de la fumée de la mort : ainsi en est-il des

peines de la jeune femme ; à ses lèvres muettes, à ses regards sans lumière, on voit comme ses tourmens s'enchaînent en lugubres anneaux ; quoique la poitrine soit pleine de soupirs, que l'œil soit plein de larmes, comme si le sein et l'œil combattaient tous deux, celui-ci ne laisse échapper aucune larme, l'autre enchaîne tous ses soupirs. Oh ! le premier embrassement de l'amour ne change tant à la beauté, ne flétrit pas les roses du teint, ne glace pas le regard, ne répand pas le deuil sur le front, n'étreint pas la poitrine sous un lourd soupir! oh ! le premier embrassement dans les bras de l'amour, quand la femme est aimée, quand elle aime vivement, lui fait sentir le souffle d'une vie céleste ; mais quand, faible qu'elle est, la violence la terrasse, et qu'elle sent un amour abhorré ravir le bonheur qu'elle nourrissait pour un autre, l'enfer alors s'est emparé d'elle, et c'est la mort qui s'enfonce dans le sein amoureux. Peut-être, distraite par les travailleuses qui l'en-

tourent, oubliera-t-elle un moment sa tristesse en s'asseyant à son métier; peut-être une chanson amoureuse, mélancolique dissipera-t-elle ses nuages comme les pleurs d'un enfant. Les jeunes filles commencent leurs chants, et sur ses cils à brillé une larme, mais qui reste suspendue comme si la malheureuse femme n'aimait pas à être soulagée, comme si le froid de la tristesse eût gelé cette larme à son œil. Enfin le fardeau est devenu trop pesant; la dame se lève, mais faible et brisée; puis s'arrête avec des yeux hagards, comme si quelque objet l'eût épouvantée. Elle avance d'un pas chancelant et s'appuie sur la croisée; il semble que le vent qui vient frapper les vitres lui apporte une parole consolante, on voit renaître la force dans ses mouvemens, le rayon de l'espérance dans la clarté de son regard, l'arc-en-ciel de joie sur son front; mais, frappée d'un changement subit, elle regarde de tout côté, et tout autour d'elle est confusion et désespoir.

XIII.

Déjà à Kaniow se répand la nouvelle que toute l'Ukraïne est en insurrection, que Human est pris par la trahison de Gonta, que le carnage est affreux, que l'enfer même semble déchaîné sur les Lachys, et qu'il n'y a aucun abri contre la foule sanguinaire. Dès que les épaisses vapeurs de la nuit s'élèvent du côté de Zaporogé, et que l'aurore, couverte d'une blancheur vaporeuse où la comète brille comme une lampe de malheur, apparaît dans les cieux, pâle et hésitante, la frayeur terrible redouble dans la ville. Les vagues du Dnieper semble couler plus tristement, le vent d'Ukraïne rend des accens plus lugubres, les voûtes de la forêt se couvrent d'une obscurité plus intense, les habitans saisis de terreur errent en foule dans les rues, semblables à des fantômes muets sur un cimetière, de tous les côtés où les regards se lè–

vent, ils ne rencontrent que de funestes présages : un enfant demande à sa mère d'où vient ce tourbillon qui agite les airs, et sa mère, tremblante de deviner, n'ose lui répondre ; les mains de deux amis se rencontrent dans la même anxiété, et soudain le froid de mort glace leur étreinte ; les yeux de deux amans s'interrogent aussi, et un pressentiment de mort porte dans leurs yeux le trouble et l'épouvante. De la damnée Ksenia le fantôme sanglant, à la robe souillée, au front meurtri et bleu, parcourt l'enceinte de Kaniow avec des cris plus étranges et des gestes plus extraordinaires : comme sur un mort qui, échappé des crevasses de la terre, emporterait des lambeaux de chair encore frais, de voraces corbeaux planent et croassent sur elle.

XIV.

L'humble peuple est en prières, agenouillé, pleurant et les mains levées vers le ciel ; les voûtes

sacrées du temple de l'Eternel résonnent des cantiques et des chants de la pénitence, entonnés par les prêtres; au dessus, les cloches élèvent sans cesse leur voix; devant chaque autel des cierges sont allumés: on voit arriver des offrandes de prix, de l'or fin, des pierres précieuses: elles sont riches les offrandes, car la frayeur est grande. Les fidèles gémissent, et les infidèles aussi; avant que la nuit efface les couleurs, les enfans de Solime, devant l'arche de leur temple, sans différence de sexe ni d'âge, tombent sur la face, couverts de draps mortuaires, comme si le courroux de Dieu les eût punis d'aveuglement. Ils versent des pleurs plus lamentables que jamais les anciens jours du monde n'en entendirent sur les rives étrangères du fleuve de Babylone! et les larmes de David coulent de leurs yeux : larmes sincères, car le danger est réel!

Fils de ma terre natale, ô mes frères chéris! vous ne donnerez pas foi au poète, vous qui ne

voulez pas lire dans l'avenir, et y voir les jours d'horreur qui se lèveront quand la justice et la liberté, trop long-temps comprimées, éclateront avec fracas ; quand le peuple, à qui l'on arrache ses droits, viendra justement les reprendre les armes à la main.— Vos ancêtres ont vu de pareilles fêtes ! Leurs châteaux en furent les tristes témoins de ces divertissemens, hélas ! si promptement oubliés, lorsque d'un sein vivant on faisait couler le sang dans une tête de mort, et que chaque larme était payée par des jours de carnage.

XV.

Long-temps, bien long-temps l'épouse du gouverneur, abandonnée à ses pensées, est restée à la croisée. Serait-ce un mauvais vent qui te parle à l'oreille, Orlika ? car la joie de tes yeux est une joie sauvage, un lourd soupir se roule sur ton sein, comme si tu craignais qu'un mystère ter-

rible, nourri dès long-temps en silence, ne vînt trop tôt effrayer le monde.

Le bruit d'un fouet se fait entendre; le pont est abaissé, les chaînes résonnent, et la joie est au château, car le gouverneur arrive. Il a pressé son retour, la fumée sort de ses chevaux, mais il apporte de bonnes nouvelles. D'après ses avis, le gouverneur de Kaniow a fait partir deux détachemens à la fois, l'un pour entourer Szwaczka et ses cosaques, l'autre pour marcher tout droit sur la ville; le palatin est lui-même aux prises avec Gonta (15); et mille potences s'élèvent de tous côtés. L'œil de la Providence s'ouvre enfin, et nous verrons finir ces attentats horribles : ainsi donc, au sommeil confiez vos existences, dans l'extase du bonheur vous rouvrirez les yeux; endormis avec la guerre, vous vous éveillerez avec la paix. Mais voici un nouveau message accourant en toute hâte, et donnant des nouvelles toujours plus satisfaisantes du détachement lancé à la poursuite de

Szwaczka : sans coup férir, sans le moindre bruit, celui-ci a disparu avec son camp, comme rentré sous terre, l'œil des nôtres cependant l'a découvert dans ses forêts, et bientôt le combat sera engagé : mais on peut croire au courage des Polonais que cette rencontre mettra fin à la guerre : que les clochers et les canons célèbrent la victoire, et que le château et la ville s'endorment tranquillement!

XVI.

Déjà, dans l'heure la plus profonde de la nuit, la lampe à demi éteinte se ranime encore par instant : ainsi des vitres coloriées brillent faiblement dans les croisées d'une chapelle de cimetière ; le lit nuptial, à peine éclairé par la lumière qui s'élève et tombe tour à tour, paraît ainsi dans ces demi-ténèbres comme un lit à déposer les morts. Après les travaux du jour, l'époux dort profondément. Pourquoi, l'œil fermé, l'épouse veille-t-elle?

comme un bon génie garde-t-elle son sommeil? — L'horloge sonne douze heures de nuit. « Qu'y a-t-il? où sonnent ces cloches? » s'écrie soudain le gouverneur réveillé. — « Rien, dit-elle, ce sont les cloches de l'horloge. » Et les yeux de l'époux se voilèrent encore de sommeil. Mais le fantôme du pressentiment funeste se glisse au sein de son repos; son ame livrée aux vagues inquiétudes s'empreint de sensations efféminées. — « Qu'est-ce donc? s'écrie-t-il de nouveau, pourquoi résonnent ces cors? » — « Ah! Dieu soit avec toi, répond-elle, le monde est calme comme s'il venait de mourir tout entier... C'est une mouche éveillée, qui bourdonne. » Et de nouveau, chassées par le tumulte des sens, les sensations paisibles reviennent dans leur asile, et il se rendort. La paupière de l'épouse est toujours éveillée, le sein lui pèse comme une masse immense de soupirs, son cœur se débat comme s'il était martyrisé; la sueur d'un épouvantable combat l'inonde. Pourquoi ses

yeux s'allument-ils subitement? pourquoi son visage reprend-il aussitôt la moiteur de l'évanouissement? quel froid de tombeau se répand autour d'elle? est-ce le démon qui joue dans son insomnie, pour que le germe de crime qu'il a mis dans son sein, développé plus promptement par son souffle, se trouve prêt au signal de l'enfer?... Son œil éveillé s'éclaire d'une lumière effrayante, elle lève la tête peu à peu, jette d'abord un regard louche sur le visage paisible, puis, enhardie, elle approche ses yeux des yeux endormis; long-temps elle examine les moindres mouvemens; d'une main attentive, en parcourant le sein de l'époux, elle cherche la place de son cœur: l'autre main est cachée... Elle se lève, se met à genoux, regarde encore une fois si les yeux ne s'ouvrent pas... enfin elle a trouvé la place du cœur, et la main cachée sort avec un poignard!... Le gouverneur se réveille et s'écrie. « Oh! que ce « songe était effrayant! l'incendie éclatait partout

« au château... que d'éclairs j'ai vu briller !.. mais « toi, pourquoi tes yeux sont-ils si égarés?... ma « terreur t'a gagnée... ce n'était qu'un songe à la « vérité, mais un songe terrible... ces tableaux « qui me frappaient le jour reviennent dans mon « sommeil; dors, dit-il, dors, ma bien-aimée. » Et déjà il est endormi. Malheur, malheur à celui qui, trop confiant à la vertu, dans sa couche, à côté de son cœur, fait placer un cœur envenimé par une mortelle offense! Il est endormi, et la main de sa femme tient un poignard : Dieu sait où et comment il se réveillera.

XVII.

Ce n'était pas dans le rêve du gouverneur que sonnaient les cloches; ce n'était pas dans son rêve que résonnaient les cors, pas dans son rêve que brillait l'incendie. Mais la fumée s'élevait réellement au-dessus de la ville et il en sortait des bruits sourds et lugubres. Cependant le soldat en

sentinelle à lui-même se disait : « Faut-il donc « ainsi s'effrayer? le silence est le prêtre de la « nuit, l'amant des douces chimères ; ce que j'ai « pris pour le bruit des armes et le pas des che- « vaux, n'est ni le pas des chevaux ni le bruit des « armes. » Et après avoir ainsi raisonné il se rendormit sur son arme. Mais toujours quelque chose retentit, quelque chose brille, comme le bruit de la cavalerie, comme le reflet de l'acier, et quelque chose grandit, hurle et tonne avec un fracas effroyable, toujours plus près, jusqu'à ce qu'il arrive au château même. Maintenant s'en est fait de lui! les portes sont enfoncées, la garde passée par les armes, les Haydamaks se sont élancés dans ses murs. La fureur du carnage avec l'éclat des flammes se répand de toute part; dans le silence de la nuit éclate le vacarme des cris furieux, et des murs qui craquent et se rompent, le fracas épouvantable; au milieu des flammes passent des larves sépulcrales ; l'incendie, agité par les airs,

jette sur la voûte noire du ciel un reflet sanglant; les cloches de Kaniow gémissent à haute voix dans les vents : tout cela se croise, se confond, hurle horriblement, et la voix du chef tonne de tout côté, mais ce n'est pas celle de Nébabo.

XVIII.

L'enfer lui envia ce moment délicieux, et tout en se moquant de sa fureur, offrit à Szwaczka la fête du château. Celui-ci se réveillant en sursaut, et se voyant seul au milieu du désert, il se crut le jouet malheureux des démons, fit deux fois le signe de la croix, et s'élança à la recherche des siens. Mais sur le feuillage sec leurs traces s'étaient effacées; il vole à Kaniow, est reçu avec transport par le peuple mécontent, l'entraîne à la révolte, et, lorsque de minuit vient à briller l'aurore, on le voit à la tête des nouveaux insurgés s'élancer au château, et tirer vengeance à la fois et des Polonais et des siens qui l'ont abandonné.

XIX.

« Allons, enfans ; dans les appartemens seigneuriaux ! » Tonne avec l'airain la poitrine de l'attaman, et comme le tonnerre du canon jette la grêle de la mort, ainsi ces paroles lancent la foule au château avec des cris de rage, et le vieil écho hurle d'épouvante. Ils se jettent sur les portails, sur les grilles, sur les toits. « Eh ! maintenant, enfans, dans la chambre du gouverneur, dont il me paraît qu'il nous ferme la porte ! » Cette porte croule comme arrachée du seuil... Mais pourquoi cet haydamak qui s'élance le premier recule-t-il d'horreur ? quelle est cette furie sous les traits d'une femme ? elle ne voit rien, elle n'entend rien, impassibles sont ses yeux et son visage. Devant elle un cadavre sur un lit en désordre, dans sa main un couteau où le sang mousse, sur elle une chemise baignée de sang ;

elle la prend, la trempe dans la blessure du cadavre, et la serre comme si elle voulait la laver, puis elle couvre le mort des draps du lit, prononce à voix basse des mots entrecoupés, s'essuie ellemême du linge ensanglanté; d'un pas lent marche vers le miroir, s'arrête avec la lampe qui s'éteint dans sa main : immobile et seulement le regard perdu. La foule enragée se précipite à l'entrée de la chambre au moment où, dans cette attitude, elle est devant la glace : et les yeux agonisans d'un damné, lorsque la mort le couvre de sa pâleur, lorsqu'il est déjà entouré des bourreaux de l'enfer, et salué dans ses sombres empires, n'ont jamais rien vu de plus affreux à leur dernier regard que cette femme à demi fantôme des tombeaux, tenant dans ses mains pleines de sang, une lampe mourante comme l'étoile de ses jours déjà comptés. Derrière elle le cosaque, qui semble le châtiment du crime, et qui est marqué des taches du carnage, s'arrête cependant malgré

lui, à la vue épouvantable de la conscience des assassins. Cette clarté de l'incendie sur un fond de ténèbres ensanglanté, et ces bourreaux qui dans les ombres de la nuit se révèlent par leurs fers luisans, c'est la véritable image de la damnation éternelle.

XX.

« En avant, camarade! que vous est-il donc arrivé? » cria le Szwaczka en fendant la foule. La voix un moment coupée par l'étonnement, il se remit, car il sourirait au démon lui-même. « Oh! oh! vous ne savez point quelle est cette fu- « rie, vous ne le savez point: mon couteau le dé- « vinera. Le voyez-vous comme il se baigne joli- « ment, et cependant il brille encore! Arrête fan- « tôme, c'est un couteau bénit et bien aiguisé; « qu'on le jette au tourbillon que les vents font « danser sur la route, et à la place de la poussière « apaisée, on verra du sang frais (16). Si tu as

« assez de force pour me tenir tête, espérance en « Dieu, je frapperai juste ! » Le couteau brilla, siffla, après des gémissemens de femme et l'éclat de la lampe cassée, il fit ombre et silence ; les cosaques stupéfaits ne devinaient pas encore le mystère sanglant, quant le géant de Szwaeczka s'écria : « Une torche! une torche! le spectre a « disparu : ce sont bien ses traces, ces taches de « sang, voilà par où elle est sortie. » Fuis! oh ! fuis, malheureuse ! tes égaux dans le crime te poursuivent, et le sang te trahit dès que sur le mur ta main s'appuie. Toutes les portes sont enfoncées, l'on entend où d'un pied léger tu éveilles le bruit du parquet, et l'on entend même chaque battement de ton cœur ; ici tu périras, tu vois que ces portes plient, et c'était ton dernier refuge sur la terre, à moins que le démon ne te cache dans ses gouffres.

TROISIÈME PARTIE.

—

I.

Ou es-tu esprit de Nébabo? apparais-moi de nouveau, je t'élève mon chant! Pour ces plaisirs mondains et méprisables, léger que je fus, j'abandonnai quelque temps les charmes de mon ame; et voilà que revenu avec le dégoût de la satiété,

après avoir erré dans deux mondes , vagabond de deux existences , je ne sais où m'adresser à présent, ni comment je finirai ma chanson. Les tempêtes du cœur , les tempêtes du sort m'assourdirent un moment. Les destinées tonnaient sur moi, mais les horreurs mêmes de leurs coups me soutenaient, et le cœur seul était agité : il aimait tellement, tellement il battait, qu'il se lassa enfin , le néant laissa ses vapeurs; dans ce néant, dans cet agonisement le monde n'est plus qu'en toi , ô ma rêverie! et tu es avec moi. — Ombre ! je te salue!

Du désordre des ruines , du saccagement des bourreaux monte un Satan sur les flammes de l'incendie : il tient tout juste dans la balance de la destruction , les joies de la vengeance et les tourmens du crime , et me laisse le temps de lancer ma vue dans le passé pour y chercher le cavalier perdu. Je l'ai retrouvé , et je l'entraîne à la récompense de ses œuvres.

II.

Un tombeau des temps oubliés, un tombeau inconnu se cache dans les ombres d'une profonde forêt. Sur son cadre de mousse, sur sa cime arrondie il règne une voûte d'ombre éternelle formée par les branchages d'un chêne, qui élève sa tête au-dessus des grands arbres, plus haute et plus fière que la tour de Laura, brillante d'or au-dessus des mille clochers de Küow. Plus vieux que le vieux désert de Lebedyn, des chênes de la forêt il commence la génération; les tempêtes du ciel et les secousses des temps glissent sur sa tête altière, comme les chants caressans et les menaces simulées d'une nourrice qui veut endormir un enfant: est-ce l'été brûlant qui sème la foudre, ou le manteau de l'automme qui verse ses brouillards, ou l'hiver nud qui étincelle dans les forêts, sa couronne est toujours verdoyante. C'est

comme si un héros des siècles passés reposait dans ce tombeau, et que sa pensée, revêtue de la forme d'un chêne et arrosée de sang héroïque, revînt bercer de la gloire la couronne toujours épanouie.

III.

Nébabo endormi repose à ses pieds : un gazon émaillé forme le tapis de son lit, le dais en est de branchages, et le coussin de mousse, le vent murmurant des déserts lui chante la chanson du sommeil, et seulement le gardien du cosaque, le cheval noir sonne avec sa bride. A la solennité du lieu, à l'attitude du guerrier, on pourrait croire que le héros dont rêve la lyre ukraïnienne, ici, dans la force de la vie ressuscita. Mais jaloux de la richesse de son sommeil, qu'il ne te passe pas dans l'esprit d'envier son repos, regarde son visage, tous les tourmens des désirs enchaînés se peignent sur ses traits. Il rêve qu'il voit les flammes de la

tour, qu'il saute à cheval, court ranger ses troupes, et soudain à la place du camp des cosaques, rencontre la compagnie des loups dans les ravins, puis la voix d'Orlika, comme de derrière une montagne, vient à lui; cette lumière qui jaillit tout à coup, c'est la diablesse qui lui regarde dans les yeux, et des corbeaux crient dans ses oreilles; la sueur l'inonde, il cherche à se dégager, il s'éveille et que voit-il à son réveil ?

IV.

Un homme tranquillement assis à ses côtés; on juge qu'il compte bien des années à sa barbe grisâtre et, comme il est aveugle, à sa vue éteinte. Il a un pied croisé sur un autre pied, et y tient appuyée sa lyre, où il essaie des tons; il paraît vouloir se rappeler une chanson. Ce nouveau compagnon de Nébabo, n'est pas de l'aspect le plus aimable, donc le cosaque s'élançant vers lui,

lui dit avec colère : « Vieillard, qui es-tu? et « que fais-tu dans cette forêt? » — « Doucement, « répond l'aveugle d'un air moqueur, comme les « paroles sont menaçantes le visage doit l'être « aussi, je rends grâce au ciel de m'avoir ôté la « vue. » Et tranquillement il se remet à tirer ses accords, comme si par ces mots il avait satisfait à tout.

— « Personne par une plaisanterie ne se débar« rasse de mes questions ; de quelque manière que « tu sois venu, le démon ne te sauvera pas. Vieil« lard, qui es-tu? que fais-tu dans cette forêt? » Et, de la force d'un ours, il saisit le chanteur; mais celui-ci tranquillement : — « Lache-moi, tu vas rom« pre une corde, et tu ne m'en achèteras pas une « autre ; puisque je te suis si désagréable ; et que « tu y vois bien, tandis que je suis aveugle, au « lieu de te mettre en fureur, conduis-moi hors « de cette forêt, sur une grande route ; ou bien, « fais la paix avec moi, mets quelques liards dans

« ma main, et pour ton bonsoir, je te chanterai « une chanson. » — « Mais quel diable d'aveugle ! « sur sa réponse, en dépit des menaces, il reste « impassible comme une pierre, » pensa le cosaque, et il sourit en secret, car l'emportement de la colère s'apaise vite. Il dit d'un ton plus calme : « Eh pourquoi donc, aveugle, n'as-tu point « de guide ? » Le vieillard sourit : « Hem ! « murmura-t-il, entre mes mains le bâton valait « bien la lance d'un autre ; par l'orage et le beau « temps, pendant le jour et pendant la nuit, je « traversai toute la Russie (17) avec son aide, « et depuis Kaniow jusqu'à la Smita, je te nom- « merais toutes les tombelles, je reconnaîtrais « chaque tronc d'arbre que je trouverais sur mon « chemin, chaque brin d'herbe que je foulerais « sous mes pieds. Mais tandis que je m'étais éloi- « gné de mes camarades, et que je reposais ici « tranquillement, quelqu'un m'envia mes ri- « chesses de mendiant, et m'enleva mon bâton :

« aussi était-il ferré et pouvait-il remplacer le sa-
« bre et la lance. — As-tu fini de te fâcher?
« une longue colère est un péché. — Eh bien! je
« te chanterai quelque chose pour notre racom-
« modement : seulement donne-moi deux minu-
« tes pour accorder ma lyre; oh! partout, par-
« tout on aime mes chansons! » Nébabo sans ac-
« cepter ne refusa pas, et le chanteur commença
après un instant de prélude.

V.

« Parais derrière le nuage... »

Et coupant court à sa chanson : « Il faut, dit-
« il, il faut que je te raconte toute l'histoire
« — une longue histoire. — Assied-toi et quitte
« tes armes, car elle excitera fort ton intérêt. Où
« elle eut lieu, et entre qui elle se passa, c'est ce
« qu'il serait difficile de deviner.... ce qui d'ail-
« leurs n'est pas nécessaire, et ce que peut-être

« même tu ne voudrais pas savoir. Il suffit de dire
« que dans un village... ou une ville habitait une
« fille, à peu près folle. Depuis long-temps on disait
« dans le canton qu'au bord du lac, et dans un site
« boisé, quand tout le monde était couché dans les
« cabanes, et que la nuit, sous la voûte du ciel,
« apparaissait en mille étoiles, un esprit luisant
« descendait en feu vers elle; tout le monde re-
« grettait que d'un tel miracle on sût si peu de
« chose, mais comme avec le démon toute affaire
« est scabreuse, nul ne voulait s'en mêler; ce-
« pendant il se trouva un jeune homme fier, cou-
« rageux, unique pour faire l'amour, mener
« la danse, ou jouer un mauvais tour, qui dans une
« joyeuse réunion avec ses camarades, paria de
« surpendre le diable au rendez-vous. Et il le
« surprit. Un tel homme, que ne ferait-il pas!
« tout le monde assura cela, et moi je le crois
« aussi, parce que le soir suivant la folle, au lieu
« d'attendre son amant satanique au bord du lac,

« s'attacha de corps et d'ame au jeune homme.
« On s'aperçut bientôt des fruits de cet amour, et
« lorsque toutes les commères en parlaient, quel-
« qu'un retira de l'eau la fille sans ame : du
« jeune homme on n'eut plus ni trace, ni nou-
« velles. Chacun en parlait diversement, mais
« le sûr est qu'il y avait dans tout cela une
« puissance infernale; et des amours diaboliques
« on ne doit pas se mêler. La folle revient tou-
« jours, dit-on, mais quoique, comme autrefois,
« elle erre parmi les forêts et les ondes, et toute
« la nuit s'asseye vis à vis les étoiles, personne ne
« l'interroge, car (le Saint-Esprit soit avec nous!)
« dans l'ame de la malheureuse, le diable s'est
« introduit. Mais comme on a bien vu fleurir la
« plante mystérieuse (18), aussi on a bien en-
« tendu ses chants dans le crépuscule. Je vais te
« les redire comme je les ai appris. » — Et il
chanta en touchant les cordes de sa lyre.

1

« Parais derrière le nuage,
« Et traverse l'ombre du temps;
« Dans le silence du rivage,
« Dans le fond de la nuit sauvage,
« Ho-hop! je t'appelle et t'attends.

2

« Déjà la lampe solitaire
« S'éteint sous le toit obscurci,
« Le sommeil clot l'œil de la mère;
« Mon cœur frappe en sa joie amère:
« C'est à ton cœur qu'il frappe ainsi.

3

« A minuit noir je suis sortie,
« De l'orage je n'ai pas peur;

« Que chaque étoile soit flétrie,
« Quand luit ma lumière chérie,
« L'ombre des bois n'a plus d'horreur.

4

« Quand ta chevelure adorée
« En rayons coule sur les cieux,
« La terre me semble éclairée,
« Du bonheur la lueur dorée
« Revient dans mon cœur radieux !

5

« Parais derrière le nuage,
« Et traverse l'ombre du temps ;
« Dans le silence du rivage,
« Dans le fond de la nuit sauvage,
« Ho-hop ! je t'appelle et t'attends. »

— « C'est la fin qui est la plus belle, dit le chan-
« teur, je te la répéterai autant de fois que tu vou-
dras : « ho-hop! ho-hop!... » Il fut forcé de s'arrêter, par l'éclair des yeux de Nébabo. On voyait depuis long-temps, ce qui grondait dans le nuage, et on sentait que l'éclat de la foudre était tout prêt à s'échapper, qu'il n'attendait qu'un mot, qu'un mouvement : heureuse la vieille tête de s'être sauvée jusqu'alors! Mais tout d'un coup il saisit le chanteur par le bras, et lui laissa une marque comme un fer chaud. « Si tu me hurles encore
« une fois ton ho-hop!... écoute, damné, es-tu
« las de vivre?... » Il ne put achever, car le hennissement du cheval l'appelait; il quitta brusquement le vieillard, brandit sa lance dans sa main et fendit rapidement les broussailles sauvages.

VII.

Le cheval, immobile et cependant inquiet, tantôt faisait pétiller ses yeux, tantôt ouvrait

ses narines, parfois il hennissait et frappait du pied, comme si le souffle de la guerre l'eût entouré. « On ne voit rien ici, on n'entend personne, « dit Nébabo, si ce n'est une feuille qui frissonne « sous le pied : mais mon cheval ne m'a jamais « trompé. Dieu même ne sauve pas celui qui « abandonne sa garde; le mal se produit sous « mille formes diverses (tournant sa pensée vers « le ménestrel) : Il faut l'interroger; assurément « c'est une trahison, car, quoiqu'il se dise vieil- « lard aveugle, ses lèvres relevées par un rire iro- « nique, annoncent un diable, si elles ne dénotent « un fripon; cette voix sonore et cette barbe si « blanche!... sa cécité même m'a paru un peu « douteuse. Voyez-vous comme il a obéi! son « *ho-hop* résonne comme s'il tombait du haut « des clochers. Il faut que je lui donne une leçon, « quoique sa tête soit grise, et lui apprenne à « mettre ses plaisanteries en réserve pour des gens « plus disposés à se réjouir. »

VIII.

Le cosaque approchait de l'arbre où il s'était reposé un instant auparavant, lorsque dans les broussailles encore un rire se fit entendre.. Mais maintenant, cherchez avec une lanterne, partout ce n'est que silence et désert, comme s'il n'y avait ni lyre ni chanteur; même à la place où il s'était assis, le gazon et les fleurs se redressaient comme s'ils n'eussent pas été foulés. L'Ukraïnien s'arrêta, et dans un long étonnement fit avec piété le signe de la croix : « Si c'est le démon, dit-il, que la croix le chasse; « si c'est un espion déguisé en mendiant, que je « le saisisse encore! » Mais où le trouver au milieu d'un si morne silence? Il se mit à genoux, appuya l'oreille sur le tombeau..... Le tintement seul du cheval se fait entendre dans le soupir de la terre. Ah! une heureuse pensée lui passe par la tête : l'œil sera plus puissant du haut de ce chêne. Il y monte,

mais tout en montant saisit encore de l'oreille le souffle de l'air, interroge encore de l'œil les broussailles, puis disparaît dans les branches touffues : ici c'est la lance qui brille, là le schakos qui rougit ; dans le sein du chêne, et toujours plus près du sommet, c'est une branche qui craque, et enfin, tout d'un coup, c'est la personne entière du cosaque qui apparaît là où la cime de l'arbre se perd dans le feu du crépuscule.

IX.

En vain Nébabo promène son œil d'aigle sur la voûte de feuillage aux mille couleurs, en vain il décrit un cercle sur la vaste plate-forme, la vue s'enfonce toujours dans le néant des déserts, pas même de la poussière élevée sur les traces du vieillard. Aussi loin qu'on peut voir, des broussailles croissent de tous côtés, les ravins s'enchaînent, les monts grimpent en étages ; quelquefois, parmi

eux, un bosquet se dessine, le toit du château, en fer-blanc, luit des restes de la journée; au sein d'une vallée qui s'étend à droite brille le Dnieper; dans des circuits multipliés de mille nœuds, des routes sans nombre se dispersent vers le côté gauche, tantôt comme un serpent tortueux elles s'égarent sur la hauteur, tantôt comme un ruban elles courent par la plaine, ou s'engouffrent dans la gueule des ravins, pour reparaître plus haut et mourir dans le brouillard lointain.

Ce beau coup d'œil est ici si distinct, que vous compteriez tous les voyageurs et tous les mendians attachés à la route. Et, par le déclin du jour, le couchant doré, ombragé de nuages flottans, est comme le miroir de cette contrée magique, avec chacune de ses ombres et chacune de ses beautés.

X.

A cette vue qui ne serait en extase? Lorsque

enlevés au-dessus de l'abîme des malheurs, nous le parcourons d'un regard à demi-céleste, lorsque plus près du ciel nous pouvons bien comprendre que nous sommes sur la frontière de deux sphères : en face de son berceau, de sa terre natale, l'ame plus joyeuse rayonne plus vivement ; plus clairement elle sait lire les lettres de flammes avec lesquelles l'Éternel l'inscrivit dans le domaine de sa puissance sur le fond des ombres du chaos ; ici plus distinctement arrive du trône du Dieu le chant qui la berça dans le sein de l'éternité ; ici plus sourdement bruissent les pleurs du bas monde ; le voile de la tristesse se déroule vers la terre, vers la terre descend le soupir dont l'ame est inquiétée, vers la terre coulent les larmes pesantes pour le cœur : comme les pluies, les tonnerres, les tempêtes, coulent vers la terre des sommets célestes.

XI.

Sur quoi médite si profondément Nébabo appuyé sans mouvement au sein des branches? quelle pensée a troublé son œil si radieux? est-ce que ce chêne conteur lui a dit à l'oreille les tristes histoires des malheurs de cette terre? lorsque sous son ciel le vautour sinistre roulait l'ombre de la terreur sur ses ailes sanglantes, et qu'après lui venaient les nuées de Tartares. Oh! plus d'une fois sans doute, à sa cime, flottèrent des signes d'avertissemens! plus d'une fois sans doute cet asile de feuillage a sauvé des horreurs de la mort!

Non, dans sa méditation profonde et silencieuse le cosaque remonte le torrent de ses années: dans ses pensées badine son jeune âge avec les couleurs fleurissantes du brillant matin. Quel monde dans l'enceinte du village natal, lorsque l'ame jouait des feux de l'aurore, et que l'espérance, comme une

joyeuse devineresse de l'avenir attrayant, découvrait les charmes! Comme rien n'y manque! comme tout y est charmant! De même que le jonc se baigne dans le lac natal, ainsi tout y plaît silencieusement, magiquement, le passé l'avenir, la joie, les douleurs. La vie est un cheval bouillant, le monde un champ de fleurs; les tempêtes de l'ame, les angoisses du cœur, tout se noie dans le sourire enfantin.... Ici, dans l'œil de Nébabo, une larme de douleur chasse une larme de joie, et la corde résonnante de mille tons, ne passe pas plus promptement du triste au joyeux, que son esprit ne varie de mouvemens. Maintenant tout est changé : la passion le domine et allume ses regards; un sourire dédaigneux plisse ses joues; désormais il fait sombre dans son ame comme dans cette forêt, et comme ses douleurs, tout y est toujours renaissant. Chaque moment augmente sa tristesse. — « Tout ce qui fut est passé, et tout ce « qui sera passera! s'écrie l'Attaman éveillé de

« ses souvenirs, et chaque événement écrit, il « faut qu'il arrive ! les cosaques languissent et les « feux sont allumés. »

Il descendit du chêne avec les ailes d'un faucon sur le souffle du vent, il passa le désert, et le voilà qui donne le signal.

XII.

Les cosaques reconnurent l'Attaman, un léger sifflement circula dans les ravins. En silence, avec empressement ses ordres s'exécutèrent, car la jeunesse est avide de marcher : le cheval n'ose pas faire sonner sa bride, ni l'acier brillant faire entendre son résonnement sonore: une branche importune n'ose pas effleurer le bonnet du cosaque : dans le silence où ils avaient pris leurs armes, ils sortirent tous armés du sein de la forêt.

L'Attaman attendait, ombragé de son bonnet, et sous lui son cheval creusait la terre. Le signal

donné, la jeunesse l'entoura en cercle; il leva son bonnet, promena son front audacieux. « Messieurs mes frères, il est temps de partir; le « chemin est long, l'étoile s'allume déjà, et « le château nous attend avec le lit et le souper; « quoique le jour tombe, la route nous est con-« nue; pourvu que le bras soit sûr et la lance forte, « dans une heure d'ici, baptisé par le diable, le « sang des chiens d'infidèles coulera dans le Boris-« thène. Marchons! camarades, et nous nous re-« poserons dans une heure. » Puis, pour trancher un discours superflu, il montra de la main le feu du château, et s'élança en avant de la troupe bouillante.

XIII.

Ils étaient en route depuis peu, et la lumière perçait encore à travers les voiles du crépuscule, lorsqu'un son parti du sein de la forêt, tourna de ce côté, leurs regards et leur attention; c'étaient

des chants connus à leurs oreilles, des chants de leur dialecte ; ils songeaient curieux à ce que pouvaient annoncer ces accens; le chant cessa, et deux cavaliers, cheminant au petit pas, apparurent dans le sombre lointain. Autant qu'à cette distance on pouvait en juger, ils semblaient porter la bourca du cosaque, et des lances étaient dans leurs mains; mais comme la circonspection est toujours nécessaire, au signal de Nébabo, quatre hommes s'avancèrent pour reconnaître plus sûrement ce qu'il en était.

XIV.

Déjà de retour! — Ils furent prompts à l'enquête. « Attaman, disent-ils, ce sont des débris « d'un malheureux combat, le carnage fut violent « près de Moszna; un de nos corps a été mis en « déroute, et ces deux cavaliers, grâce aux broussailles d'Irdyn et au désert d'alentour, ont « échappé heureusement : mais ils brûlent de

« combattre à l'instant même, et, s'il se pouvait « ainsi, ils seraient très disposés à passer une « joyeuse journée. Ainsi donc de grand cœur ils « demandent à être reçus parmi nous, et, pour « notre compte, il nous semble qu'il n'y aurait « aucun mal; veuillez donc les accueillir, nous « vous en prions, au nombre de vos compagnons. » Après s'être quelque peu consultés, ils y consentirent, car deux camarades de plus ou de moins ne sont pas chose importante; et après leur nouvelle recrue, ils se remirent en marche avec ordre et silence.

XV.

La soirée répand des brouillards plus épais, et le ciel s'enveloppe d'un nuage plus sombre; avec le ciel noir se noircit la terre; des fantômes perfides roulent sur les chemins; dans une obscurité aveuglante le cortége guerrier s'avance par un sen-

tier raboteux ; un feu qui brille au loin devant eux, ajoute un aiguillon à leurs fougueux désirs : ce feu brille sur la tour du château ; pour les amans de la guerre, il est aussi doux de le voir, que de contempler l'œil d'une jeune fille enflammé par l'espoir du plaisir ! ils marchent toujours pressant les rangs, toujours gardant un silence sauvage, ayant pour musique l'espoir du carnage.

Que font maintenant les idées de Nébabo ? lorsqu'il touche au faîte de la vengeance, elle doit briller devant lui de tout son éclat, c'est dans l'enchantement du bonheur qu'il doit être plongé.... et, autant qu'on peut en juger par son front et par le grincement de ses dents, il lui serait plus supportable encore les tourmens d'un cœur trahi, que les charmes de la vengeance. Rêve-t-il les triomphes des armes et la vie nomade dans les steppes du Zaporogé (19) ? Pourquoi s'enfonce-t-il si profondément dans la méditation ? Pourquoi se plonge-t-il si avant dans la pensée, qu'il semble que le sommeil

l'ait saisi, et que, par ce coup de pistolet qui part, il soit réveillé en sursaut. « Qui a tiré? » s'écrie-t-il sévèrement; tout le monde se regarde.
— « C'est dans les derniers rangs du détachement : « Le chemin est si sombre, le cheval bronche « dans la marche, la détente est si faible qu'elle « part au moindre mouvement. »

— « Hem! que chacun garde son arme, que ce « soit volontairement ou par accident, car c'est la « dernière fois que je crois au hasard. Allons, « ici, que celui qui connaît le chemin se présente « et se charge de nous conduire; vous qui avez « l'œil perçant, tenez-vous sur les côtés, je con- « fie les derniers rangs du corps à votre garde, « veillez de toute part, songez qu'ici tout peut « être ennemi, même une ombre, et qu'un coup « de feu vous serve d'avertissement. » — « Per- « mettez que je me présente, père attaman, dit « un des cosaques nouveau venu, chaque sentier « m'est connu aux environs de Kaniow; dans des

« messages fréquens, j'en parcourus souvent tous « les circuits; les yeux crevés, je jurerais encore « par la croix de ne pas me détourner d'un seul « pas. » — « Tu dis trop de paroles : mais puisque « te voilà si empressé, conduis-nous donc; là-« bas! toujours vers ce feu! c'est là qu'est notre « quartier. » Ainsi parle Nébabo, et le cosaque agile s'élance à la tête de tous, soupire, sur sa poitrine dessine la croix sainte, les autres en font autant, et on se remet en marche sous la garde de Dieu.

XVI.

A travers des sentiers obscurs, sur les bords d'un grand ravin arrive Nébabo, et déjà la lumière de la lune, quoique faible encore, jaillit à l'Orient d'un nuage épais ; dans le crépuscule on commence à distinguer plus nettement les objets ; tantôt le ravin murmure au fond de son lit sur des roseaux touffus, tantôt ses ondes sommeillent

dans des marais, parfois elles montrent une surface plus brillante, lorsqu'une frêle étoile se dérobe aux nuages, et tombe sur les plis de l'eau en étincelles argentées. — « Regardez donc, qu'est-« ce qui ombrage cette colline? » — « Ce sont des « forêts qui s'élèvent au-dessus des ravins. » — « Des forêts ici! Oh! je connais ces endroits. Peut-« être..... Entendez-vous ce bruit étouffé? » — « Ce sont les vents de l'autre rive du Dnieper. » — « Non, mes frères! mensonge! ce sont des « bruits plus réels! »

Mais où est le cosaque qui aux ordres de l'Attaman, par des sentiers inconnus, conduisait le détachement? S'est-il entouré d'un cercle miraculeux? ou comme une apparition, s'est-il fondu dans le brouillard? Était-ce un Polonais couvert d'un colpaque pour faire tomber des imprudens dans ses filets? Il méditait: et quoique, dans cette fâcheuse énigme, le frisson qui glace parcourût ses veines, il évitait de se trahir par

aucun signe de méfiance; mais appelant les siens à grands cris, il s'élança comme une flèche du haut de la montagne.

Deux coups de feux partirent des derniers rangs, et un gémissement mortel se fit entendre.

— « Arrête, Attaman! trahison des Lachys!
« Déjà un des nôtres est tué; à peine donna-t-il
« le signal qu'il tomba de cheval, salué par une
« si rude décharge d'un démon caché sous les
« poils de notre manteau, et qui maintenant a
« rejoint sa troupe, laquelle nous tourne déjà
« par ces collines, et coupe notre retraite... En-
« tends-tu, vois-tu ce qui commence?»

A peine a-t-il dit, le messager de la nouvelle funeste, que les cosaques se précipitent comme des flots, tandis que, du haut de la montagne, comme un nuage enflé de tonnerres, s'avance lentement un bastion de baïonnettes. La lune à demi nuageuse regarde timidement; de vives étincelles échappent des armes, et des rangs

d'élite, en ligne muette et imbrisable, longent des ravins les bords flamboyans : — Seulement l'étendard déroulé murmure, comme s'il voulait d'avance dire des prières pour les ames que la mort enlèvera bientôt, et parfois une trompette laisse percer des sons gémissans.

XVII.

Comme ce roc exposé au choc des flots écumans qui bondissent par cataractes du Borysthène (20), se tient debout, fier et immobile, ainsi apparaît l'attaman, lorsque, repoussé par la force de l'ennemi, sa troupe se presse autour de lui. — « Arrêtez, s'écrie-t-il, c'est une surprise, non pas « une victoire ! quoique l'ennemi nous coupe la « retraite, quoiqu'ils soient cruels pour nous, « tous les instans que nous passons loin du châ- « teau, il nous faut ici du moins simuler un com- « bat, dont le succès ne peut être incertain : « certes ils doutent de leur force et de leur cou-

« rage, puisqu'ils cherchent à l'engager à cette « heure et dans ce lieu! Puis donc que par der- « rière ils prétendent nous arrêter, jetons-nous « en avant sur la montagne; les ombres de la « nuit sont propices des deux côtés : allons! à la « montagne! avance chacun de tous ses efforts!» Et déjà il s'est élancé, lorsque tout à coup l'air retentit de la tempête du combat; les trompettes sonnent, les fers étincellent, un pâle reflet se répand dans la nuit et laisse tomber de tous côtés la grêle de la mort.

Nébabo jette un regard et s'arrête soudain, son étonnement est si grand! Les Polonais sont sur les deux bords, vomissent contre lui un feu meurtrier, et l'entourent d'une couronne flamboyante. — « Rendez-vous, rendez-vous, pardon « aux repentans! » s'écrient les ennemis par toutes leurs voix; les cosaques se regardent stupéfaits; mais leur chef n'hésite pas un instant; il les encourage du geste et de la parole. — «Rien,

« ce n'est rien, mes frères, nous triompherons de « cela sans efforts, en un coup de main nous les « rejetterons tous au sein des marais; ce fer « qu'ils vous demandent, plantez-leur dans le « cœur! Rien, ce n'est rien, mes frères! lancez-« vous à votre manière. »

XVIII.

Est-ce que le génie qui protège les crimes des hommes leur fait brandir au milieu de la nuit les torches de l'enfer, et sonner la musique si douce à leur cœur, que de tels tonnerres retentissent si sauvagement, et que de tels éclairs se répandent sur le monde obscur et sur la voûte entière du ciel? Puis après tant de fracas un silence de tombeau, les deux armées dans l'immobilité de statues, d'un bras impuissant laissent tomber leurs armes, tournent leurs regards du même côté, comme si elles n'avaient plus d'ennemis en face,

et subitement jettent des cris plus forcenés que jamais.

XIX.

Quelle était la cause de cette terreur subite? c'est qu'elle sonnait justement l'heure terrible où Szwaczka s'élançait dans le château, et où l'incendie commençait à ravager ses tours. Avec quelle joie un agonisant reçoit-il un espoir de salut amené par miracle? avec le même bonheur la troupe de Nébabo découvrait le château incendié par ses flammes.

— « Ainsi donc, puisque le hasard nous
« seconde, à l'œuvre, jeunes soldats! à l'œuvre
« avec plus d'ardeur que jamais, puisque le ciel
« veille sur nous. Encore une heure de courage
« et, en dépit du nombre, nous sortirons victo-
« rieux! Voyez comme ils sont effrayés par cette
« première calamité! allons, deux hommes des
« plus vaillans; sur les meilleurs chevaux, dès
« que nous atteindrons le revers de cette monta-

« gne, qu'ils portent de notre part un salut au « château pour que les vainqueurs se souvien- « nent de leurs frères cosaques! Et maintenant « que les Lachys tiennent une si tremblante pos- « ture, allons, enfans! suivez Nébabo. » Et ils s'élancèrent tous, sous le fer et sous le feu, et ils disparurent tous dans le tourbillon du combat.

XX.

Comme si l'œil irrité de l'Eternel se fût épanché en tourbillon de feu, avec une force toujours croissante, avec une fureur inouie, une mer de flammes inondait le château. L'incendie s'était introduit dans des caves souterraines qui vomissaient de leurs gueules des laves noircies; des poudres allumées dans des caveaux, comme des foudres enchaînées, fendaient les entrailles de la terre, des tours gisaient par terre répandant une noire fumée, comme des géans de l'enfer renversés, d'autres, comme le front maudit de Luci-

fer, éblouissaient les toits de leur couronne flamboyante; et l'écho de l'enfer, les gémissemens des mourans, les pierres lancées par le souffle de l'incendie étaient la danse et le chant de cette fête de destruction.

La nouvelle court d'abord sourdement et se répand ensuite dans tous les sens, que Nébabo lutte dans un combat inégal près du ravin prochain, et demande de prompts secours. — « Quel est votre chef? » — « Szwaczka. » — « Où est-il? » — « En fête; commandant des gens dignes de lui. »

Là où l'on entend au milieu de l'écroulement des murailles, des cris de blasphèmes confondus avec des éclats de rire, Szwaczka au milieu de la féroce cohue, arrache les portes de leurs gonds rouillés. Une seule faible femme se tient retirée sous ces voûtes; déjà les plus vigoureux de la troupe essaient la force de leurs épaules, et avec une rage de honte renoncent à l'entreprise; enfin

Szwaczka s'écrie : « Eh ! voilà donc des cosa-
« ques ! vous indolens que vous êtes, vous vous
« laisseriez étrangler par des femmes caduques ;
« regardez et vous verrez la force de mes vieilles
« épaules ; car je désire ardemment presser
« ce monstre contre mon cœur, et, pour votre
« punition, messieurs les jeunes gens, qu'aucun
« de vous ne s'avise d'y toucher avant moi. »
Eloignant sa bourca, de son cou volumineux, il engage le bras et soulève la porte ; le bois craque, le fer grince, le passage est ouvert, déjà le cosaque s'y précipite... et déjà la malheureuse femme n'est plus.

« Nous périssons ! frères ! sauve qui peut ! » — Ce cri de frayeur se répandit au milieu du tumulte, et tout l'intérieur du château mugit de désespoir, les flammes s'élancèrent des poutres étincelantes, les murs s'ébranlèrent, les toits rompus croulèrent dans les murs, partout se répandirent les gémissemens de l'agonie. Encore

une fois les poutres étincelèrent, la lame de feu se déroula; encore un moment la fumée monta en colonne. —Et tout se tut sous les décombres : la poutre brûlée s'éteignit silencieusement, la fumée s'évanouit dans les airs, le feu n'apparut plus que par instant; tout devint comme si jamais les hommes n'eussent passé là.

XXI.

Et dans la gorge du ravin tonnent sans cesse les coups de feu, le choc de l'acier et la musique hurlante des combats, où des cavaliers pirouettent sans tête; combien gisent sous le poids de leurs chevaux, que de lances sont rompues et de sabres brisés, avant que, remplissant les cavités des marais, les flots du combat se répandent dans la plaine! Oh! qui serait capable, parmi les mortels, de saisir avec ses cinq sens cette scène de carnage qu'accomplissent tous les sentimens,

toutes les forces de l'homme, fondus en un seul sentiment : le désespoir! Grâce soit rendue à la lumière qui s'échappe parfois de l'incendie, et, écartant les ombres de la nuit, permet d'embrasser toute son étendue, mais surtout grâce soit rendue à la nuit, qui revient bientôt dérober à l'œil tant d'horreur!

Ce fut une nuit effroyable, une nuit d'enfer; les vieillards en parlent beaucoup par tradition; oh! si maintenant elle nous apparaissait seulement en rêve, long-temps notre sommeil de mollesse serait troublé rien que de son image impuissante.

XXII.

Là où la colline domine le sommet des bois, une apparition, une forme humaine s'est assise tranquillement en vue de la scène du combat; c'est un enfant de la mort, de l'incendie, ou un transfuge du carnage et des flammes; ses lambeaux tachés de sang en sont le témoignage, et

aussi son front blessé et ses cheveux épars ; oh ! comme ses soupirs font lever sans cesse cette main qui presse son sein ! elle est sans doute fatiguée d'une course rapide ; sans doute elle fut effrayée du silence des bois, ou bien elle cherche le compagnon de son infortnne, parce qu'elle regarde partout avidemment. « Ho-hop, Nébabo ! » paroles de la damnée. — Du fond des forêts le hibou l'accompagne, le loup lui répond par un hurlement, et, comme satisfaite d'être comprise, elle se met à arranger sa coiffure et ses habits d'une singulière façon ; puis, fixant les yeux sur la bataille qui est devant elle, d'un ton extraordinaire elle entonne un chant plus extraordinaire encore, un chant connu, non aux oreilles des hommes, mais aux abîmes des enfers. — Les tonnerres du combat l'assourdirent cependant, et le hurlement de la guerre remplaça son écho. — Attends l'arrivée de ta chère étoile ! ce ne sont pas les canons qui lancent ces feux de mort, c'est ton amant qui par-

sème ses rayons; ce ne sont pas des balles qui sifflent à tes oreilles, c'est le sifflement connu de ton bien-aimé; et le voilà lui-même qui vogue, tout en feu, dans ce nuage de fumée qui obscurcit le désert.

XXIII.

Le dernier éclat et la dernière flamme de la bataille du ravin partent avec fureur. Le gouffre des éternelles souffrances, rassasié des blasphèmes des condamnés, ne saurait mugir plus effroyablement à la fin du monde, le reflet de l'incendie, l'éclair du fusil qui nourrit le bûcher offrande de l'enfer, luit ici de la clarté du midi!

Dans ce tumulte de poussière, de fumée, on ne saurait distinguer les Russiens (21) ou les Lachys, mais il est un guerrier que tout œil est forcé de reconnaître. Là, où plusieurs combattans à la fois, gémissent sous les étreintes de la mort, le fer de

l'Attaman a brillé ; là où les rangs comme des flots se retirent en cercle roulans, là, s'est élancé le cheval de l'Attaman ; des éclairs de la guerre il enflamme ses coups, des tonnerres de la guerre il remplit la vallée ; il semble que chaque goutte de sang, que son sabre inondé fait boire à sa main, vienne aiguiser son glaive et enrager son cœur. Mais un seul bras, un seul courage, ont peu de pouvoir là où le nombre fait pencher la balance ; là, tout le succès est la belle mort du désespoir. De la petite cohorte de Nébabo, l'un après l'autre les soldats disparaissent insensiblement. Bien qu'auprès du sort qui attend les prisonniers de guerre chez les Polonais, la mort présente un sort bien doux, il aperçoit cependant avec douleur la diminution de ses rangs, et un projet sauvage lui obscurcit la vue.

A l'instant, comme enflammé des rayons de la joie : — « Ralliez-vous, mes frères, s'écrie-t-il « en s'élançant dans les rangs, Dieu nous protège « et la victoire est à nous ! regardez, vis-à-vis de

« l'incendie, ce sont les nôtres qui, semblables à « un nuage, accourent sur la montagne. » Le combat, prêt à s'éteindre, se ranime, et les cœurs bouillonnent d'un nouveau courage.

XXIV.

L'Attaman frémit. Quel est cet audacieux qui s'élance vers lui le sabre à la main, et cherche à provoquer un combat particulier? deux fois il attaque, deux fois il recule, deux fois il fait décrire un cercle à son cheval; enfin il saisit l'occasion, porte un coup de sabre, et rencontre le fer de l'Attaman; les deux lames se heurtent et résonnent; le soldat lance tout à l'entour ses regards effarés, son glaive étincelle de tous les rayons d'une étoile et saute de sa main. Suivant le bon conseil de la peur, il se lance au galop dans la plaine. — « Fuis ou non, mon courageux lach, mon cheval « noir connaît aussi le chemin, et personne ne lui

« échappera ! » et le cheval noir laisse les vents en arrière, et du sabre levé s'échappent des éclairs... S'ils tombaient sur le malheureux soldat!... Lui cependant, moins lâche qu'on ne croirait, se retourne subitement; il veut sans doute échapper à la mort qui le frapperait par derrière, car d'où pourrait lui venir l'espoir d'un secours, du reste des leurs, tous les deux sont si loin! Ce mystère couvre quelque projet sinistre; prompt comme le vol d'un regard, l'Attaman arrive, d'un coup de sabre il va couper en deux le Polonais; un coup de feu part, le sabre a gémit, et dans les airs vole en mille éclats; le lach s'enfuit, et le cheval de l'Attaman, saisi par la bride, s'arrête si brusquement, qu'il va jusqu'à rompre la terre de ses pieds ferrés.

Le visage de Nébabo n'est qu'une seule plaie, tellement le coup de feu le déchira, ainsi que le sabre brisé : les gouttes de sang y répandent un voile, en tachent le front, tombent sur le sein, coulent dans les lèvres, passent à tra-

vers les yeux, éteignent le regard et enchaînent le souffle : en vain l'étanche-t-il sur la bouche et les yeux, la fontaine rougeâtre coule à gros bouillons, en vain elle mouille ses mains et en tache ses vêtemens, c'est le sang de l'innocent, rien ne pourra l'arrêter ; à chacun de ses mouvemens le voile devient plus épais : véritable tourment de damné. Et au même instant les cris des Polonais retentissent : — « La victoire est à nous, le secours est arrivé ! » Maintenant la rage le dévore tout entier ; ses bras tombent, son front se baisse, comme si la mort elle-même, du froid de son squelette l'endormait du dernier sommeil.

XXV.

« C'est lui ! c'est lui-même ! » d'un ton bien connu, une faible voix fait entendre ces paroles auprès de lui, et ajoute plus haut lorsqu'elle s'approche davantage : — « il est venu me rendre ses

caresses ! il m'aime toujours ! » — « Et toi aussi, « s'écrie-t-il... » (il ne peut achever, car le sang inonde ses lèvres, et il bégaie seulement des mots entrecoupés, en trahissant sous un sang-froid simulé l'égarement d'une rage indomptable) : « démon, je t'aime... le sang... diablesse... ce « chiffon.. fais-moi descendre... damnée... donne- « moi ta main... oh ! ma chère !.. où est le cœur ? « démon ?.. où est le cœur... l'amour ? » Ici s'arrêtent ses paroles, le tranchant du couteau siffle horriblement, et le gémissement de la mort se fait entendre de celle qu'il a percée. — Le pas d'une multitude de chevaux retentit dans l'instant, et les Polonais l'entourent de tous côtés — « Rends- « toi ! rends-toi ! il est trop tard pour reprendre une lance ! » Et déjà la musique entonne une marche triomphale. Le cosaque affaibli par le tumulte des passions, par un combat prolongé et le sang qui s'écoule, tombe dans les mains du premier soldat.

XXVI.

Après le bruit de la guerre est venu le silence de la mort : la plaine est tranquille, la solitude règne au château, éclairé seulement par le feu non encore éteint. Il invite les voyageurs de toutes les parties du monde : les corbeaux engagés au banquet, s'empressent d'arriver en grande compagnie, et volent tout alentour. Convives empressés du champ de bataille, les loups viennent en foule de tous côtés. La destruction qui déjà sur le château tout entier étend sa domination, est si soigneuse de la tranquillité de ses hôtes, et leur fait ses honneurs avec tant de discrétion que l'on pourrait entendre le vol d'une chauve-souris, à moins qu'elle ne veuille de temps en temps élever une flamme, et laisser alors tomber une pierre dans les cendres embrasées.

XXVII.

Cependant Nébabo est sorti encore quelque peu vivant du combat et de la gueule affamée de la mort. Quoique sa blessure lui déchire la poitrine, que le sang noir y bouillonne comme dans une fontaine, quoique son front en soit taché et que son regard se noie dans la source fumante, on voit cependant à son attitude calme qu'il se repose après les fureurs de la guerre.

—Encore tourmenté sans doute par la tyrannie du gouverneur et la trahison d'Orlika, il se détourna de sa route cheminant non loin du château de Kaniow, pour se repaître de la vue de sa destruction. Sous le même colpaque et dans le même vêtement noirci quelque peu par des traces sanglantes, il est assis mourant sur les décombres de la porte à demi-brûlée, et il y tient sa lance en arrêt, comme s'il devait encore repousser une prochaine

attaque. — Autour de lui une brillante jeunesse. —Les uns, comme s'ils faisaient leur service, tiennent la lance levée près de la tour brûlée, seulement ils sont bien patiens, car ils ne bougent pas même lorsque la flamme les mord de tous cotés! les autres de leur lèvre glacée sondent les profondeurs de la bouteille, et ne peuvent venir à bout de la vider tout à fait; les autres encore couchés par terre, sont saisis par le sommeil, mais éternellement ils resteront couchés avec un tel sommeil! Il doit jouir de toute son ame altière, Nébabo, puisque avec tant d'immobilité il regarde devant lui; bien certainement il s'abîme dans les ombres des souvenirs.

Ici tous ces lieux lui rappellent tant de choses! là où dans la brise les pyramides de fumée s'élèvent des ruines, cette place brillait autrefois des éclairs de la lance, lorsqu'il passait la jeunesse en revue; cet endroit où gît ce cadavre si hideux par les coups dont il fut percé,

et qui frémit encore avec le peu de vie qui lui reste, chaque fois que les corbeaux importuns viennent lui regarder dans les yeux, cet endroit fut souvent témoin des plus brillantes fêtes! Ici les verres sonnaient, ici retentissaient les toasts; à l'honneur de qui? de Nébabo et d'Orlika! Le malheureux, tourmenté par ce souvenir, laisse échapper un gémissement du fond de ses entrailles. Est-ce la vengeance ou la mort qui l'exhale? c'est ce qu'on ne peut connaître; — ou peut-être il penche son oreille pour saisir un accord en harmonie avec le chœur de ses passions. Ici c'est pour la dernière fois qu'il a embrassé la perfide Orlika, et aujourd'hui, à cette même place, deux loups, se disputant un cadavre, entonnent le hurlement des tombeaux. Que veulent ces oiseaux qui frappent des ailes et crient avec colère en fouillant dans ces cendres? la pâture est sans doute digne de leurs peines, car ils la déterrent avec tant d'efforts. Une figure humaine ou plutôt

un monstre, le corps noirci dans le feu, à moitié brûlé, est arraché par eux de la cendre.

Nébabo le reconnaît, et subitement son front va frapper contre terre, plus subitement encore il se releva vers les cieux. « Ho-hop, Nébabo! » hurle une voix sinistre, et au milieu du feu rampe un fantôme: quoiqu'il ne crie pas de ses cris accoutumés, quoique la danse vivace ne le fasse pas sautiller, car ses entrailles à moitié sorties lui pèsent au côté, cependant partout où il s'approche seulement, les étincelles s'élèvent encore en tourbillons, les loups à côté des cadavres hurlent au ton de son chant, et les cadavres même changent de figures. — « De l'eau! de l'eau! » dit-il, Ksenia lève la tête aux accens d'une voix si connue, et l'œil de l'amant se rouvre tout entier à de tels attraits, comme s'il voulait s'abîmer dans le sein de la damnée, ou l'emporter avec lui-même dans les enfers. Ksenia approche, avec moins de terreur et moins sévèrement l'œil de Nébabo la

regarde, car il n'a même plus la force de la colère. Déjà le sein approche du sein, le visage du visage, la lèvre rencontre la lèvre, Ksenia embrasse Nébabo... Maintenant sans doute, il va la déchirer entièrement avec sa lance?.. non; il reste immobile, seulement le frisson parcourt ses membres ; ses prunelles regardent, toujours regardent, ne cesssent pas de regarder, car la mort les a fixées.

XXVII.

Sur les ruines du château de Kaniow longtemps défendant l'entrée aux voyageurs, longtemps excitant l'envie des voraces éperviers, le squelette de Nébabo se montra luisant d'un éclat mortuaire, comme une sentinelle damnée de la demeure d'un fantôme, comme le monument effrayant d'une destinée barbare. Le feu qui dévora tout alentour, de ses jeunes compagnons ne laissa pas même de traces. Reconnaissable seule-

ment par ses blessures et ses vêtemens, la folle Ksenia y resta dans une attitude suppliante devant son amant, et dans l'effroyable nuit de l'incendie du château, ses chants cessèrent à jamais.

XXIX.

Lorsque mon esprit visita les bords du Borysthène et se reposa sur les décombres de Kaniow, il chercha de tout côté des traces de cette mémorable histoire.

Sur les pans des murailles, des taches rouges se voyaient encore, à la place où une épouse, poursuivie par la meute des assassins, appuyait sa main mouillée du sang de son époux; nul pouvoir ne pouvait les enlever; lorsqu'une tache était effacée, il en reparaissait une autre; mais la malheureuse dépouille de celle qui les imprima, consumée jusqu'en cendres, fut dispersée par les vents. Dans une vallée couverte

d'un doux gazon, mon esprit rencontra une mèche des cheveux de la folle Ksenia, mais dans ces cheveux un petit oiseau construisait son nid; à côté gisait la lance de Nébabo, l'acier fondu en noir charbon. Puis, errant long-temps parmi les carcasses blanchies, mon esprit découvrit une harpe entre les ruines des murailles: une seule corde sur toute la harpe ! ni le passage des années, ni celui des tempêtes, ne purent détruire son éclat doré, et le vent de la forêt voisine, chaque nuit, chantait sur elle les vieilles histoires.

Et moi j'ai goûté ces accens nocturnes; familiarisé dans la suite du temps avec ces accords, lorsque j'ai examiné attentivement tout l'événement de la ruine de Kaniow, j'ai su enfin débrouiller dans le mystère les causes du crime d'Orlika.

Lorsque dans les ombres de la nuit, les diables, ou les fantômes, ou, comme on le dit aussi, les gens du gouverneur, détachèrent le pendu, comme celui qui faisait sentinelle auprès d'un cadavre en

répondait sur sa tête, et quele frère d'Orlika était en faction au moment de l'enlèvement, sa vie se trouva dans les mains du gouverneur. Le lach ne laissa pas échapper ce moment propice : à la fille altière, il donna le choix entre le titre de sa femme et la mort de son frère. Aucun délai! aucune résistance! funeste mariage que l'enfer accomplit! Ainsi elle sacrifia son amant à son frère et au gouverneur jura la foi conjugale. Mais à l'amour aussi elle donna ses victimes, elle lui sacrifia son époux et s'immola elle-même.

XXX.

Les années s'écoulent, et les événemens avec les années : dans la dernière fumée de la flamme éteinte, les satans de la destruction retournèrent aux enfers. Le beau ciel de l'Ukraïne s'est éclairci, le chant timide de la jeune fille retentit dans le lointain, le temps a voilé d'arbres ver-

doyans les restes des ruines. Là où blanchissaient les ossemens des combats, l'averse abondante fertilise le sol ; dans les chaleurs de l'été les vendanges y brillent d'un éclat doré ; la fleur y annonce le printemps ; les potences renversées pointent de dessous terre ; au-dessus des vaincus et des vainqueurs, un même tombeau s'élève, couvert de gazon, un mendiant égaré y récite la prière des morts. Après la guerre, la porte de l'enfer s'est fermée. De nouveau la même paix et.... le même esclavage!



POEME UKRAINIEN,

PAR MALCZESKI.

MARIA.

PREMIÈRE PARTIE.

I.

Eh toi! sur ton rapide cheval où voles-tu, cosaque? as-tu aperçu un lièvre bondir sur les steppes? Ou bien, donnant l'essor à tes pensées, veux-tu lutter d'indépendance avec le vent d'Ukraïne? Ou bien vers ta bien-aimée qui t'at-

tend au milieu des plaines, en chantant un air plaintif, voles-tu plein d'impatience? car tu as enfoncé ton bonnet sur ton front, lâché la bride à ton cheval, et une longue nuée de poussière se traîne derrière toi. Quelque étrange ardeur illumine le ton brun de ta figure, et la joie brille sur elle comme un feu follet dans la campagne; tandis que ton cheval qui, comme toi, vit sauvage mais obéissant, fend l'air qui siffle de son cou allongé. — Gare à toi, habitant des bords de la mer Noire (1), détourne ton chariot criant, car les fils de la steppe renverseraient ta cargaison de sel. Et toi, petit oiseau noir, qui dans ta course tournoyante semble saluer chacun et regarde tout ce qui se passe, hâte-toi de dévoiler ton mystère au cosaque, avant que tu aies fini ta ronde, il aura peut-être disparu.

II.

Ils volent, — et parmi les rayons du soleil

couchant, ils ressemblent à un courrier céleste. Long-temps et loin retentit le sabot du cheval : car un morne silence règne dans la plaine; on n'entend ni la voix des guerriers, ni celle de la joyeuse noblesse; seulement le vent mugit tristement en courbant les herbes; seulement s'élèvent les soupirs des tombeaux, et les gémissemens souterrains de ceux qui dorment sur les couronnes fanées de leur vieille gloire. Musique sauvage, dont les paroles sont plus sauvages encore, et que le génie de l'antique Pologne garde pour la postérité. En voyant ici pour tous honneurs funéraires, un chétif buisson d'églantier, quel cœur ne serait noyé d'amertume (2)?

III.

Le cosaque a déjà laissé derrière lui l'abîme sans fond, et les gorges profondes où aiment à se cacher les loups et les tartares; il est arrivé à la

croix du chemin, élevée sur une petite colline bien célèbre par le vampire qui y est enterré depuis long-temps (3). Il lève son bonnet devant elle, fait trois fois le signe de la croix, et, prompt comme le vent, s'enfuit par la steppe emportant ses ordres urgens. Son cheval rapide ne s'épouvante guère d'aucun sortilége; il ronfle seulement, rue et se presse en avant. Le sombre Boh déroule sur le granit ses ondes argentines, le hardi et fidèle cosaque devine le secret de son maître, le moulin bruit sur le bras de la rivière, le buisson murmure dans le vent, le joyeux et fidèle cheval comprend le cosaque; et par des prairies remplies de fleurs, par des chardons aigus le Sumak (4) timide ne se glisse pas plus vite qu'eux.

Courbé comme l'arc sur la flèche, le cosaque se blottit sur la selle élevée de son cheval, et par des espaces vides le roi du désert s'avance. La steppe, le cheval, le cosaque, l'obscurité semblent être une seule ame sauvage. Oh! qui lui défendrait de

jouir au moins ici de son indépendance ? Il a disparu dans ses steppes natales, personne ne l'atteindra.

IV.

Avance, avance, cosaque, la hâte est commandée. — Dans le grand et vieux château se sont opérés des changemens importans ; le seigneur Woyewode (5) et son fils, depuis long-temps en désaccord, se sont entretenus long-temps et amicalement ensemble ; pourtant l'offense était vive et la querelle ardente autrefois ; la joie des cœurs était empoisonnée, les projets anéantis, les larmes d'un tendre désespoir, celles de l'orgueil blessé coulaient avec amertume, et sans se mêler ensemble. Maintenant, quel changement dans ce château ! l'aigreur mutuelle et la tristesse ont disparu, à leur place règne une pompe seigneuriale et digne de la magnificence des temps passés. Déjà au milieu d'une suite nombreuse de gentils-

hommes, de vassaux, entourés d'un cercle de pages, et d'aspirans d'armes qui suivent la bannière de sa maison, le seigneur Woyewode, longtemps inaperçu, est descendu richement paré dans les salles splendides ; et, tandis que tous célèbrent sa venue par des complimens empressés, il semble plus occupé de son fils que de ces acclamations. Dans ses traits impassibles où il est difficile de lire, on ne distingue aucun signe de sensation profonde ; un bras puissant, un langage éblouissant, un nom illustre, voilà tout ce qui s'offre au monde, ce qui se passe en dessous est un mystère pour tous.

Mais dans ce moment, soit par feinte, soit par une sensation subite, il cherche dans les caresses un adoucissement à ses longues souffrances ; et, pendant que tout bas il discute une affaire avec son fils, on voit jouer un sourire sur son morne visage ; dans ses yeux passe un éclair de joie barbare, comme lorsqu'on touche

au point d'être satisfait dans l'objet de ses longs désirs, comme lorsque dans une course pénible, ou dans une pensée terrible et long-temps poursuivie, accablé, on se repose un moment, fût-ce sur un oreiller d'épines. Reposer!... Oh! peut-être ne fera-t-il qu'appuyer son front brûlant où mille aiguillons l'attendent.

V.

Bien tard dans la nuit se prolongea le mouvement et le bruit; bien tard dans la nuit résonnèrent trompettes et toasts. Les anciens usages et les joyeux festins sont revenus; les longues tables resplendissent d'argent et d'or; la cave, comme le cœur du maître, semble ouverte; le vieux vin de Hongrie fait jaillir mille saillies piquantes, et quelquefois la musique se fait entendre, mêlant sa mélodie au bruyant et gai fracas. Bien tard dans la nuit les austères visages des ancêtres, suspendus le long de la muraille, semblèrent ranimer

leurs yeux mornes et sourire aux convives sous leur épaisse moustache.

VI.

Sur les lèvres habite la gaîté, dans les yeux la pensée pour qui sait la découvrir, et c'est au fond du cœur que gissent les sentimens criminels. Mais lorsqu'une fête rassemble les hommes, l'orgueil et l'adulation sourient toujours, quoique parfois d'un sourire trompeur. Peut-être en était-il ainsi dans l'antique château. Car sous les lambris sculptés la nuit a enfin répandu sa sombre domination, le bruit de la musique a cessé, le sommeil verse ses douceurs, la chouette, du haut de la tourelle a commencé ses cris nocturnes; et cependant dans l'aile du vaste bâtiment où il reste dans la solitude, le fier Woyevode ne se livre pas au repos; son regard d'aigle, perçant et plein d'arrogance, étincelle toujours sous sa paupière

ridée, comme une pierre précieuse dans un écrin de peau de serpent; on entend toujours le bruit de ses pas, parfois interrompus par de profonds soupirs qui vont retentir sous les voûtes.

Nul n'oserait, sans être appelé, pénétrer dans cette retraite où sa pensée mystérieuse s'avive solitairement; là il peut se plonger dans le désespoir, dans la faiblesse accablante; il foule de ses pas impétueux les ténèbres de la nuit, comme s'il voulait dans son souffle noir trouver une puissance secourable qui servît ses projets et calmât ses souffrances. Comme de ses yeux brillans s'enfuit le sommeil timide, et que l'air de ces lambris, pourtant si élevés, est lourd pour sa poitrine!

Il ouvre l'étroite croisée; il regarde pendant quelque temps ses nombreuses cohortes, ses bannières déployées qui se rassemblent à l'ordre donné. Il écoute la trompette sonnant le réveil et toute la rumeur guerrière : les chevaux fougueux hennissent, les armes cliquetiquent à chaque mouve-

ment ; les ailes des hussards sifflent comme s'ils brûlaient de voler au combat. Pour eux le soleil, sortant de sa couche rosâtre, réjouit l'horizon de l'éclat de ses tresses dorées, et levant son front splendide, dans l'acier luisant regarde sa beauté avec orgueil ; pour eux l'air parfumé, exhalant sa fraîche haleine, mêle la chevelure des jeunes filles et les panaches des guerriers ; pour eux les milliers d'oiseaux que le matin fait sortir des bois mouillés par la rosée, gazouillent mélodieusement ; pour eux tout cela, et non pas pour lui !

Il se dérobe aux regards ; il se plonge dans les ombres pâlissantes du château, comme ces fantômes effrayans que notre peur crée dans l'insomnie, et que l'approche du matin fait évanouir.

VII.

On a donné le signal ; les trompettes sonnent, les fers des chevaux frappent sur le pavé. Le sol-

dat, fidèle comme une ombre, ne quitte pas son vaillant chef de file, et tous avec fracas se précipitent entre les parois du portail gothique. Il retentit d'un écho prolongé jusqu'à la route; puis les sabots des chevaux pressent plus légèrement un sol plus doux; la rumeur décroît, et de plus en plus s'affaiblit; ils s'éloignent, le bruit diminue encore, et ce n'est plus qu'un vague écho qui meurt par degré. Voilà enfin qu'aux champs, où le soleil a déroulé son disque immense, ils se réjouissent bruyamment et font des rêves de gloire. Ils se baignent dans leurs banderoles bigarrés comme les aigles dans les vivans torrens de la lumière. Mille panaches, mille pierres précieuses étincellent et chatoient au soleil; mille légers arcs-en-ciel se peignent dans leurs armures. La victoire siége dans les yeux ardens de ces guerriers; le courage et la fidélité fleurissent sur le granit de leur cœur. A la tête de cette vaillante troupe, on voit un jeune homme d'une

grandeur imposante. Quel est-il, et quelle rougeur celle de la gloire ou du bonheur colore son visage, ombré par ses cheveux blonds? Oh! elle est cent fois plus charmante que celle répandue par l'aube naissante sur les objets de la nature, et plus resplendissante même que la lueur de la gloire, cette splendeur nourrie dans le foyer de son cœur, ce sourire où se peint au moins la moitié du ravissement avec lequel les élus entendent les chants des chérubins. Ce chef monte un cheval rapide, et conduit en ordre au bord des précipices les rangs silencieux. Ils disparaissent par les ravines couvertes de broussailles, et, tournant les vallées, ils montrent encore une fois au-dessus des buissons leurs cimiers brillans. Le jeune chef leur fait sur la colline un signe de commandement, et les voilà qui se précipitent sur les pas de l'alerte cosaque, dont les traces légères sont bientôt à demi effacées par le vent et la rosée.

VIII.

Le silence règne sur les champs déserts; les guerriers ont disparu, et soudain, comme s'ils laissaient un vide dans le cœur, on regrette de les avoir perdus. Le regard erre dans l'espace; mais, quelque part qu'il se dirige, il ne trouve ni mouvement, ni objet sur lequel se reposer. Le soleil jette un rayon oblique sur des plaines immenses; parfois une corneille en croassant passe sur elles, et son ombre rapide glisse sur la terre; parfois sous une touffe de chardons le grillon des champs élève sa voix grêle; et puis tout est muet, excepté le bruit léger qu'il en reste dans l'air. Eh comment! le souvenir du passé, dans tout ce pays, ne retombe donc doucement sur aucun monument des ancêtres où la pensée puisse reposer le fardeau de ces émotions languissantes? Oh! non; à moins que, repliant son

vol, elle ne plonge sous la terre : là qu'elle trouvera d'antiques armures rouillées et d'ossemens sans noms ! là elle trouvera, et des germes de gloire future dans une poussière féconde, et des vers éclos dans un cadavre encore frais : mais le long de ces champs, elle erre sans pouvoir se reposer jamais, comme le désespoir sans asile, sans but et sans borne.

IX.

Sous l'ombre des vieux tilleuls méditait le vieux Miecznick (6), montrant sur sa tête fanée l'empreinte des chagrins. Quoique ce zupan noir ressorte tristement à côté de ces cheveux blancs, il portait aussi jadis des couleurs éclatantes, quand il servait sa patrie, dont le nom, au combat, au conseil, dans les élections tumultueuses, comme dans les joyeux banquets, brillait d'un son pur, et auquel son cœur, comme au printemps l'oiseau vers le soleil, s'élevait avec transport. Mais

le temps des nobles émotions est passé : maintenant la vie pèse douloureusement après sa fleur tombée. Il méditait tristement, mais les chagrins passés et les peines présentes sont couverts d'un voile impénétrable et funeste. Oh! par l'ignominie qui le menace, du moins jusqu'au dernier soupir, la flamme de l'orgueil acharné ne pourra investir ses foyers. Tant que le zupan (7) noir couvrira ses membres vivans, son vieux sabre flambloiera au besoin dans sa main desséchée. Mais ensuite... Il méditait le Miecznick, et promenait son regard fier, plein de ressentiment, de colère, et peut-être de mépris.

X.

A côté de lui est une jeune femme. Mais pourquoi, puisqu'elle est jeune, sa beauté brille-t-elle de rayons si nébuleux? Ni fleurs, ni parures éclatantes ne la couvrent; elle a des yeux noirs bais-

sés et des vêtemens de deuil; tout l'éclat de son front penché est une noble résignation ; ou si quelquefois, au milieu des ombres épaisses, une pensée ou un souvenir colore subitement son visage, c'est alors d'une lueur pâle et défaillante, comme si la pleine lune venait revêtir d'une vie étrange les traits d'une statue. Une belle et noble figure entourée de l'auréole des anges! Elle devrait, depuis long-temps, avoir rejoint leur chœur: mais le souffle des passions humaines passa sur le bouton de ses jeunes sentimens, et les brûla comme l'automne; c'est pour cela qu'elle est encore sur la route où la tempête la déchire, et sous le poids des chaînes terrestres, un être appartenant au ciel. Elle porte un cœur brisé et brille comme l'aurore : semblable à ces fruits de la mer Morte, qui par leurs belles couleurs tentent la main du voyageur fatigué, et, ouverts, ne lui offrent que des cendres. Une grâce mélancolique est dans chacun de ses mouvemens, — ni larmes,

ni regrets dans son regard nébuleux ! Oh non ! on n'y voit plus l'orage des chagrins passés, seulement un paisible renoncement de l'espérance évanouie ; comme si devant elle la lampe du bonheur ayant été allumée et s'étant éteinte, avait obscurci de sa fumée sa figure entière.

IX.

A côté de lui est une jeune femme penchée sur un saint livre de prières, comme une colombe timide élevant sa foi jusqu'aux voûtes de l'éternelle lumière, et de ses ailes tremblantes cherchant son nid loin de la terre. Au-dessus de toute la pompe mondaine et de l'éclat extérieur brille l'humilité chrétienne, comme un fil tremblant qui attache le cœur de l'homme au ciel ; c'est une goutte de rosée balsamique qui est tombée dans la plaie de son cœur. Levant les yeux au ciel avec cette expression qui, dans un seul regard rassemble tous les

sentimens, rejoint l'avenir et le passé comme deux tendres frères, elle éprouve combien il est doux à l'ame noble, éperdue et glacée de douleur, quand elle n'a plus rien à craindre ni à espérer sur la terre, de remonter à sa source! Combien il est doux, pour n'être plus de trop dans le tourbillon mondain, de disparaître..... de disparaître pour toujours dans les bras de la mort. Celui qui verrait alors sa figure rayonnante, qui pourrait sonder jusqu'au fond de l'ame pure du vieillard, qui contemplerait ces deux figures assises sous les tilleuls aux vastes branches, et couvertes de ces vêtemens antiques qui plaisent tant à l'imagination, croirait voir soudain une lueur céleste leur entourer le front d'une couronne de martyre; ou peut-être, se transportant dans les siècles reculés et sur des bords lointains, croirait s'asseoir, avec une famille d'Hébreux, sous les palmiers du Jourdain, et reconnaîtrait dans la communauté des malheurs humains, la main éter-

nelle et mystérieuse qui distribue les grâces et les châtimens, reconnaîtrait dans tous les temps les mêmes peines envoyées à l'*homme exilé*, qui désire encore au sein du bonheur même, et qui ne trouve de soulagement qu'à soupirer vers le ciel.

XII.

« Mon père, voici trop long-temps déjà que je
« me livre à des pensées consolantes, et sur ton
« front percent des signes continuels de douleurs :
« à peine la joie t'effleure un instant, elle passe
« rapide comme le rayon qui tombe sur le som-
« met des montagnes à travers les nuages, et que
« les nuages, poussés par le vent, recouvrent
« bien vite. Oh ! pourquoi ta tête blanche ne re-
« pose-t-elle pas ici sur mon sein ? Ne crains rien ;
« à présent ma douleur ne s'épanche plus par des
« larmes comme ce jour où, fatigué, tu t'es en-
« dormi entre mes bras, et où tu t'es relevé bai-

« gné des pleurs de ta fille, penchée sur toi.
« Ainsi qu'un rameau jauni abreuve d'une sève
« corrompue la vieillesse de son chêne, mon cœur
« opprimé long-temps par la douleur, brisant en-
« fin la digue de la raison, s'est épanché en tor-
« rent. Ah! qu'il est pénible en jetant un regard
« en arrière d'y trouver le désespoir menaçant, et
« de ne pouvoir retourner sur sa vie passée; qu'il
« est affreux d'aller, contre ses plus chers désirs,
« porter le poison de la même main qui voudrait
« offrir le remède. Oh! mon père, mon père
« chéri! est-ce que ta fille ne t'adoucira jamais,
« jamais plus aucun moment de ta vie? Mon sort
« était bien amer, mais il va s'adoucir; regarde
« déjà quelle douce lumière s'est répandue en
« moi; un sourire plus serein que jamais joue sur
« mon visage, et, comme dans les jours du bon-
« heur, tâche d'éveiller le tien. Bien souvent je me
« rappelle ces années de mon enfance, si déli-
« cieuses et si passagères! Je vois mon père

« après ses longues fatigues, il vient s'asseoir « sombre et pensif; alors sa petite-fille joue dans « sa joie : se glissant peu à peu dans son cœur, la « gaîté de son enfant vient, sans qu'il s'en aper- « çoive, éclaircir son front, et il commence à sou- « rire. Qu'est-il devenu, ce pouvoir de la pauvre « petite fille? chassant autrefois les nuages, « elle les fait naître à présent. Qu'est-il devenu, « ce petit ruisseau vif et limpide? il murmurait « contre sa faiblesse, et voilà que dans le lac il « s'est englouti tout entier! Qu'en est-il advenu « maintenant de ce jeune petit canari? il a voulu « dorer ses ailes à la flamme, et il n'est plus re- « venu. »

« Oh! tant que celui qui reçut mon cœur, « avant de m'appartenir, au pied de l'autel, celui « qui emporte mes sentimens avec lui, exhale « mes pensées et mes soupirs avec les siens; celui « dont les regards, donnant la lumière et la vie, « sont plus que le bonheur, sont le ciel même;

« celui qui, développant dans mon ame le bouton « des plus tendres rêves, but sa fraîche rosée et « laissa sur la fleur une larme de reconnaissance « que le temps n'effacera pas; tant que celui-là, « ce bien-aimé, ce monde de mon ame ne brisera « pas par son mépris les nœuds sacrés qui nous « lient; et, restant fidèle à la vertu, à l'amour, « aux souvenirs, même après l'écroulement de « notre bonheur, s'attachera encore à ses rui- « nes, le chemin de la vie ne me sera pas encore « fermé! Pour lui, quoique éloigné, sa pensée « filtrera toujours dans mes sentimens expirés, « comme un baume merveilleux qui les défendra « de la corruption. Même cette séparation cruelle, « je la supporterai, je la supporterai avec pa- « tience jusqu'à ce que nos ombres, délivrés des « hommes, n'aient plus à regarder que le ciel « doux et bienveillant. »

Elle se tait; et comme du fond de l'eau stagnante et trouble qu'on agite, la vase s'élève à

la surface, les douleurs déposées au fond de son ame s'offrirent alors sur ses traits, et couvrirent sa pâleur d'un reflet verdâtre.

— « Plutôt porter les fers chez les Turcs « à longue barbe, que de voir l'existence de ma « fille se flétrir si misérablement; plutôt dans le « fond d'un noir cachot attendre une mort cer- « taine, que de regarder paisiblement cette fa- « tale union. Est-ce qu'il manque dans notre Po- « logne de jeunes gens qui sachent faire jaillir la « rougeur au front des jeunes filles, qui, selon « l'antique usage, ne plient leurs fiers genoux « qu'une fois dans leur vie pour recevoir la cou- « ronne nuptiale, et qui apportent pour dot la « bénédiction paternelle? Non, chère Marie, il « ne faut plus soupirer. Certes je ne fais pas in- « jure à celui que tu aimes; il est brave et ver- « tueux, et tu sais combien je l'estime; mais « c'est l'orgueil de son père qui me révolte; et, « puisqu'il veut rassasier son cœur des larmes de

« Marie, eh bien! qu'il sache que chez moi non « plus le sabre n'est point un vain ornement, et « que de très près, sous ses yeux, j'en ferai bril- « ler l'image sacrée (8). N'est-ce pas un antique « privilége de notre noblesse de faire jaillir le feu « des sabres quand l'amitié s'obscurcit (9)? Je « parle d'amitié — comme si nos troupes se fussent « rangées du même côté à la diète, comme si nous « n'eussions pas été opposés de même dans les « trèves! »

« Si l'envahissement de mon pays et nos traités « avec le Hetman ne m'eussent alors lancé sur les « têtes des Suédois ; si ta mère (que le Seigneur « la reçoive dans le ciel!) n'eût caché vos jeunes « amours à l'ombre de son manteau, et, selon le « goût des femmes pour les mystères, n'eût pas « lié ces nœuds en secret, jamais, certes, l'ennemi « n'aurait mis les pieds sur les limites de mes do- « maines, et donné chez moi un libre essor à sa « colère. Cependant qu'ai-je trouvé à mon retour?

« ma femme enlevée par la faux de la mort, et ma « fille, branche unique de notre arbre antique, « trempée d'une rosée de larmes. »

« Pour notre vieille Karabelle (10), c'est « une chose bien étonnante que de supporter des « coups si rudes et un sort si outrageant. Cet « homme a-t-il une fois seulement pressé ma fille « contre son cœur? s'est-il une fois laissé atten- « drir par sa jeunesse et sa beauté? Non, il la « chasse avec mépris de sa maison, et, la trouvant « indigne de son nom, sollicite maintenant à « Rome la dissolution de ses nœuds. Oh! quant à « cela, c'est à merveille, je serai par là délié à « mon tour; la jeunesse guerrière marchera en « avant, je la suivrai de près; si nous sommes in- « férieurs en nombre, Dieu nous aidera, et pour « le dénouement de cette querelle, les cloches « sonneront la dernière heure à bien des hommes « à la fois! »

Il essuya son front fatigué, enfonça plus

profondément son bonnet, secoua la main, et pencha sa tête pleine de sombres pensées.

XIII.

Devant la porte un cheval frappe du pied, et le village retentit de l'aboiement des chiens. D'où vient ce cosaque couvert de tant de poussière? il met pied à terre, jette la bride sur la haie, et s'avance dans la grande cour en redressant sa moustache. Son visage, brûlé par le soleil, garde les traces d'impressions pénibles; il ne fait point de profondes salutations, ni de signes d'humilité. Bien différent de la foule des serviteurs, il est assujéti, mais la liberté est dans son sang. Et lorsque, jetant un regard fier, il demande à parler au maître, il garde un air de supériorité au milieu de tous ceux qui le conduisent; ses mouvemens sont plus agiles et ses pas plus légers, parce que ses membres se sont dégagés au vent des

steppes, son bonnet de peau de mouton (11) fait briller à chaque mouvement, comme un étendard, sa flamme rouge le long du fossé, parmi les broussailles et les tilleuls (12), où le paysan servile ne passe qu'en tremblant; entouré ainsi des domestiques de la maison, il se présente enfin devant le Miecznick, pendant que le cheval hennit et languit après lui comme après une mère.

— « As-tu une lettre? »

— « Maître, j'en ai une, encore vous l'au-
« riez eue hier avant le chant du coq, car
« j'étais parti le soir... mais puisque le diable
« excitait les tourbillons sur les steppes... alors
« que Dieu vous préserve de mal, ainsi que cette
« noble dame... »

— « Rien de pis que d'être arrêté étant por-
« teur de dépêche. A qui est donc le cosaque que
« peuvent effrayer hommes ou diables? »

— « Est-ce que la renommée des bonnets
« rouges, fidèles dès le berceau à leur seigneur,

« n'est pas arrivée jusqu'à vous? A qui je suis?
« Au comte Venceslas. »

Le Miecznick reçoit les lettres, pendant que dans les yeux éveillés de Marie brille cette flamme inquiète qui jaillit quand la vie est dans une crise fatale : son sein qui se soulève, semble flotter sur une onde incertaine qui doit la conduire au bonheur ou la livrer à la tempête. Une flamme sortie de dessous son cœur opprimé a embrasé ses joues d'un éclat éblouissant mais pénible, comme les dernières couleurs d'une mourante.

— « Qu'on prenne soin du cosaque et de son « cheval; ma réponse sera prête dans un instant. »

Quoique la voix du Miecznick résonnât fortement, le cosaque l'entendit à peine; attendri, il attachait ses regards sur la jeune femme aux beaux yeux noirs. Cependant il fit aux seigneurs un respectueux salut, et, peu soucieux de l'avenir, sortit avec les valets en leur faisant de gais récits.

XIV.

« Devine les hommes qui pourra! si ceci n'est « point une trahison, c'est un présage de bonheur « pour ma pauvre Marie. Voici que le palatin « m'écrit de meilleures paroles; il parle de repen- « tir et d'oubli des offenses ; non seulement il « déclare que sa bru aura désormais son affec- « tion, mais il l'invite à son château : il va plus « loin, il dit que son fils n'est pas digne d'une « telle épouse; car c'est par son mérite qu'on « doit conquérir son bonheur. Il désire donc « qu'avant tout, quelque geste héroïque dans les « combats le rende digne de toi; et puisque les « Tartares ravagent justement ces environs, il lui « commande de marcher pour protéger l'asile de « son épouse, afin que, revenant avec une palme « au bonnet, il puisse se vanter devant les hom- « mes de savoir défendre ce qu'il sait aimer.

« Aujourd'hui même il doit passer ici avec ses
« troupes. »

— « Aujourd'hui donc je le verrai! Oh!
« mon Dieu, quelle joie! comme mon cœur bat!
« mais pourquoi cette guerre? est-ce qu'à son
« aspect, à l'expression de son visage on ne voit
« pas qu'il est noble et vaillant? »

— « Sans doute, on trouve rarement des hom-
« mes comme le Woyevode s'avouer coupables...
« pourtant je ne suis pas rassuré pour toi. »

— « Père, je suis si pâle! Venceslas aura peur
« de moi; peut-être il se chagrinera... peut-être
« il se fâchera. Si je me parais un peu? qu'en
« pensez-vous?... Oh! je voudrais pour lui être
« la plus belle du monde. »

— « Attends! attends, devant le filet on n'at-
« traperas pas le brochet... peut-être, n'est-ce
« ici qu'un jeu de ruse... Moi aussi je désire
« expulser les Tartares. Et pourquoi est-ce
« que je tarde? c'est que je regarde derrière

« moi. Voyons venir ces guerriers. Toutefois « je ne peux m'ôter de l'esprit que le Woyevode « trame quelque fourberie. »

Mais déjà le bruit des trompettes résonne dans les airs ; on entend de loin le cliquetis des armes et le retentissement de la terre. Déjà, devançant les rangs qui s'avancent lentement, quelques cavaliers plus hâtés sont arrivés devant les portes.

— « Venceslas ! » s'écrie Marie ! Plus rapide que la flèche, une figure couverte de voiles funèbres s'élança dans les bras du jeune homme.

XV.

Oh ! de quelle pure et vive lumière le bonheur éclaire un jeune et noble front ! comme le cœur reconnaissant du jeune guerrier brille de toute sa splendeur dans ses regards sereins ! et dans l'avenir resplendissant qui se révèle à son ame consolée, l'espérance revient bercer les doux rêves. Vaillant,

noble, beau, et les traits colorés par le reflet d'un arc-en-ciel, présage de jours plus heureux, avec quel ravissement, quelle profonde émotion il saisit dans ses bras, si long-temps privés de ce bonheur, celle qui fait tout le charme de sa vie ; comme il entoure ce sein plein de tendresse d'une orgueilleuse protection ! Allons, emmenez-moi ce cheval, que rien ne puisse effrayer l'amour, ce craintif oiseau ! Eh toi ! vieillard, je vois une larme rouler dans tes yeux et tomber sur ta moustache ! et Marie ! oh ! Marie ! elle se sent heureuse ! heureuse du bonheur des femmes dont les momens de félicité sont semblables à un ciel serein derrière lequel gronde le tonnerre.

XVI.

« Eh bien ! monsieur mon gendre... » (ainsi sous les tilleuls parlait le Miecznick les yeux pleins de larmes et resplendissans de la joie du cœur),

« il me semble que dans ce monde sauvage le « vent ne laisse guère la consolation s'arrêter. « A peine s'est-on salué qu'il faut se dire adieu. « Cette fois-ci, ce ne sera pas long. Nous nous « montrerons sous un aspect formidable. Moi « aussi, je rassemblerai les miens, et nous n'au- « rons pas à nous amuser long-temps. On dit « bien que le devoir du guerrier est pénible, sur- « tout lorsque l'amour palpite sous la cotte de « maille. Mais après de courtes fatigues on pro- « fitera mieux d'une liberté paisible pour un « joyeux festin. »

« Puisqu'un hôte si précieux vient honorer « nos foyers, nous allons faire grande chair « et entre-choquer les verres. Marie, fais tout « préparer en diligence; que les tables soient « élégamment parées, et qu'on n'épargne pas les « épices, le poivre, le laurier, le gingembre, les « fruits confits et le safran; car ce bel enfant a été « nourri de mets recherchés. Pour le vin, cela

« me regarde. Lorsque dans cet étang le soleil se « plongera radieux et pur, alors si mes pressen- « timens ne me trompent pas, alors le Tartare « boira la rosée, et moi je boirai à la santé de « mon gendre. Pour le moment, adieu; après les « chagrins, le bonheur est encore plus doux « quand la vertu le dirige! Je vais faire prendre « les armes à mes gens, m'armer moi-même, et « lorsque résonnera la trompette, à cheval! à « cheval sans délais! »

XVII.

Ils sont restés seuls: sur le bras cuirassé du guerrier s'appuie la belle et pâle figure ombragée par les plumes du casque de son amant. Ses longues tresses noires se déroulent sur la poitrine luisante bardée de fer. Sa taille flexible tient sans peine dans les mains robustes qui l'enlacent. Oh! que les joues du jeune guerrier s'animent

lorsque d'un œil amoureux et jaloux il contemple cette gracieuse créature sous les nuages dont la tristesse la voile. Il semble compter ses charmes, il regarde, comme pour s'assurer si le temps n'a rien dérobé de son trésor. Non, cet ineffable éclat qui embellit les yeux de Marie est impérissable, car il appartient à l'ame, et la mort seule pourra l'éteindre. Mais lorsque le jeune homme aperçoit ce sombre vêtement, et à côté cette joie sombre, qui sur ce pâle visage semble presque jeter plus d'ombre que le deuil ; lorsqu'il voit ce doux sourire qui aspire encore aux cieux, accompagné de tout le charme de la douleur, et enfin sur ce teint si pur les humides sillons des larmes, alors son bonheur se voile bien vite de ce même nuage, et il devient plus pâle, plus tremblant que les plumes de son bonnet.

— « Lorsque dans les déserts des steppes et « dans les déserts plus sauvages de l'ame, j'aimais « à m'égarer jusqu'aux lueurs livides du crépus-

« cule, aucune étoile brillante ne venait m'indi-
« quer mon chemin, et pour regagner sa route
« mon cheval luttait avec la grêle et la rafale.
« C'est alors, ô Marie, que tu t'es levée pour
« moi, et que dans la nuit de mes pensées ta lu-
« mière est venue me tracer une route resplen-
« dissante vers le ciel. Oh! heureux, fier, re-
« connaissant, que dans le cercle de tes adorateurs
« ta tendresse et ta confiance se soient reposées
« sur moi. Oh! bien heureux d'avoir lu à travers
« tes humides prunelles, les mystères de la vie
« des cieux! Mais pourquoi ce triste brouillard
« qui m'oppressait de sa lourde haleine, te cou-
« vrit-il aussi de son ombre? pourquoi n'ai-je pu
« absorber en moi tous les aiguillons des épines
« de la vie, pour que dans ton court printemps
« tu n'en aies que les parfums? Mais on me ravit
« tout, et je perdis plus que toi, car le malheur
« ne fit que te rendre au ciel; et moi, j'allai errer
« dans les mystères de la tombe. Poussé par un

« noir spectre, j'aurais, dans mon aveuglement,
« frappé sans pitié les objets les plus sacrés. Car avec
« le Woyevode il ne s'agit pas de tergiverser, et le
« sabre une fois hors du fourreau, il ne faut plus
« le rentrer. Alors l'incendie eût rempli le châ-
« teau de nos pères, et beaucoup de nos proches
« seraient tombés baignés dans leur sang ; et la
« fumée de cet incendie serait retombée sur mon
« cœur, et les ombres de ces morts seraient venues
« s'y asseoir, n'importe ; j'aurais obtenu Marie
« à travers le sang et la flamme. Ne tremble pas ;
« tout cela est passé ; lorsque je t'ai aperçue, et
« avant, lorsque mon père m'a promis de te dire
« à moi, mon cœur s'est sentit adouci comme si
« jamais personne ne m'avait fait de mal. Alors
« j'ai pris mon sabre qui brillera découvert, non
« pour servir des factions, mais pour te défendre
« toi et mon pays, j'ai pris mon cheval qui plus
« d'une fois m'emporta rapide à travers ces
« champs, et je suis parti heureux. Oh! quelle

« joie j'ai ressenti en apercevant ces tilleuls !
« comme mon ame ardente était avide de leur
« fraîcheur, tu ne sais pas, toi qui peux sans bruit
« essuyer tes larmes, tu ne sais pas ce que c'est
« que d'avoir à dompter un cœur farouche, et de
« languir en regrettant la bonté et les charmes,
« dans le souvenirs desquels on voudrait ensevelir
« son être. Marie n'es-tu point malade? car il
« semble à ton air, que déjà tu songes à te réunir
« aux anges. Au milieu des caresses que je te pro-
« digue, je sens un nouveau tourment, et je sens
« presque l'envie de te demander si tu m'aimes
« encore. »

— « Si Marie t'aime? ô mon chéri, mon
« bien-aimé! je t'aime plus qu'il n'est permis
« d'aimer, plus que je n'ai de forces, plus que
« mon cœur débile ne peut supporter ce bon-
« heur immense, inattendu! Et si ce n'était les
« Tartares qui se lèvent devant mes yeux, si ce
« n'était leurs flèches qui sifflent dans mes oreilles,

« je me sens aussi heureuse et aussi légère que si « je m'envolais au ciel dans tes bras. Si Marie « t'aime? demande à son ombre, qu'est pour « Marie l'univers entier sans ton regard? qu'est « pour elle l'éternité sans ton souvenir? Bien des « fois, inclinée sur ce grand livre, abaissant tout « mon cœur devant la puissance du créateur, et « voulant t'effacer de ma pensée par la consola- « tion de la prière, à l'instant je me sentais frappée « comme par l'écho de ta douleur. Dieu voudra « peut-être punir un si violent amour et guidera « vers ton cœur une flèche tartare. Vois-tu ce « pur rayon qui tremble, à travers le tissu des « feuilles, et vient briller entre nos têtes? ce rayon « vivifié charme et réjouit tout, pourquoi donc, « lorsque nous sommes réunis, vient-il nous sépa- « rer ? En vain, en vain, ô mon chéri ! tu presses « tes lèvres sur les miennes, regarde, il se penche « avec le feuillage et se glisse entre nous deux. « Ah ! dans l'entraînement du combat et l'ivresse

« de la victoire, souviens-toi que le rayon de la « gloire, aussi pur, aussi éclatant que le rayon du « soleil, peut, étincelant au moment de s'étein- « dre, faire descendre la nuit sur ton front. Ah ! « puisse Marie auparavant être ensevelie dans les « ténèbres ! N'est-il pas vrai, mon Venceslas, tu « seras courageux, hardi, intrépide, mais aussi « prudent? et lorsque mes yeux, long-temps repliés « sur mon ame, verront ta vie libre d'entraves, « lorsque mon cœur respirera de toutes ses craintes « sur ta poitrine désarmée, alors peut-être Vences- « las ne se plaindra-t-il pas de l'amour. Me réjouir « de ta joie, chasser ta tristesse, ne songer qu'à « ce qui pourra te plaire, être le charme de tes « jours et parfoisaussi leur ornement, vivre en toi « et pour toi seul, mourir devant toi, et dans ce « dernier moment, malgré l'accablement des souf- « frances, remettre par mon regard mourant mon « bonheur dans tes yeux, et lorsqu'il ne me sera « plus permis de vivre avec toi, vivre encore dans

« ta mémoire : voilà tous les désir, tout l'amour
« de Marie. Quand Dieu fera que tu reviennes,
« j'accorderai ma harpe, et tous deux, nous as-
« seyant aux lueurs de la lune, ravis en extase
« par une mélodie tendre et mélancolique comme
« tu l'aimes, nous arriverons à un degré d'amour
« inconnu... Dieu ! que le son de ces trompettes
« est lugubre ! Oh ! ne vas pas me quitter encore
« une fois ! emmène-moi plutôt, emmène-moi dans
« les camps ! »

XVIII.

Elle tomba dans les bras de son bien-aimé, la taille renversée en arrière. Elle s'attachait à lui avec tant de violence, ses beaux bras retenaient si tendrement sur son sein le jeune guerrier, qu'en s'arrachant à ses tristes caresses, il lui semblait, à tant d'angoisses, que son cœur même se déchirait. Non ! rester n'est pas possible : ce serait ternir sa gloire, et déshonorer l'amour en lui cédant.

Mais c'est avec une douleur bien profonde et bien sombre qu'on éprouve son courage au désespoir de ce qu'on aime.

Il ne s'est point senti la force de faire de longs adieux, il n'a point voulu prolonger leur séparation par de vains gémissemens. La trompette l'appelle, le chef aux blancs cheveux l'attend; les bannières flottent et bruissent dans les airs, et la victoire plane au-dessus d'elles. Il se redressa, déposa sa femme chérie; et, les yeux brillans d'un feu sauvage, il pressa contre ses lèvres les mains pâles et inanimées de Marie, comme si là il eût voulu renfermer tout le trouble de son ame ; puis il partit. Devant le regard scrutateur il se fit un front calme, et chaque pas éloigna sa taille majestueuse et sa brillante armure des yeux de Marie. Déjà, sur la place qu'il occupait, pensive et pâle, s'assied la solitude, jetant un soupir au milieu du calme; et sur le sol que le bonheur laisse en friche, le chagrin prend déjà racine

et élève ses tiges épineuses, dont le cœur est rongé de vers.

XIX.

Le jeune Venceslas monta à cheval, mais ses yeux étaient sombres et il s'arrêta brusquement à la première courbette, tandis que le vieux Miecznick, sur une coursier fougueux, promenait de joyeux regards et traçait une volte en courant. Derrière eux sonnaient les trompettes; derrière eux, plus loin, venaient les guerriers semblables à une nuée d'oiseaux qui s'élèvent de terre. Les jeunes nobles bondissaient joyeux d'aller combattre les Tartares; sur les pas de leur chef de file, les soldats marchaient en rang : voilà les cuirassiers et les hussards; les cosaques les suivent et les valets ferment la marche avec les chevaux fougueux. Regarde, enfant à la ronde figure, regarde de dessus ton toit de paille, afin que l'aspect des soldats te fasse long-temps sourire : fruit sauvage, un jour peut-

être, la guerre te cueillera. Et toi mère qui salue les soldats, porte-toi bien, et tranquillise-toi ; ne t'évante pas des longues piques et du bruit des armures, l'ardeur du regard polonais s'abreuve de larmes. Déjà dans le village, il ne reste plus que la poussière ; l'oreille vibre encore tout étourdie par le fracas des armes et des chevaux ; déjà même la poudre tombe ; par intervalle encore, on entend bien éloignée la musique guerrière des cors, vague comme si la mort vous jetait son nuage au cœur, et tout est désert, sombre et morne comme dans la pensée de Marie. Elle éleva sa taille élancée aussi haut qu'elle put, elle ne vit plus rien que les nuages grisâtres que pourchassait le vent ; ses genoux s'abaissèrent, ses mains se joignirent pour prier, de ses yeux levés au ciel tombèrent les gouttes de la douleur ; le silence régna comme lorsque la prière s'épanche dans le sein de Dieu, et tout fut désert, sombre et morne comme lorsqu'a fini le bonheur.

On Conrad's stricken soul exhaustion prest,
And stupor almost lulled it into rest.

BYRON.

SECONDE PARTIE.

—

I.

« La fleur des steppes croît dans un sol fertile, « et meurt solitaire et ignorée ; ainsi le regard se « perd dans ces plaines. Si tu cherches quelque « adoucissement au chagrin qui te poursuit, les

« nuages couvrent les champs et tu n'y trouves que
« des fruits âpres. Va plutôt au beau pays des myrtes
« et des cyprès ; c'est là que toujours le soleil se
« lève dans un vêtement de fêtes ; là, dans un air
« pur, les regards errent plus limpides, la voix est
« caressante et l'haleine voluptueuse. C'est chez
« ces peuples que croissent les lauriers ; chez eux
« le ciel est serein, la terre parée et la pensée
« libre ; et sur les superbes monumens se dressent
« encore les blanches images des hommes des siè-
« cles antiques ; fiers de leur grande renommée,
« ils invitent de loin à visiter ces ruines enchan-
« tées par le souvenir des dieux et des héros, —
« maintenant habitées par les araignées. Là, si la
« pensée des anciens âges vit en toi profondément,
« tu pourras, l'œil fixé sur le céleste azur, trouver
« quelque douceur au milieu du désespoir, quel-
« que charme au sein du deuil de ton ame,
« comme dans une mortelle maladie on se console
« au sourire des lèvres aimées. Mais ne vas pas

« sur les steppes lorsque ton sein est déchiré par « la douleur ; la surface n'est occupée que par les « monticules funèbres; le reste s'est applani au « vent de l'Ukraïne, sans qu'il en reste de vestiges. « Demeure plutôt dans ta maison, et écoute les « mélodies qui chantent les actions des cosaques. »

— « Mon jeune enfant, où t'en vas-tu? reviens-« tu donc de la Terre-Sainte? pour te lamenter « ainsi. »

— « Oh! non... je suis étranger à tout le « monde au sein de ma patrie. La mort m'a fait « de noires blessures dans le sein, et les gâteaux de « mon enfance furent amers et empoisonnés. « Mon cœur est oppressé; et c'est sur moi que je « pleure, et si je souris, c'est comme par pénitence, « et si je chante, c'est sur un ton déchirant, car « la pâleur habite à jamais sur mon visage flétri; « car on a détruit la joie dans mon ame effarou-« chée; car mon ange sait bien que le tombeau est « tout mon avenir. »

— « Que veux-tu donc, enfant ? »

— « Fuir le désespoir. »

II.

Le jeune enfant se tient debout près de la haie, sans qu'on fasse beaucoup d'attention à sa tristesse et à ses plaintes. Celui qui lui a parlé jette les yeux d'un autre côté, d'où l'on voit s'avancer, avec des cris étourdissans, une troupe inattendue de masques aux costumes bariolés.

1.

Connais-tu le carnaval de Venise ?
Pendant la nuit, pendant le jour,
Il est fou, joyeux, excellent !
Le masque couvre le visage, et qui l'oserait soulever
Ne trouverait dessous que débauche et folie.
Avec gaîté, avec mystère,

Les vieux doges, les jeunes arlequins,
Les jeunes filles cherchent la joie et l'ivresse,
Les matrones, les prêtres, les fripons,
La liberté;
La gondole errante noircit sur les lagunes;
Connais-tu de Venise le joyeux carnaval?

2.

Ainsi nous allons en coulis,
Pendant la nuit, pendant le jour:
Le masque couvre le visage et qui demanderait à savoir
Ce qui se passe dessous, recevrait pour réponse
Un beau vacarme, un rire fou.
Une joie franche
Frappe à la porte,
Car des Cracoviennes, des vieux pélerins,
Des Juifs, des Bohémiennes feront la ronde,
Des magiciennes, des diables, pas des fripons.
Pour trinquer
Nous courons en traîneaux,
Et avec nous
Courent un vacarme, un rire fou;
Connais-tu le carnaval polonais?

« C'est bon, c'est bon, on n'entre point ici; il « ne s'agit point de carnaval à présent, le « Miecznick est à la poursuite des Tartares et sa « maison est inhabitée. »

— C'était ainsi que le vieux domestique réfrénait la hardiesse de ces arrivans ; et de nouveau il barra la porte de sa posture inébranlable et constante. Mais lorsque toutes ces larves commencèrent à bondir, chanter, crier, secouer leurs grelots, entrelaçant leurs pieds et mêlant leurs costumes divers, avec leurs fronts de carton, leurs yeux animés et leurs traits immobiles, lorsque étincelèrent les rondes, faisant tournoyer les couleurs, les lumières et les ombres; tandis que les masques avec leurs grands cris sautaient lestement dans le cercle, alors, dans sa tête qui fermentait, la pensée commença à danser aussi. Il regardait et ne savait plus où il en était, il riait des Juifs, des Bohémiennes; il s'effrayait des sorciers et des diables. Clignant des yeux, il sai-

sissait avidement tous les mouvemens au passage, et les masques sautaient rapidemment devant ses yeux, augmentant encore sa curiosité par la peur. Enfin, au bruit des cornes, où le souffle retentit à travers des lèvres découpées, les mains retombèrent, les pieds s'arrêtèrent, et les voix rauques et discordantes que la flûte accompagnait et voulait adoucir, se prirent à crier en chœur cette chanson.

1.

Oh ! dans ce monde, la mort fauche tout ;
Le ver couve au sein de la fleur la plus fraîche.

Quand les chagrins planant sur l'ame
La couvrent de sombres nuages,
Quand les coups du destin

En tombant redoublés, courbent vers la terre
Un être élevé, noble et fier,
Oh! que le fer ennemi se cache alors!
Qu'il ne déchire pas la plaie de nouveau,
Que jusques au tombeau ce mot se fasse entendre:
Le repos reviendra!

2.

Car sur ce monde la mort fauche tout;
Le ver couve au sein de la fleur la plus fraîche.

Quand le ciel faisant enfin grâce des souffrances,
Laisse envoler la colombe de la vie,
Qui, emportant avec elle les forces de l'existence,
Laisse les traits flétris, gonflés par la douleur,
Avant que le cierge ne soit allumé,
Que nul n'entonne le chant de mort;
Ou que du moins il y joigne ces paroles:
Ton ange reviendra!

3.

Car sur ce monde la mort fauche tout;
Le ver couve au sein de la fleur la plus fraîche.

Lorsqu'en volant au secours d'un infortuné,
L'être généreux se jette lui-même dans l'abîme,
L'envie sourit alors d'une joie passagère;
Mais quoique le mal se cache sous un voile épais,
   Le dernier jugement reste au ciel.
      Quelquefois par les soucis
La tête la plus forte est tristement abattue:
Qu'alors une bouche bienveillante fasse entendre,
         La gaîté reviendra!

4.

Car sur ce monde la mort fauche tout;
Le ver couve au sein de la fleur la plus fraîche.

Et quand le voyageur des contrées lointaines
Atteignant enfin la demeure de l'amitié,
Etant prêt à noyer ses peines dans les embrassemens
Trouve le seuil silencieux et vide,
Et que, glaçant son ame d'épouvante,
Le silence seul lui répond,
Qu'au moins il entende d'une voix consolante :
Le maître reviendra !

Car sur ce monde la mort fauche tout ;
Le ver couve au sein de la fleur la plus fraîche.

« Eh bien ! que le Seigneur soit avec vous, « si vous n'êtes pas des esprits, vos masques et « vos parures bariolées sont d'un augure réjouis- « sant. Ce n'est pas d'ailleurs la première fois « que pareille chose nous arrive ; les bandes du « carnaval ont souvent séjourné ici des mois en- « tiers, sautant comme des troupes d'enfans. « Entrez, nous vous y invitons ; le maître revien- « dra, et en attendant le vin et les lits de plumes « ne manqueront à personne. »

Ils entrèrent deux par deux en faisant de gauches révérences, et, regardant tout autour d'eux, s'assemblèrent pour se concerter.

III.

Le soleil, élargissant ses rayons, pare d'un rouge éclat les nuages grisâtres, et, couvrant la terre et les cieux d'une lumière jaune et tremblante, brille avant son coucher sur un trône magnifique. Déjà son regard fécond en merveilles n'offense plus les yeux; il ne répand que de doux rayons qui se laissent voir. Oui, avant de s'ensevelir dans les profondeurs de l'espace il veut dans un court adieu permettre aux mortels de le contempler. Jusqu'au dernier instant il ne se hâte point de disparaître; toutes les créatures peuvent s'enivrer de son sourire vivifiant. A travers les carreaux, les rayons pénètrent encore dans la demeure de l'homme, semblables aux longs et

tristes regards d'un ami qu'emporte un voyage lointain. Enfin jetant sur les nuages un vêtement de pourpre, il plonge son front majestueux dans le mystère de la nature. Alors, la nuit de son doigt jaloux efface les dernières traces du jour, et traîne après elle un sombre manteau où peuvent s'abriter le crime et la trahison.

Mais où s'arrête donc le Miecznik? n'est-ce pas à présent que, vainqueur des Tartares, il devait, suivant sa promesse, revenir s'attaquer aux flacons. Il se proposait de ne point renfermer sa joie dans son cœur ; il voulait rassembler toute sa maison, fêter sa fille et régaler son gendre; voilà encore une jolie bande d'hôtes qui lui est arrivée. Quelle cause pourrait si mal à propos retarder son retour ?

IV.

Depuis le moment où fut ouverte l'arène de la

victoire, depuis le moment où il s'élança sur son cheval fougueux, depuis le moment où les trompettes de leurs voix tonnantes réveillèrent et firent retentir dans tout son être la voix de ses actions passées ; où, entouré d'une ardente jeunesse, au milieu du fracas des armes, au milieu des banderoles qui flottent et des chevaux qui mugissent, il partit avec son gendre, guidé par l'étoile de la gloire, et sentant ce que sent un aigle lorsque l'aiglon vole à son côté ; depuis le moment où sa pensée se rejetant en arrière vit tous les crimes des barbares se dresser nombreux et sanglans, depuis lors l'audace est sur le front ridé du vieillard et le feu dans sa prunelle. Son bonnet sur son oreille gauche, et dans sa main la destruction ; au souffle pénétrant de son ame avide de combats, chaque poil de sa blanche moustache se hérisse et s'agite. Aussitôt sorti du village, il fit siffler son glaive hors du fourreau, et d'un regard qui eût cloué un poltron contre terre, parcourant les li-

gnes de ses vaillans soldats, il commanda l'attention, et de sa voix retentissante :

— « Messieurs les nobles, les bourgeois, et vous, « frères soldats ! je sais que vous êtes prêts à tomber sur l'ennemi comme la foudre. Que celui « qui a peur de la danse tartare et qui voudrait « épargner ces cruels païens, sorte des rangs lui « et son cheval, et retourne en sa maison, au- « trement je lui fendrai la tête avec mon sabre. « Vite de l'ensemble et du courage ! qu'ils épui- « sent leurs flèches ; foi en Dieu et confiance dans « le sabre ! et leurs têtes tomberont comme des « épis qui se dressent étincelans et qui le lende- « main tombent flétris sous le tranchant de la « faux. Mais nul ne pourra manger son gruau en « repos s'il ne sait exterminer la sauterelle pendant « la guerre. Silence donc, attention, et prudence ; « et lorsque éclatera la trompette, ferme en avant, « que l'ennemi voie que ce sont les Polonais « qui sabrent. Vous m'entendez, messieurs les

« nobles, les bourgeois, et vous, frères soldats. »

Alors partant à grands pas, côte à côte avec son gendre, il commence à se concerter tout bas avec lui au sujet de l'expédition; il lui parle des reconnaissances faites, il explique comment et par où ils devraient réunir leurs forces pour s'élancer sur l'ennemi; comment ils profiteraient de la victoire, et, en cas de résistance, comment ils hâteraient la défaite par une fuite simulée.

Venceslas écoutait préoccupé, tandis que le Miecznick appuyait ses paroles en gesticulant de la main et de la tête. On eût dit, en voyant ce tableau, que le peintre par son art magique, faisant jaillir une pensée de ces contrastes savans, exprimait l'impétuosité dans le vieillard, et dans le jeune homme, la réflexion.

V.

Vers ce temps ayant dépassé un village, ils se

jetèrent hors de la grande route et s'enfoncèrent de plus en plus profondemment dans les plaines incultes, où le grain n'est semé que par le vent, où le temps seul fait tomber les fruits : l'avarice n'y vient point faire la récolte; le travail n'y courbe pas les reins; la solitude, le silence et le bonheur y règnent; leurs charmes vierges y fleurissent ignorés et ne sont point souillés par les mains de l'homme; embrassées par le ciel, elles remplissent l'horizon entier d'une surface aux couleurs riches et variées qui s'étend comme une mer, où le vieux chef, semblable à un navigateur, vogue avec son armée dans une direction sans fin, et en se guidant sur le soleil. Les grandes herbes se brisent, d'autres se cassent avec bruit, et les fleurs sauvages courbent leurs fronts balsamiques sous les sabots des chevaux (13).

Mais les parfums ne passent point à travers les moustaches du vieux Miecznik, sa formidable poitrine ne s'amuse pas à savourer un air suave et

doux. La guerre, la guerre absorbe toutes ses facultés, gloire à la poussière des champs paternels, vengeance à leurs affronts ; il ne se laisse point entraîner dans un faux élan en voyant toutes les traces factices et les circuits des Tartares, qui, pour tromper sur le but de leur marche, se répandent en tous sens dans les broussailles, et retournent par des sentiers inaperçus. Mais coupant droit à travers les astucieux chemins, il sourit somme un chasseur qui est sûr de ne point laisser échapper le gibier.

Bientôt rassemblant les troupes par une manœuvre calculée, il les partage en deux divisions qui doivent tendre à un seul but. Il fait à ceux qui restent un signe d'adieu de son bonnet, et avec les siens, se jette de côté dans une vaste plaine, où ils sont cachés par les chardons élevés et fleuris. Déjà on ne voit plus sur la surface rougissante que les guerriers sans leurs chevaux, on ne voit plus que leurs bustes voyageant sur

une plaine unie, bientôt on n'aperçoit plus que les colpacs, que les banderoles, enfin ils disparaissent comme dans l'onde.

VI.

Et Venceslas, maître souverain au milieu des steppes, vogue aussi à travers sa volonté. D'où vient que son visage varie ainsi? pourquoi le farouche Venceslas, dont le courage se plaisait au milieu d'une sauvage nature, est-il si sombre en conduisant des guerriers à la gloire. Lui qui souvent aimait à baigner son visage dans le vent, ne l'entend-il pas qui chante à haute voix autour de lui; pourquoi baisse-t-il ses yeux à présent? triste et sombre, quoique plein d'ardeur guerrière, il n'a pas encore jeté un regard sur ses rangs fidèles. Pourquoi? lui-même l'ignore: seulement la gloire lui est apparue baignée des larmes de Marie; seulement son cœur a été saisi d'un battement

subit comme celui d'un homme à qui on ferait au moment de son réveil, passer un linceul devant les yeux et qui resterait plongé dans l'effroi, la tristesse et l'étonnement. D'un vague mouvement de tête il secoue ses cheveux dorés, comme s'il voulait se débarrasser de la froide rosée qui le couvre. Il se laisse aller aux bonds et aux rapides courbettes de son cheval, comme s'il voulait échapper à son infortune; et ses yeux nébuleux brillent alors comme lorsque l'ame comprime les plus vives émotions, et, triomphante, fait jaillir de leur orbite une lumière divine sur une figure mortelle. Le regret, la souffrance et les visions veulent entraver sa route; mais son activité déjouera tous les sortiléges.

Dès à présent l'amour laisse le guerrier à son devoir.

Qu'importe que l'esprit du mal, qui envie aux hommes jusqu'à l'espérance, ait pour un instant écarté à ses yeux le rideau de l'avenir et que les

cordes délicates que tendaient de tendres sentimens, touchées par la main du malheur aient résonné d'un pressentiment? Peut-être tombera-t-il dans le combat... mais qu'il en soit ce que Dieu voudra, son ame ni son sabre ne plieront pas facilement; l'haleine de la mort pourra couvrir ses yeux d'un brouillard, mais il n'y aura pas de rouille sur son cœur, ni sur ses armes.

Comme un torrent arrêté dans sa course rapide, couvre son lit et renverse ses rives escarpées, comme un cheval qui a brisé ses entraves, arrache la terre, lance le feu et devance les vents, ainsi Venceslas dans son élan sombre et résolu, déchirant les pensées d'avenir qui l'entravaient, se précipite avec plus de fureur vers le fer de l'ennemi. Il jette sur ses armes un regard sévère et plein d'assurance; mais malgré cet orgueilleux regard, une voix terrible faisait retentir dans tout son être ces mots: — « Le cerceuil sera ta conquête! »

VII.

Il y a nombre d'ennuis, de peines, de douleurs, dans cette vie, et plus de larmes coulent en secret qu'au grand jour. Celui qui au milieu des gémissemens élève une voix bruyante, celui-là est comme un fou qui, dans un hôpital, se dit heureux. Mais lorsque entraînée par une noble pensée, l'ame élève une entreprise sur les ruines de ses plus chers sentimens, et, voguant dans une perfide confiance, voit à chaque pas des précipices se creuser autour d'elle, lorsque l'oiseau portant la nourriture à ses petits, se débat à la vue de l'enfant cruel, et sent les lacets dans ses ongles; lorsque enfonçant le regard dans une souffrance inouïe, le courage lui-même joint les mains; lorsque des plaies noires sillonnent le cœur et qu'il semble en proie à une couvée de serpens; lorsque le méchant, dans sa frénésie, se plaît à prolonger

l'agonie de sa victime, après lui avoir auparavant ravi l'honneur, s'attaquant à la fois à l'avenir et au présent, couvrant l'un d'ignominie et traînant l'autre après soi échevelé et empoisonné, et tout cela contre qui? contre une angélique créature, qui n'est vouée au malheur que pour avoir rassasié de miel des bêtes féroces; lorsque enfin de tout ce qui est bon, naît l'amertume et la souffrance: alors, ce sont des maux plus grands qu'il n'appartient à la terre, ce sont des tourmens de l'enfer. Fût-ce de telles souffrances ou d'autres plus atroces encore qui versèrent leur eau bouillante sur l'ame du jeune guerrier?

Ceux qui le suivaient en ordre et semblables à des flots brillans se souciaient peu de la souffrance de leur chef. Chacun pensait; et bien que ce fût diversement, il y avait pourtant entre tous cette ressemblance que chacun pensait à soi.

Tous cependant sont prêts, au premier ordre, de se jeter, le fer haut, dans les sombres avenues de

la mort. Ils vont silencieux et en ordre; les chevaux, se suivent à la trace, entrelaçant leurs pieds et faisant briller leurs sabots, où sur une longue file, la volonté de Venceslas les mène par des sentiers détournés. Marchant ainsi à travers les champs immenses, ils arrivent là où la plaine semble finir, et ne fait que se courber en une plaine nouvelle. Vis-à-vis des clairs nuages dont ils semblent s'approcher, ils apparaissent comme des guerriers des airs.

VIII.

Mais que voit-on sur la colline? ce sont des tourbillons de fumée qui montent avec des étincelles de quelque vallée voisine. Ils se roulent en gigantesques colonnes qui, se courbant à leur sommet, forment des nuages épais, noirs et d'une couleur sanglante. Mais qu'entend-on sur la colline? ce sont des pleurs, des gémissemens,

des cris désespérés qui partent de quelque vallon prochain, de dessous les toits de chaume d'un village, et qui, saisissant le cœur d'un tintement aigu, gonflent d'un soupir même une poitrine reliée d'acier (14).

« Garde à vous! aux armes, frères! déployez le « drapeau; les Tartares pillent le village! vaincre « ou mourir!... »

Et soudain comme un torrent les guerriers se précipitèrent du haut de la colline, avec un murmure de rage. L'incendie aux mains des dévastateurs a englouti le village entier, et le peuple, effrayé et sans armes, n'a pu que se noyer dans le sang et les pleurs. Mais ce n'est pas le moment de consoler ces malheureux et de sauver ce qui reste de leurs biens ni de se battre homme à homme avec l'ennemi pour lui arracher son butin; car déja le khan, avertit par ses vedettes, a rassemblé dans une danse animée (15) les plus vaillans des hordes.

Ils sont là, derrière le village, couvrant toute l'étendue des champs : leur gauche s'appuie à la forêt, leur droite, au ruisseau, et leur front présente un demi-cercle.

Venceslas les voit bien, mais il calcule aussi que repoussé, sa perte est imminente. Comment battre en retraite à travers le feu? Mais qui peut éviter les destins que lui réserve le ciel?

« Vaincre ou mourir, me suivre qui le veut! »

Et il pique son cheval qui, avant de se jeter au milieu de l'incendie, se dresse et bondit moins farouche et moins hardi que son cavalier. Des soldats polonais pourraient-ils abandonner leur chef? les voilà aussi dans les flammes. Entourés des lueurs éblouissantes de l'incendie, à travers les débris et les charbons ardens, ils cherchent leur route. Les voilà déjà hors du village et sur le champ; avec ordre, légèreté et assurance, les troupes se déploient et se rangent en bataille. Toutes les trompettes tonnent d'une seule et ef-

froyable fanfare, tous les sabots se lèvent à la fois et jettent un seul et puissant retentissement, et la gloire et la vengeance, réunissant leur essor, emportent les chevaux mugissans et les cavaliers qui se courbent sur eux.

IX.

Le choc fut terrible. Les cavaliers tartares avec leurs croissans, leurs étendards à queues de cheval, leurs pelisses retournées, leurs grands arcs, leur teint hâlé, leurs moustaches pendantes, noires comme l'aile du corbeau, avec des traits éteints, et des yeux à demi fermés qui gardent dans leur sommeil la cruauté des hommes unie à celle des bêtes féroces : tout ce spectacle sauvage et bizarre, l'incendie, les flèches sifflantes, ne produisent aucun effet sur les sens des Polonais, si ce n'est celui d'un vêtement d'épines. Ils volèrent du vol de l'ouragan, mais avant d'arriver sur l'en-

nemi, de toucher les hommes de la pointe de leurs armes, les chevaux de la bouche de leurs chevaux, lorsqu'ils tombèrent au milieu du demi-cercle, une des ailes des Tartares, par une manœuvre habile, accourut par derrière et se joignit à l'autre.

« Alla hou! » crièrent les hordes.

Et de toutes parts ils firent pleuvoir sur les assiégés des traits empoisonnés. « Hourra! » crièrent les Polonais, et d'un vol de faucon perçant la nuée des flèches, par le milieu du cercle, les voilà, les voilà qui arrivent : les rangs pressés les uns contre les autres, et hérissés d'une forêt de piques ; ils arrivent avec fracas, craquement, et bruit immense.

Puis ce sont des cris, des hurlemens, des cliquetis d'armes et tout le vacarme du combat ; une grande poussière s'élève et la muraille des Bissourmans roule enfoncée. Les chevaux écrasent les hommes ; les glaives, les lances percent les

infidèles sous les sabots comme des vipères; les têtes sont embrasées ; l'acier étincelle ; le sang rougit tout; la mort se fatigue, soufflant sur les yeux qui se renversent.

Tout cela ne dure qu'un instant, car voilà que de toutes parts les barbares reviennent à la charge avec des forces innombrables.

Il est temps pour les Polonais de mourir; le jeune chef les rallie, les excite, les range, tourne et charge. Alors la confusion est au comble; chacun, entouré d'ennemis, fait tournoyer son courage autour de lui, redouble d'efforts et se lasse à repousser cette foule inépuisable; chacun en a vaincu dix, des milliers viennent l'accabler; c'est un amas acharné, c'est un tumulte épouvantable, et de toutes parts les éclairs des glaives sillonnent des nuages de poussière.

X.

Au milieu de la mêlée, séparé des siens par les ennemis, seul, sans espérance, sans secours, ni ami, ni témoin, combat le sombre Venceslas: et déjà il ne combat plus que pour ne pas abandonner honteusement sa vie, il lance la mort en souhaitant de mourir, hélas! car au fond de son cœur ses pensées jettent des sons semblables aux gémissemens d'une colombe sous le bec de l'épervier. Mais soit l'admiration, soit la terreur ou la puissance de son bras valeureux, la foule sans nombre qui le pressait comme un nœud, se relâche toujours devant lui et le laisse plus libre. Ils ont reconnu le chef, et chacun à son tour s'élance et combat, assez audacieux pour mourir, pas assez pour vaincre.

Quand le jeune homme aux yeux bleus vit le

cordon des ennemis se dresser autour de lui, il ne ressentit que de la tristesse de ce merveilleux avantage. Il regrette que ses pressentimens ne soient pas accomplis et qu'il n'y ait pas dans le carquois du Tartare une flèche pour le frapper et enfoncer dans son sein le venin du lézard. Il regrette de les voir déjà s'enfuir; il a peur de la vie, il excite leur férocité et expose sa poitrine à leurs coups. Attend! attend! le khan des Tartares, avec sa face large et teinte d'un brun rougeâtre, tombe là, tout écumant de rage. Il a vu ses hordes vaincues céder à la force, il sent que cette défaite est l'œuvre d'un seul bras. Arrachant sa barbe mêlée comme de la filasse, désespéré et honteux, il jette un cri. Oh! infamie, voilà des milliers d'hommes qui se précipitent sur un seul, le sourcil froncé et l'épée haute ils volent; ils volent le hacher par morceaux!

XI.

Quelles trompettes ont retenti derrière la forêt voisine? quelles sont ces troupes nouvelles qui acccourent à grand bruit et ventre à terre? quel est cet autre guerrier qui, croisant les coups de sabre, se fraie un chemin par le trépas et l'épouvante? son cheval touche à peine la terre et ses cheveux gris et clairs se déploient dans le vent comme les crins d'une comète. Il vole d'un flottant essor et le corps dressé; il vole et l'inquiétude augmente encore sa rapidité. Comme une lionne qui s'est éloignée de son lionceau, et qui le retrouve entouré d'hommes, s'élance sur eux avec un courage furibond, comme une mère qui revoyant son enfant exilé alors qu'elle ne l'espérait plus, se fond de joie à cet aspect, c'est avec ces émotions mélangées de la mère et de la lionne, avec un glaive luisant sous la main, avec le vol

de l'éclair qu'aux yeux de tous les combattans étonnés, effrayés comme de l'apparition d'un fantôme, le vieux Miecznick s'élance à côté de son gendre ; les troupes le suivent de près, c'est à toi qu'appartient son premier salut, khan bouffi d'orgueil ! Ils courent l'un sur l'autre ; Polonais et Tartares, dans un transport immobile, attendent l'événement.

D'abord le Miecznick temporise, porte des coups repoussés, et de nouveau frappe son ennemi sans lui laisser de repos. Enfin prenant son temps, il baigne son fer sacré dans la nuque de l'infidèle. Sa tête tombe abattue par ce puissant effort. Elle agite ses yeux, balbutie des paroles qu'on ne peut comprendre, roule, ouvre la bouche, pâlit et s'éteint. Le tronc n'a point été ébranlé du coup; le sang jaillit en l'air. Les Tartares s'enfuient avec des cris perçans ; le cheval du khan fuit au milieu d'eux, portant toujours le cadavre de son maître. l'épouvante s'empare des hordes; les trompettes

sonnent le carnage ; les troupes fraîches se lancent à la poursuite. Les premières ne veulent pas rester au dessous ; c'est un tumulte et un bruit ! les étincelles de l'acier, le sifflement et les éclairs des glaives, les cris, les gémissemens, les hennissemens ! Et la gloire toute poudreuse vient couronner la victoire.

XII.

Le combat se prolonge peu. Beaucoup mettent bas les armes, il en périt davantage. L'arrière garde a atteint les fuyards. Sur la terre, battue par les pieds des chevaux, coule le sang par torrent ; le sol est jonché de cadavres polonais, cosaques et tartares ; comme chacun tomba, il est forcé de rester. Les ames se tournent vers le ciel ; les chevaux se dispersent dans la plaine, à quelque distance d'eux les kolpacs, les turbans roulent dans la poussière ; mais à leur côté reste le glaive fidèle, éclaboussé de sang.

O toi qui fais dépendre ton existence de la bravoure de tes frères! sois témoin de la joie des guerriers, écoute les cris de la victoire; vois comme au milieu des cadavres déjà rongés par les vers, les figures à moustaches se félicitent de leur perte, comme ces sombres fronts s'éclaircissent sous un rire semblable en ses bruyans éclats à l'écho du tonnerre, viens, ne tremble pas; chacun doit être glorieux de les approcher; leur hardiesse arrosée du sang ennemi, fleurit si radieuse! et si le sacrifice de sa vie pour son pays et ses compatriotes, n'éveille en toi que les palpitations de la frayeur, si pour eux tu ne veux tout donner au besoin, regarde bien dans ton ame et tu t'effraieras de toi-même. Viens donc, et d'un cœur reconnaissant presse ces poitrines d'acier sur ton caftan de lin, et baise ces blessures.

XIII.

Une colline s'élevait sur la lisière de la forêt; son front était ceint de verdure, et les parfums du serpolet s'épandaient alentour. Sur elle les bouleaux, dans leur blanc vêtement, se penchaient éplorés, lorsque le souffle frais de la brise caressait leur chevelure. On eût dit les fantômes des filles d'autrefois sur les ossemens des guerriers.

Ce fut sous leur balsamique guirlande, qui invite au sommeil, que les vainqueurs avec leurs prisonniers, vinrent se livrer au repos. Car dans la vie, il y a au moins cela de commun, que le plaisir et la douleur, la fatigue et l'ennui, la honte et la gloire se terminent par l'épuisement. Au devant, l'incendie qui s'éteint, se rallume parfois et jetant tout à coup son éclat funèbre sur le champ de bataille. En arrière, le soleil déjà caché par la forêt et qui donne un aspect flam-

boyant au rideau des arbres. Toutes les couleurs commencent à se rembrunir, et de toutes parts volent les bandes de corbeaux qui tournaient et croassent au-dessus des cadavres. Les sentinelles sont disposées; autour des feux des bivouacs sont couchés des hommes à demi endormis; l'herbe entre les dents des chevaux rend un bruissement semblable à celui des armes dans le lointain. Là, sous les bouleaux, semblable à l'aigle à tête blanche, le Miecznick est assis, plein d'années mais aussi de gloire, et livrant sa tête grise et découverte à la fraîcheur du soir.

Il parle ainsi à son gendre toujours livré à ses sombres pensées :

« Mon fils, car tu es si étroitement uni à mon « cœur que je puis bien te donner ce nom, tout « s'arrange heureusement aujourd'hui; notre « Venceslas est sauvé, les Tartares sont battus, « l'Ukraïne est en repos (Dieu veuille que ce soit « pour long-temps!), la fortune enfin nous favorise

« au-delà de mes mérites... Mais quand nos ames « n'ont plus de désirs à former, tu me sembles « bien triste pour un vainqueur. Vois donc avec « quelle beauté la lune se lève devant toi. Tu as « fait assez pour la gloire, il t'est permis d'écouter « ton cœur; monte à cheval et vole gaîment là « où t'attendent une femme aimante et une suite « dévouée qui languissent après ton retour. Moi « je resterai à surveiller les patrouilles, et demain, « quand brillera l'aurore, le sabot retentissant « du cheval vous annoncera mon bonjour. Monte, « ton coursier rapide te conduira bien vite; porte- « toi bien, et que Dieu te bénisse toujours comme « je te bénis. »

XIV.

Venceslas est prompt à obéir. Suivant l'ancienne coutume il serra la main du vieillard qui lui rend une étreinte forte, rude, mais sincère; et déjà le cheval fougueux saute avec son cavalier

par dessus les ombres des arbres, tandis que le Miecznik commence ses prières accoutumées.

Oh! qu'il est beau le jeune Venceslas courant ainsi à travers les champs, un reflet d'argent sur ses cheveux, et sur ses plumes et dans son armure la large face de la lune réfléchie en petit. Oh! la douce chose de voler, au milieu de la nature silencieuse, vers sa bien-aimée, saluant sur sa route tous les objets qui sont autant de souvenirs, mais ne s'arrêtant à aucun, emporté qu'on est par le rapide désir. Alors les sons mélodieux et les bruits qui les interrompent, les chants des rossignols, les murmures de l'eau et le coassement des grenouilles s'unissent dans un concert sauvage et mélancolique, vif et tendre à la fois, et révèlent leurs mystères aux sens éveillés. Alors le suave encens qui émane du suc des fleurs, dissipe la brume du chagrin à son haleine voluptueuse et légère, et l'ame rayonne comme si elle voyait une issue pour échapper aux chaînes du corps, et se

réfugier dans les cieux auprès de son créateur. Alors la mère nature partage tout avec l'homme, et tout sourit et s'égaie; alors le sabre est caché, avec l'oubli des offenses. Dans le regard, la bonté remplace l'orgueil, et le pardon est sur les lèvres. C'est ainsi que volait Venceslas, heureux si tout à coup la foudre eût alors déchiré le tissu de sa vie, car il n'eût pas été donné à l'ouragan du monde de l'agiter et de le battre, à moins que dans sa rage il ne fût venu mugir sur son tombeau. C'est ainsi qu'il passait par les steppes. — Mais les douces rêveries qui bercent les enfans de la terre, oh! elles sont bien courtes, bientôt s'élève comme un spectre, le souvenir tirant le passé de la tombe, et sous des rideaux parfumés de la pensée il souffle le frisson et l'inquiétude.

« C'est si faible et défaillante qu'il l'a laissée, « rêve-t-il; privé d'appui se flétrit le lierre ca- « ressant, et le fruit délicat ne mûrit point sans « abri... A peine de retour, il n'a retrouvé son

« paradis perdu que pour le quitter de nouveau.
« Pourquoi? Pour une vaine gloire dont tout
« l'éclat ne vaut pas le sourire d'une bouche ai-
« mée. Si encore il avait quelque raison de se fier
« à ce changement de sort?... Mais l'orage à
« peine passé, il se croit sûr du beau temps, ou-
« bliant déjà combien il est amer de compter les
« heures dans le chagrin. Volage! il a fui le bon-
« heur qu'il pouvait savourer. »

Oh! plus loin! plus vite! et légèrement à travers les herbes et les fossés, le cheval glisse allongé, et le bruit de ses fers, le retentissement de sa course et la brillante stature du guerrier frappent la première pensée du paysan qui s'éveille. « Ha! ha! » Et avant qu'il ait pu frotter ses yeux et sentir battre son cœur, le guerrier a disparu laissant après lui un conte de vampire. Et ainsi volait Venceslas, heureux et inquiet en même temps; effrayant autant que beau, il était le type parfait des mortels.

XV.

Enfin le cheval touche le portail de sa poitrine écumante, et hennit rafraîchissant ses naseaux de çà et de là. Mais bien que la lune répande sa clarté, on ne voit personne; point d'écuyer qui d'un pas rapide s'avance pour tenir l'étrier.

« Il doit être bien tard... ils dorment sans inquiétude. »

Ainsi pensait le jeune Venceslas en attachant son cheval, et avec ce sentiment de vif consolation où le cœur se noie, lorsque bientôt il doit battre auprès d'un sein chéri, avec ce regard brillant où la crainte expire; joyeux il s'élance d'un seul bond à la porte de la maison. Oh! que de charmes et de caresses vont s'éveiller pour lui! un moment encore et il sera le plus heureux des hommes, des anges!.. Il frappe à la porte, une, deux, trois fois. Trois fois l'écho vigilant vole avec la ré-

ponse, puis se tait. C'est le seul indice de mouvement et de vie qui là, en sommeillant, attende le retour du guerrier : point de pas précipités qui s'avancent ; point de paroles tumultueuses qui s'élèvent tout à coup, pas même de lumière dans le sombre et taciturne bâtiment qui demeure fermé.

Dieu ! que leur sommeil est dur ! L'impatience lui conseille d'entr'ouvrir le seuil d'un coup de sabre, mais il rejette comme il le doit ce conseil violent. Lui ! exciter l'inquiétude de Marie pour abréger la sienne ! Ah ! que ces troubles s'arrêtent dans son propre sein, plutôt que de lui en faire, à elle, partager les terreurs !

Il frappait encore, mais plus faiblement, car déjà, dans le ciel, de son ame s'élevait cet angélique sentiment : l'oubli de soi-même. Il marchait à pas lents, s'arrêtant au milieu du silence, pour écouter s'il n'entendait personne.

Il se prit à regarder la pleine lune qui renversait sur l'herbe la taille du guerrier, dans des formes

noires et gigantesques. Avec quel calme, quelle sérénité elle poursuit sa course lumineuse! car, hélas! elle a les yeux fixés sur son soleil.

Le guerrier penche la tête; rêveur, il a vu comme un sourire d'ironie sur cette ronde face. Et c'est ainsi que tristement absorbé, plongé dans un chaos de sentimens opposés, où la frayeur, le chagrin, l'amour, le bonheur, tout est comme suspendu; c'est ainsi qu'il erre autour de la maison endormie et silencieuse, qui, morne et sourde comme la mort, recèle un trésor chéri, semblable aux châteaux enchantés des contes arabes.

Mais qu'est-ce donc? Lorsque déjà il perdait tout espoir, il a enfin aperçu quelque mouvement. Dans la chambre à coucher, il voit une fenêtre ouverte, et un léger voile, qui y est étendu, pour garantir des insectes vagabonds de la nuit, se jouant de la brise timide, la pousse hors de la chambre, et de nouveau l'attire. Oh! quelle déli-

cieuse flamme parcourt les veines du jeune homme ! comme tout l'éclat du bonheur lui monte rapide— au visage. Eh comment ici résister à de folles idées ? Il faudrait être la vertu la plus pure ou la pierre la plus froide. Venceslas n'était ni l'une ni l'autre : il savait combattre dans la bataille, aimer, être fidèle et reconnaissant… Il est déjà dans la chambre.

XVI.

Sur un lit qui n'a point été fait, une femme, en vêtemens de deuil, est couchée endormie, mais la mollesse ne caresse pas son dur sommeil. Une expression de souffrance est restée sur ses lèvres livides, comme si d'atroces douleurs qui l'accablèrent se fussent brusquement interrompues. Elle est calme, immobile, mais ses membres se sont raidis. Ses longues tresses tombent en désordre, mais non de ce désordre où l'amour jette la beauté

endormie. Elle est là, affreusement gonflée et bouffie d'efforts, comme si elle voulait se plaindre, et que ses lèvres fussent comprimées par une force plus grande. La lune éclairant cette sombre figure d'un rayon vacillant, jette dans les yeux à demi fermés une sauvage expression de tendresse, comme une vampire à l'aspect de celui qu'elle aime : c'est la jeune, la charmante Marie. Le guerrier est devant elle, il lui apporte le bonheur ; qu'a-t-il à redouter? c'est la jeune, la charmante Marie? mais qu'elle est changée ! on dirait que déjà son sein est en proie aux vers.

Venceslas ne reste pas long-temps sous le coup de l'étonnement. Bien vite son ame soumet le frisson de son corps. Penché sur la tête de sa bien-aimée, il joint ses lèvres aux siennes, et fait couler avec volupté le doux souffle de son cœur.

« O ma chérie ! tu es froide et muette comme un trépassé, et voilà que le bonheur est revenu... »

Mais l'écho a dit, *passé !*

« Marie ! ô ma bien-aimée ! les combats ne viendront plus nous interrompre; mon père va sceller notre union... »

Mais l'écho a dit, *rompre !*

De nouveau il la caresse et cherche à la ranimer de son amour attristé, qui se fût encore consolé en échangeant des soupirs. Mais la tête de la jeune femme retombe lourdement sur la poitrine de son amant, et l'armure sonnante répond par un gémissement sonore. Il criait, il cherchait des secours, il appelait, parcourant la maison déserte : mais ses efforts impuissans faisaient seulement retentir les murailles.

Le voilà de retour auprès d'elle; il espère encore : qui sait si le grand air ne dissipera pas l'ombre qui couvre ses yeux noirs. Mais tandis qu'il l'emporte en ses bras nerveux, comme la taille de l'infortunée se brise en d'horribles mouvemens. Ce n'est point ce charmant abandon de la

joie qui ne foule pas la terre, c'est l'inertie d'une destruction récente. Ses mains pendantes, sa tête et ses pieds déjà raides, en font un objet effrayant, mais encore précieux au jeune homme. « De l'eau ! de l'eau ! » criait-il d'une voix déchirante, en ouvrant violemment et avec fracas les grandes portes de la maison.

XVII.

Dans les herbes hautes et grisâtres s'élève un mouvement léger. Elles s'écartent, et il en sort un bonnet, puis une tête, puis un corps ; c'était celui du jeune garçon dont les pleurs accusaient le monde.

Dans une silencieuse attente il se tenait là blotti. Maintenant il attache ses yeux attendris sur le guerrier, qui de son côté contemple avec étonnement cette jeunesse flétrie. Est-ce la frayeur, est-ce quelque sortilége qui a caché l'enfant

dans ces herbes? Je ne sais. Il sortit des broussailles, et voici ce qu'il dit :

« Que le guerrier d'une voix frémissante cesse « de tant demander de l'eau ; car c'est dans l'eau « que soudain s'éteignit la beauté terrestre de sa « bien-aimée. Ce sont ces abominables masques « qui, au milieu de leurs divertissemens, où se « voile la trahison, ont noyé dans l'étang le sein « charmant de cette femme.

« Nobles, demoiselles, valets et hommes de « pieds courent à la poursuite des assassins; d'au- « tres sont allés chercher les prêtres et les vieilles. « La maison est muette à présent; mais avant « que l'aube se lève, murmurant, encensant, et « chantant, les desservans des morts la rempli- « ront: et lorsqu'une fois leurs mains ont fermé « la tombe, c'est pour toujours.

« Pour toujours! Ah que ce refrain retentit « douloureusement dans les regrets et les an- « goisses d'une perte cruelle; ce refrain qui dans

« l'amour et l'amitié est à chaque époque de la « vie si souvent répété, et qui est enfin véritable « dans le tombeau ! »

Élevant sa stature enfantine sur la pointe de ses pieds, afin d'atteindre jusqu'à l'oreille du guerrier, l'enfant achève en chuchotant de lui raconter son histoire, et le nuage qui couvre le visage de Venceslas s'assombrit et s'élargit de plus en plus. Puis subitement sur ses joues qu'obscurcit le désespoir, l'ardeur de la colère et du dédain éclate de nouveau comme la foudre. Enfin, il reste en proie à ce sombre et sauvage sentiment qui fixe le regard sur un seul objet : le cercueil de son ennemi, brise les nœuds les plus saints dans sa flamme infernale, même quand il a découvert le poison dans le cœur le plus près.

Enfin s'élève en lui cette frénésie qui a soif de sang, de cris, de cloches funèbres; qui, puisant dans un sein dénaturé la flamme des discordes intestines, va jusque dans le sein paternel punir

le crime par le crime. Mais si telles furent les passions qui le torturèrent, c'est qu'il fut frappé dans ses plus chères affections par la main qu'il ne devait que bénir. Oh ! qui pourrait savoir comme le désespoir et le remords accompagnent cruellement la vengeance qui l'agite, et comme la présence d'un décret immuable rassemble toutes les douleurs dans son œil égaré. Non ! sous les serpens qui le déchirent Laocoon, ce type du malheur n'est pas plus effrayant que lui !

XVIII.

Et ainsi d'un seul coup Venceslas a tout perdu dans le monde : le bonheur, la vertu, l'estime pour les hommes ses frères. Et jamais il ne réveillera de ce sommeil sa bien-aimé qui devait lui tenir lieu de toutes les vertus humaines, et dont la pure et douce lumière embellissait autour d'elle tout ce qu'il y a de misérable et de faux dans la

nature mortelle. Ainsi Venceslas restera seul dans le désert du monde. Oh! comme la disparition de Marie le laissera entouré de ténèbres.

Long-temps il demeura près de son cadavre, dans une muette désolation, semblable à une statue de pierre sur un tombeau, car l'horreur de cette infâme méchanceté et l'aspect de la victime exilèrent de son ame l'attendrissement de la douleur.

Il ne fut rappelé à l'affliction que par cette amère pensée : Oh! pourquoi se fia-t-il aux hommes! pourquoi l'abandonna-t-il? Et lorsqu'il crut voir sur sa figure gonflée ce reproche, le premier et le dernier, qu'il reçut d'elle et que sa lutte avec la mort avait fixé sur ses traits, et qu'il sentit avoir tué leur bonheur à tous deux, ce fut alors que son cœur recommença à battre, qu'il cacha son visage dans ses mains et se prit à pleurer comme un enfant, mais pas long-temps, — car dans son cœur trahi et déchiré, le poison avait en une

seule minute répandu la corruption; déjà dans cette ame naguère si élevée planait sur les ruines de toutes les bonnes pensées, une de ces pensées terribles qui couvrent d'infamie ce jeune homme si plein de belles promesses; est-il donc déjà la honte de la terre? Oh! demande plutôt si la bonté compte pour quelque chose ici-bas, où tout ce qui est noble et sensible ne dure qu'un moment, où la mort des vieux parens est la fortune des enfans, où le digne amour du prochain dans sa feinte tendresse, se réjouit des malheurs ou envie le bonheur des autres, où jamais ne réussit le rôle des volontés élevées; où l'hypocrite se pare du voile charmant de la vertu; où enfin il n'y a de doux que les mutuels transports de deux cœurs fidèles et profonds, leur union intime où s'abîme la vie.

XIX.

Dans cette sombre et orageuse forêt des passions humaines, aux uns le temps apporte avec

lenteur l'engourdissement : il perdent une feuille après l'autre, jusqu'à ce que dans l'automne avancé, ils ressemblent à des chênes mousseux et dépouillés; chez les autres les orages amassés par l'ardeur de leur soleil jetteront avec fracas les sauvages mystères de la foudre : puis de nouveau brillera le beau temps; il semblera même qu'une verdure plus gaie renaît après la tempête, mais celui qui la regardera de plus près découvrira, malgré l'apparence, de noires stigmates et des traces de flamme, et lorsque le vent attise le feu dans le cœur de l'arbre frappé, qui oserait éteindre l'incendie allumé par la foudre. Ce que Venceslas peut se promettre dans la vie, il serait difficile de l'expliquer et terrible peut-être de le deviner. Sur son cœur est un voile sombre et ensanglanté. Assez! pourquoi l'arracher d'un sein blessé? Il a tout perdu, à moins qu'il ne regarde à bonheur qu'un coup rapide et non le temps vienne achever sa ruine.

Dans une courte méditation, il s'humilie devant Dieu; puis, aidé de son petit ami ou nouvel ennemi, il reporte le cadavre dans la chambre à coucher où la lune fait luire ses yeux nébuleux.

Là, pour la dernière fois, Venceslas arrange la couche de sa bien-aimée, et venant tendrement au secours de la pudeur impuissante, répare le désordre de ses vêtemens et de ses cheveux : car la méchanceté curieuse calomnie et profane jusqu'à la mort. Alors jetant sur le visage inanimé de Marie un long et douloureux regard, où avec la tristesse d'une séparation est enfermée la promesse d'une prompte réunion, il grava avec une attention désespérée chaque trait de cet affreux tableau dans sa mémoire; ensuite il tira du fourreau son glaive qui siffle, son glaive qui portera un coup impitoyable et restera dans l'étreinte du cadavre.

Il sortit et fit disparaître toute expression de douleur de son visage. Il sauta sur son cheval; l'enfant monta en croupe.

Mais quel était ce petit homme aux yeux éplorés? Peut-être l'esprit fatal de Venceslas, ange ou démon ; s'il se plaît à irriter les souffrances du jeune homme, ou s'il partage son affliction, je ne sais. Il entoure le guerrier de ses bras, et tous deux partent à bride abattue.

XX.

Sur l'église d'Ukraïne brillent trois tourelles éclatantes, et les vieilles femmes du pays y marmotent leurs prières. Les petits garçons font retentir les cloches ; ils ont à cela quelque chose à gagner, et, qu'ils annoncent funérailles ou baptême, les bonnes gens accourent à la hâte. A l'intérieur, le drap funèbre, le catafalque, le cercueil, et des rangs de cierges qui brûlent avec une pâle clarté. Tout est noir et effrayant.

Mais au milieu de la foule des curieux, quelle est cette grande figure couchée, immobile comme

le trépas? Quelle est ce guerrier qui se courbe dans la poudre, et, avec cette humble résignation qui ne se plaint pas, même quand le poids des peines les plus cruelles l'accable, semble enfoncé en sa muette piété. Il est pâle comme le reflet des cierges bénis qui coule sur son visage, triste comme le chant des morts qui s'élève autour de lui? Hélas! c'est le Miecznick, blanche et misérable tête.

Il n'y a pas long-temps qu'il a perdu sa femme, et maintenant il met sa fille sous terre. Ainsi il l'a balancée dans son berceau pour qu'on l'endormît dans la tombe; ainsi il lui apportait des étoffes d'or pour qu'on lui en fît un linceul. Chose étonnante! il semblait pendant les funérailles aussi insensible que si son ame eût été dans le ciel avec sa fille. Et tel il était encore après: ses lèvres blêmes ne confièrent à personne ni plaintes ni regrets; nulle trace de larmes dans ses yeux hardis! Il était moins avec les hommes et plus avec Dieu;

du reste, il était le même. Toujours à la même heure, il s'en allait secrètement et revenait chez lui avant le signal donné. Une fois minuit passa, le Miecznick ne revint pas. Et quand les gardes de nuit qui le cherchaient des yeux, n'espérèrent plus le revoir, quand retentit la trompette sauvage, et que les guerriers, comme une pierre hors de la fronde, se précipitèrent hors du sommeil pour le défendre ou le venger, on le trouva dans le cimetière près de sa femme et de sa fille, dont les tombes étaient voisines. Il était à genoux et incliné, la même douceur sur les lèvres, et sur le front la même autorité ; le visage toujours pâle, mais les yeux toujours vifs, toujours le même bonnet et toujours ses moustaches, l'épouvante des ennemis de la Pologne, toujours le même zoupan noir ; seulement, lorsque le retentissement lointain de la trompette guerrière qui sonnait l'alarme arriva jusque là, il ne se jeta point sur son glaive; il dormait déjà du sommeil éternel, et un silence morne régna sur

les trois tombes rangées en ligne funèbre... un silence morne, sombre, douloureux, comme celui qui plane sur la fertile Ukraïne.

NOTES

DU

CHATEAU DE KANIOW.

NOTES

DU

CHATEAU DE KANIOW.

PREMIÈRE PARTIE.

—

(1) *Le malin esprit.* — Celui des esprits infernaux qui est chargé d'égarer les voyageurs. Le vent de la nuit passe pour être son plus fidèle agent.

(2) *Parsemer les marais de feux follets...* — Les feux follets, en Ukraïne, se forment dans les bois et les prairies, quand les démons, en riant, montrent leurs dents de feu.

---

(3) *L'Attaman.* — Etait un chef militaire que les cosaques changeaient et disposaient à leur gré. Le premier janvier de chaque année le conseil s'assemblait au bruit des timballes, autour d'un étendard planté en terre; c'était dans cette assemblée que se faisait l'égal partage du butin et la distribution des terres où l'on pouvait chasser et pêcher.

Ce partage fait, la troupe entrait en délibération sur le renouvellement du chef, qu'on pouvait changer ou confirmer après chaque année d'administration. L'Attaman attendait debout et tête nue le jugement qui allait être prononcé sur lui. Si l'avis du conseil était de continuer sa confiance

aux chefs et aux officiers, il le manifestait en s'écriant : *Vous êtes de bons et braves seigneurs, continuez à nous gouverner.* Si l'on avait au contraire jugé convenable de confier le commandement à d'autres, l'Attaman sortant déposait aussitôt auprès de l'étendard son bâton de commandement et son bonnet de feutre, saluait l'assemblée, et rentrait dans les rangs comme simple cosaque.

Outre ce chef général, il y avait dans chaque village un cosaque ayant les pouvoirs militaires sur ses compagnons et portant aussi le nom d'Attaman. (Lesur, *Hist. des Cosaques.*)

---

(4) *Bajdak.* — Espèce de bateau sur le Dnieper.

---

(5) Les cosaques de l'Ukraïne ont les cheveux

coupés très courts, mais ils laissent de côté une longue mèche à laquelle ils enlacent un ruban.

---

(6) *Les Khosars.* — Peuple primitif, entre le Caucase, le Volga et le Dnieper, sont, suivant quelques écrivains, la première source des cosaques d'aujourd'hui. Ce nom peut dériver, selon eux, de *Koza*, *chèvre*, pour indiquer leur vélocité, ou de l'espèce de lance dont ils se servent encore maintenant. Mais au-delà de ces conjectures, on a une indication plus certaine par Constantin Porphyrogenète, qui, dans son ouvrage *de Administratione Imperii*, fait mention d'un pays nommé *Kosachia*, situé entre la mer Caspienne et le Pont-Euxin, et par les annales russes qui rapportent que, vers l'an 1021, le fils de Wladimir-le-Grand eut à combattre un peuple nommé *Kosaqui*. — Cette nation se composait de plusieurs tribus d'origine slave et tartare.

Voici comment Lesur, dans son ouvrage *des Progrès de la puissance russe*, rend compte de leur prise en possession stable et puissante des terres qu'ils occupent :

« On a vu plusieurs tribus se disputer et occuper successivement le vaste territoire compris entre la mer Caspienne et le Pont-Euxin, le Dnieper et le Volga. Dans les démêlés sanglans qu'elles eurent à soutenir, soit entre elles, soit avec les Turcs, les Polonais ou les Russes, elles se renforcèrent peu à peu de tous les transfuges étrangers qui vinrent adopter leurs manières et leurs habitudes militaires; mais à mesure que la confusion amenée par l'invasion de Baali-Khan se dissipa, et que les monarchies russe et polonaise se fortifièrent, l'existence de ces hordes devint moins redoutable à leurs voisins. Alors les cosaques du Don qui se trouvaient entre Astracan et Moskou, durent naturellement passer dans le système et sous la protection de la Russie, comme ceux qui

se trouvèrent plus près du Dnieper devinrent insensiblement les vassaux de la Lithuanie et de la Pologne. Dès lors cette branche de cosaque forma une espèce de république militaire toujours en état de guerre avec les Tartares et les Turcs ; et les rois de Pologne dont ils défendait les frontières, bien loin de vouloir leur destruction, travaillèrent à consolider leur existence : ainsi Sigismond leur avait cédé à perpétuité le pays situé au-dessus des cataractes du Dnieper. Etienne Battori avait achevé leur organisation militaire ; et ce n'est vraiment qu'à cette époque qu'on peut les considérer comme vassaux de la Pologne, sous le nom de *cosaques d'Ukraïne*.

« Du sein de ce peuple guerrier, nomade et pasteur, sortit la branche des *Zaporogues*, ainsi nommée parce qu'elle alla s'établir au-delà des cataractes (*sa* ou *za* signifie en langue slave *au delà*, *porog*, *poroh*, *écueil*, *cataracte*), qui était comme la garde avancée des cosaques de l'Ukraïne.

« Tant que les Tartares et les Turcs menacèrent la liberté de l'Europe, l'institution militaire des cosaques fut utile et politique; ils étaient sur le Borysthène ce qu'avaient été les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem dans l'île de Rhodes : mais lorsque la Porte-Ottomane eut pris rang parmi les puissances européennes, quand on fut engagé par des alliances régulières avec elle, il fallut faire cesser les hostilités des cosaques; leurs courses n'étaient plus que des brigandages. Les rois de Pologne voulurent donc les réprimer; les troubles de la Russie occupèrent encore quelque temps leur activité vagabonde : mais quand il fallut être en paix avec tous les voisins, leur race turbulante se trouva mal de la domination de la Pologne : elle essaya de la protection des Turcs qu'elle trouva encore trop pacifique, et se tourna enfin du côté de la Russie.

« Il est vrai que les cosaques eurent à se plaindre de quelques vexations particulières, où la

justice des rois de Pologne lutta en vain contre l'avidité des seigneurs polonais, et de quelques tentatives faites pour réunir à l'église romaine ceux d'entre eux qui suivaient le rit grec ; mais leur défection fut bien moins l'effet de ces fautes politiques que de l'artifice et des pratiques d'une cour dont les desseins étaient mieux assortis au génie particulier des cosaqnes.

« Ainsi fut amenée cette résolution fameuse prise à Pereïaslaw, le 6 janvier, 1654 de nommer Alexis protecteur des cosaques. Bientôt Kiow et toutes les villes sur la rive orientale du Dnieper suivirent cet exemple, et le tzar, étant en pleine paix avec la Pologne, accepta solennellement l'hommage de de ses sujets par une capitulation qui sert encore aujourd'hui de base à la souveraineté de ses successeurs.

« Pour consommer cette violation du droit des gens, pour se donner le droit de soutenir la défection des cosaques, Alexis crut qu'il était né-

cessaire de déclarer la guerre à la Pologne. Il ne trouva point de griefs plus graves à faire valoir que des phrases offensantes relevées dans des ouvrages obscurs imprimés en Pologne, et l'omission de quelques uns de ses titres dans des lettres ministérielles. On lui offrit en vain des réparations dont il était décidé à ne pas se contenter. Il demandait les villes de Smolcusk et de Kiow et la sanction de la défection des cosaques : c'était payer bien cher l'audace d'un écrivain et la négligence d'un secrétaire. Mais enfin, après une guerre malheureuse, Casimir, attaqué d'un autre côté par la Suède, inquiété au dedans par les mécontens, fut contraint de céder aux prétentions d'Alexis : il avait déjà rendu la Livonie à la Suède ; c'est alors que persécuté par ses sujets, mais digne d'un meilleur sort, abdiquant une couronne dont il venait de flétrir l'éclat, il vint ensevelir à Paris, dans un cloître, le chagrin d'avoir vu commencer la décadence de la Pologne. »

(7) *Marieuses.* — Les femmes que l'on appellent ainsi dans le peuple de l'Ukraïne, sont occupées à conclure le mariage de deux personnes, et même à annoncer leur inclination mutuelle.

---

(8) *Se prépare-t-on à recevoir le Staroste?* Les membres de la noblesse polonaise étaient égaux entre eux, et non hiérarchisés comme en France, Italie, Espagne, etc., où il y a ducs, marquis, comtes, baron. Ils n'avaient d'autre titre que ceux concédés par leurs fonctions; par exemple, celui de Staroste acquis par le domaine que le roi accordait, car toutes les terres des nobles étaient possédées sans titres de fiefs ni arrière-fiefs, de façon qu'un simple gentilhomme ne s'estimait pas moins qu'un autre beaucoup plus riche que lui, car tous pouvaient prétendre, si petits qu'ils fussent, à devenir sénateurs avec le bon plaisir du roi; et à cet effet ils apprenaient tous la langue

latine, d'autant plus que leurs lois étaient écrites dans cet idiome. Ils prétendent tous aussi à posséder quelque bénéfice du domaine de la couronne, ce qui leur donnait beaucoup d'émulation aux vertus civiles et guerrières, et les sollicitait à faire, dès que l'occasion s'en présentait, de belles et généreuses actions, qui étaient alors la source des honneurs et des richesses.

Voici comment Beauplan parle de la noblesse polonaise avec laquelle il avait vécu.

« La noblesse polonaise a la liberté d'élire un roi. Il n'est pas à la puissance de ce roi, vingt-quatre heures passées, de faire emprisonner aucun gentilhomme, quelque crime qu'il ait commis, fort excepté le crime de lèze-majesté. Nul d'eux ne peut être emprisonné que son procès ne soit fait et parfait, et son arrêt prononcé; de sorte que dans l'intervalle il a la liberté de voir les juges, les témoins, d'assister aux débats, etc. Le jugement prononcé, ils peuvent se retirer promptement

dans quelque cloître, leur asile ordinaire, à moins qu'ils n'aient le pouvoir de se maintenir par leur propre force ; car alors les plus méchans se moquent de la justice, et cheminent en campagne avec force assez battante pour résister à tous ceux qui leur ont fait leur procès. Leur arrêt les condamne alors à avoir le cou coupé et leurs biens confisqués, puis, après trois sommations de comparaître, il est permis à quiconque de les tuer où il les rencontrera ; le même arrêt porte que celui qui boira ou mangera avec eux sera atteint de pareil crime. »

---

(9) Le luxe de table des riches Polonais de cette époque étant d'un genre tout particulier et bizarre, nous citerons quelques détails donnés à ce sujet par Beauplan, qui avait été lui-même convive de leurs festins.

« On voit communément dans ce pays des re—

pas de soixante-dix ou quatre-vingts personnes. La table, formée de trois tables jointes ensemble par le bout et disposée en forme de double équerre, est longue en tout de plus de cent pieds. Elle est ordinairement couverte de trois beaux doubliers fins, d'un service entier de vermeil doré et sur chaque assiette d'une serviette très petite, avec une cuillière sans couteau. Ces tables ainsi disposées sont placées dans une grande et spacieuse salle, au bout de laquelle est un buffet orné d'une quantité magnifique d'argenterie, qui est entouré de balustre en forme d'un petit paraferme, et dans lequel personne ne peut entrer que le sommelier et ses serviteurs; sur ce buffet se voient huit ou dix piles de plats d'argent, et si grande quantité d'assiettes qu'elles égalent la hauteur d'un homme de grande stature. Vis-à-vis dudit buffet, et au-dessus de la porte, il y a un théâtre, sur lequel se mettent les musiciens, tant ceux qui jouent de toute sorte d'instrumens, que ceux qui chantent,

lesquels ne se font pas ouïr tous ensemble et confusément, mais commençant par les violons, les cornets, puis les voix humaines, que poussent assez mélodieusement des enfans gagés pour cela : tous divers sons qui recommencent alternativement, et durent jusqu'à la fin du festin. Au commencement du repas, quatre gentilshommes présentent aux convives un bassin en vermeil à laver les mains, qui a bien cinq pieds de diamètre, et deux autres gentilshommes une serviette à essuyer de trois aunes. Les viandes de toute sorte et en grande abondance, sont suivies de gibiers, de volailles en quantité innombrable, de divers mets tout à fait de leur façon et de laitage et fruits, autant qu'on peut l'imaginer. Tous les plats sortent vides de dessus table ; car vous observerez que chacun des convives a derrière lui un ou deux valets, auquel il tend l'assiette qu'il renvoie chargée de ce qui se trouve à sa dévotion, lesquels valets voyant cela, s'attroupent et vont manger, ou plutôt dé-

vorer, dans un des coins de la salle, menant un bruit déshonnête et des plus insolens lequel néanmoins n'est point empêché par les maîtres, parce que tel est leur luxe et leur coutume. On ne boit guère en mangeant, mais seulement après le repas. Alors le vin le meilleur et le plus généreux du monde est versé dans des verres longs, en forme de cylindre, de la grandeur d'un pot de France. Après qu'on a bu à la santé de son ami, on lui présente le même verre plein de semblable vin, afin qu'il y fasse raison, ce qui est ts aisé, et sans aucun aide de serviteurs, puisque la table est couverte de gros flacons d'argent et de verres, lesquels sont aussitôt remplis que vidés : ce qui est cause qu'une heure ou deux après que ce joli exercice a commencé, il y a un singulier plaisir à voir, tant le nombre de verres que chacun a devant soi, que les formes et les figures qu'ils en font, si diverses et variées que les étoiles en leurs constellations n'ont pas plus de mouvement

et d'anomalie. Quatre ou cinq heures passées en ce fameux et non laborieux travail, les uns s'endorment, les autres s'entretiennent de leurs glorieux faits d'armes en semblables combats, et comme ils en sont sortis victorieux par dessus leurs compagnons. »

---

(10) *Il eût mieux valu pour toi, ma dame chérie....*

On sait que les paysans de ces contrées sont on ne peut plus misérables; le nombre de leurs corvées est infini. Ils travaillent trois jours de la semaine avec leurs chevaux et leurs bras au service de leur seigneur, et lui payant sur les terres qu'ils tiennent quantité de boisseaux de grains et de productions de toute espèce, mille autres charges arbitraires pèsent sur eux, tel que l'argent comptant exigé souvent par leur maître, la dîme des bœufs, des moutons, du

miel et de tous les fruits, finalement tout ce qu'il plaît à leur seigneur de leur demander. De plus, ceux-ci ont une puissance absolue sur leur personne et leur vie, ce qui rend leur condition, s'ils tombent entre les mains de mauvais maîtres, plus cruelle que celle des forçats des galères.

SECONDE PARTIE.

—

(11) « *Cours vers le Staroste...* »

Jean Potocki, un banni, staroste de Kaniow. C'est un personnage conservé dans les traditions du peuple : on raconte avec mille détails les aventures de sa vie et ensuite sa pénitence ; il est resté des chansons sur lui, sur ses amours et ses cruautés. Pour expier tant de crimes, il se fit bâtir à Poczaïow un cloître magnifique et richement doté, c'est là qu'il fut enseveli.

(*Note de l'auteur.*)

(12) *Et jour et nuit les selles sur les chevaux.*

— « L'ancienne ville de Kiow est assise sur une plaine au sommet d'une montagne, qui d'un côté domine la campagne, et de l'autre le Borysthène, au bord duquel est située la nouvelle Kiow, petite ville maintenant assez mal peuplée, ne contenant que cinq ou six mille habitans. Elle a environ quatre mille pas de longueur sur le Borysthène, et du fleuve à la montagne trois mille pas, le tout environné d'un fossé et d'une muraille de bois, flanquée de tourelles. Son château s'élève sur la croupe d'une montagne, commandant à la ville basse, mais commandée par l'ancienne Kiow.

« C'est d'un si étroit berceau qu'est sortie cette immense population qui porte le nom de cosaques Zaporogski, éparse depuis tant d'années sur les rives du Dnieper et les lieux voisins, et formée d'hommes si vaillans et prompts à prendre

les armes au moindre commandement pour le service du roi.

« Ces peuples très souvent et presque tous les ans font des courses sur le Pont-Euxin, au grand dommage des Turcs. Ils ont bien des fois pillé la Crimée, ravagé la Natolie et même couru jusqu'à trois lieues de Constantinople, et mis tout à feu et à sang, s'en retournant avec grand butin et quelques esclaves, qui sont ordinairement de jeunes enfans qu'ils gardent pour leur service, ou donnent en présent aux seigneurs du pays.

« Leur nombre dans ces courses aventureuses ne s'élève pas à plus de six à dix mille hommes ; et ainsi ils traversent miraculeusement la mer dans de petits bateaux qu'ils fabriquent de leurs mains.

« Ces hommes si essentiellement militaires et brigands, ne sont point étrangers aux métiers nécessaires à l'existence humaine. Tous savent cultiver la terre, semer, moissonner, apprêter le pain

et les viandes de toute espèce, brasser la bière, faire de l'hydromel, de la breha, de l'eau-de-vie, etc. Les femmes sont occupées à filer du lin, de la laine; dont on fait des toiles et des étoffes pour vêtemens. Mais c'est dans ces contrées surtout qu'on excelle à préparer le salpêtre et faire la poudre à canon.

« Il n'y a personne aussi parmi eux, de quelque âge, sexe et condition qu'il puisse être, qui ne tâche de l'emporter sur son compagnon en matière de boire, de se divertir, et surtout de vivre gaîment sans prendre souci du lendemain.

« Quoique spirituels et propres à tous les arts, ils ne s'attachent guère qu'aux choses de première utilité, et particulièrement à celles qui concernent la vie rustique. La fertilité de la terre produirait du grain en extrême abondance; mais il ne lui font pas rendre tous les fruits dont elle serait susceptible, ayant peu de débouchés pour les mettre en circulation commerciale de ce qu'ils

auraient de surplus, et d'ailleurs aimant mieux enlever à leurs bons voisins les Turcs ce qui se trouve à leur convenance que de travailler pour acquérir ces légères douceurs de la vie.

« Ils sont de religion grecque, et tiennent en grande vénération les jours de fêtes et de jeûnes, auxquels ils emploient sept ou huit mois de l'année, et qu'ils font consister en abstinence de chair, ou du moins en distinction des chairs dont l'usage seul est permis en ces temps : ils mettent là tout leur espoir de salut, et observent ces jeûnes avec la plus grande rigueur; grâce à ce que la liberté de boire n'y est point comprise.

« Mais vienne la guerre ou une entreprise de leur révolte accoutumée, ces mêmes hommes se montrent d'une sobriété parfaite, et fins, subtils, ingénieux, n'ont plus rien de grossier que l'enveloppe.

« Leur admirable instinct de liberté les porte souvent à se soulever contre les seigneurs dont ils

sont maltraités. Il se passe rarement sept ou huit années sans qu'on soit témoin de mémorables soulèvemens : alors, non seulement ils renoncent à leurs habitudes de débauche, mais encore ils supportent courageusement la soif, la faim, la chaleur, les jours glacés. Infatigables, hardis, vaillans, téméraires, ils ne tiennent compte de leur vie. Les cosaques en général sont de belle taille, dispos, nerveux, de bonne santé: Ils aiment tous à se montrer bien vêtus quand ils ont heureusement butiné chez leurs voisins. »

(*Beauplan*, *Description de l'Ukraïne*.)

---

(13) *Toya*. — C'est une plante dont les qualités narcotiques sont regardées par le peuple comme un remède contre la tristesse.

---

(14) *Lachy*. — Ce mot signifie *Polonais* dans les dialectes russiens.

(15) *Et les échos appelaient après eux quand ils entonnèrent le chant guerrier.*

CHANT DE GUERRE DES COSAQUES *.

FRAGMENS.

— « Eh ! cosaques, au nom de Dieu, voilà le tocsin qui sonne sur l'ennemi ! hurah !

« Le cosaque ne connaît pas de seigneurs ; il naquit sur les steppes ; d'homme il est devenu oiseau, puisqu'il grandit dans son étrier ; et s'il a un ennemi, hurah sur lui !

« Il ne recule pas devant les larmes. Il ne souffre pas de longs maux ; il ne se soucie de ce qui est dans le ciel ; et sur la terre, il ne connaît que le sang ; eh bien ! sur l'ennemi, hurah ! hurah !

Nous n'aimons pas à vivre long-temps ; une moustache grise n'a jamais connu le sabre ; nous aimons à finir — comme si le diable nous em-

* Traduction de M. Mainzer.

portait. Eh bien donc, sur l'ennemi, hurah! hurah!

---

(16) « *Le Palatin est aux prises avec Gonta...* »

Le Woyevode Stempkwoski apaisa la révolte d'Ukraïne en 1768. Il faut avouer que la cruauté des punitions ne le céda en rien à la cruauté des crimes commis. Elles irritaient encore plus qu'elles n'effrayèrent le peuple d'Ukraïne.

(*Note de l'auteur.*)

---

(17) « ... *C'est un couteau béni... jette-le dans le vent qui tourbillonne sur la route...* »

Il est censé que le tourbillon de poussière qui se forme sur les chemins par les vents qui se croisent n'est autre chose que le spectre d'un damné. Quand on y lance une arme bénie, le fantôme disparaît et on ne trouve à la place que quelques gouttes de sang sorties de sa blessure.

TROISIÈME PARTIE.

—

(18) *La Russie.*— On veut parler de la province russienne qui appartenait à la Pologne.

---

(19) *La fougère.* — C'est une petite plante qui ne fleurit qu'un instant à l'heure de minuit ; celui qui peut l'apercevoir dans ce moment connaît toutes les choses cachées, et celui qui la possède découvre toute sorte de trésors.

---

(20) *Rêve-t-il la vie nomade et les déserts du Zaporogé.*

C'était le lieu de la retraite des (1018).

cosaques au bord du Dnieper. Après y avoir passé quelque temps et fait une excursion de brigandage en mer on était réputé cosaque Zaporogue, et les légions de ces hommes libres et sauvages grossissaient tous les jours considérablement. Après un grand nombre de révoltes et de victoires sur les Polonais, ils se rendirent maîtres d'un espace de plus de cent vingt lieues de long et de soixante de large.

En temps de paix la chasse et la pêche étaient leur plus habituelle occupation.

Attachés à l'église grecque, ils faisaient venir, chaque année, d'un couvent situé près de Kiow, deux prêtres et deux diacres, chargés de leur célébrer tous les jours le service divin. Celui qui ne chantait pas à leur gré était renvoyé avec des injures; au contraire, une voix tonnante tenait lieu pour eux de piété, de savoir, de mœurs, et ce don de la nature procurait au prêtre des aumônes abondantes. Les cosaques assistaient régulière-

ment aux offices, mais ne souffraient pas la moindre remontrance sur leur vie errante et vagabonde.

Dévastateurs cruels dans leurs excursions ils se montraient chez eux probes et généreux. Les voleurs étaient exposés sur la place du grand marché, liés à un poteau; on plaçait à leurs pieds une bouteille d'eau-de-vie, un verre et un bâton. Là, tous les passans venaient à leur tour boire avec le patient et le chargeaient d'injures et de coups, jusqu'à ce qu'il eût rendu l'objet ou la valeur du vol.

Chez ces farouches guerriers si prodigues du sang des nations entières, le meurtrier d'un de ses compagnons était enterré vivant couché sur le cadavre.

La loi la plus ancienne et la plus sévèrement observée parmi eux était celle qui excluait, sous peine d'être lapidée, toute femme de la nation. Les cosaques qui dans leurs expéditions en avaient enlevée quelqu'une, étaient obligés de les garder

à quelques lieues de là. S'ils voulaient se marier, ils allaient dans l'Ukraïne ou dans les villages voisins, vivre du produit de leurs terres, de leur travail, de leur pêche, ou de leur chasse. Ils n'étaient plus comptés entre les Zaporogues. Cette loi n'a jamais été impunément enfreinte : « Chose « singulière, dit Rulhières, que cette étrange « république se soit établie vis-à-vis de la côte « où la fable avait placé le séjour des Amazones. »

---

(21) *Comme les flots bouillonnent sur les cataractes du Dnieper.*

Le Dnieper, bordé de rives si sauvages et si fertiles à la fois, est couvert d'îles de l'aspect le plus varié ; mais une des particularités du cours de ce fleuve, est le nombre immense de *porohys* dont il est coupé. Ce que les cosaques nomment ainsi sont de petites cataractes. Les *porohys* (mot russe qui signifie *pierre de roche*)

sont formés d'une chaîne de pierres, qui traversent la largeur de la rivière : quelques unes sont sous l'eau, d'autres à fleur d'eau, d'autres aussi élevées au-dessus de la surface de plus de huit à dix pieds. La plupart de ces pierres étant énormes et très rapprochées les unes des autres, forment comme une digue ou chaussée qui arrête le cours de la rivière, laquelle ensuite tombe de la hauteur de plusieurs pieds : car au printemps, à la fonte des neiges, presque tous les porohys sont entièrement couverts d'eau; au contraire lorsque le fleuve est bas, les sauts sont souvent de dix à quinze pieds. Un endroit du Borysthène étant coupé de treize de ces digues, on conçoit avec quelle habileté il faut jouer de l'aviron pour traverser de semblables passages : aussi dans le peuple de l'Ukraïne, nul n'est réputé *cosaque* qu'il n'ait passé *les treize porohys*.

Beauplan dans un intéressant voyage sur les rives du Borysthène, parle ainsi dans son vieux et

pittoresque style, d'un des lieux les plus remarquables qui y sont situés.

« Demi-lieue au-dessous de Kiow, se voit une ville nommée Pietchara, dans laquelle est un grand cloître, résidence ordinaire du métropolite ou patriarche. Sous la montagne voisine de ce cloître, il y a quantité de grottes en façon de mines, qui sont remplies d'un grand nombres de corps conservés là dedans depuis plus de 1500 ans, et ressemblant aux momies d'Egypte. On tient que les premiers ermites chrétiens s'étaient fabriqué ces lieux souterrains pour y tenir Dieu en cachette, et y vivaient paisiblement dans ces cavernes lors de la persécution des païens. On y montre un certain saint Jean qui se remarque tout entier, jusqu'en la ceinture, où il est enfoui dans la terre. Les religieux de ce lieu me contèrent que ledit saint Jean, sentant approcher l'heure de sa mort, prépara lui-même sa fosse, non pas de long, comme la façon ordinaire, mais de profondeur ;

son temps donc étant venu, auquel il s'était de longue main disposé, ayant dit adieu à ses frères, il se mit lui-même dans la terre; mais, par la permission divine, il n'y put entrer que jusqu'au milieu du corps, quoique au reste le trou fut assez profond. Il s'y voit aussi une certaine Hélène, qu'ils ont en grande vénération, et une chaîne de fer dont ils disent que le diable battait saint Antoine, et qu'elle a la vertu de chasser les malins esprits du corps de ceux qui sont attachés d'icelle. Il y a aussi trois têtes d'homme dans des plats, dont tous les jours distille de l'huile très souveraine pour la guérison de certaines maladies. En ces lieux reposent encore les corps de plusieurs notables personnages, entre autres ceux des douze maçons qui ont bâti l'église. »

« On conserve cela comme autant de précieuses reliques pour les faire voir aux curieux, comme il m'est arrivé différentes fois, ayant eu une fois mon quartier d'hiver à Kiow, où j'eus

le loisir d'en apprendre les particularités. »

Pour moi, je ne trouve point, comme je l'ai déjà dit, de notable différence entre ces corps et la momie d'Egypte, excepté que leur chair n'est ni si moisie, ni si dure, et je crois que ce qui les conserve si long-temps incorruptibles est la nature de ces grottes ou mines, lesquelles sont d'un sable en quelque façon pierreux, et qui en hiver sont chaudes et sèches, comme froides en été, sans aucune humidité quelconque.

« Il y a en ce cloître beaucoup de moines. Le patriarche de toutes les Russies (comme nous l'avons dit), fait sa demeure en ce lieu, et ne relève que de celui de Constantinople... »

« Devant ce cloître il y en a aussi un autre où demeurent plusieurs nonnains, juste au nombre de cent, lesquelles travaillent de l'aiguille, et font sur des mouchoirs de parade, plusieurs beaux ouvrages pour vendre à ceux qui les viennent voir et visiter. Elles ont la liberté de sortir quand elles

veulent, et leur promenade ordinaire est à Kiow, qui est éloigné de leur cloître d'une demi-lieue. Elle sortent toutes vêtues de noirs et ne vont que deux à deux, à la mode de la plupart des moines catholiques. Il me souvient d'avoir vu parmi ces religieuses d'aussi beaux visages qu'il y en ait par toute la Pologne. »

---

(22) Comme la qualification de *Russiens* en parlant des habitans de l'Ukraïne, revient souvent dans cet ouvrage, nous désirons établir une fois pour toutes la différence qui existe entre les Russes (Moscovites) et les *Russiens*, à cet effet nous empruntons ce précis historique inséré dans le journal *le Polonais*, par M. Félix Wrotnowski.

§ I.

« Pour démontrer la différence entre le Russien,

ou l'habitant des terres russiennes, et le Russe ou Moscovite, il faut remonter à la source de ces deux noms, qui tous deux ont une même origine. La vaste partie de l'Europe située entre la Baltique et la mer Noire, depuis l'Oder et l'Adriatique jusqu'à la Néva et les environs de la source des rivières Oka et Volga, fut occupée, de temps immémorial, par la race slave. Cependant les bords de la Baltique, depuis la Vistule jusqu'au golfe de Finlande, étaient habités par deux familles de peuples d'une origine différente, parmi lesquels se distinguèrent plus tard les Lithuaniens. Les bords de la mer Noire, aux environs de l'embouchure du Dnieper, exposés à de fréquens envahissemens, avaient encore d'autres habitans. Le sol, le climat, influent à la longue puissamment sur l'homme. En mettant de côté d'autres raisons, il faut admettre que les Slaves disséminés par peuplades sur ce vaste territoire, différaient plus ou moins entre eux par le langage, le carac-

tère et les mœurs. L'histoire nous apprend du moins les noms de ces diverses familles de la race slave. Ainsi dans les contrées qui nous intéressent particulièremeut, habitaient, auprès de la Dzwina, où est aujourd'hui la ville de Polok, les Polociens; entre la Dzwina et le Dnieper, auprès de Smolensk, les Krivitchas; auprès de la Pripée, les Drégovitches; sur la rive gauche du Dnieper, les Radimitches, les Sévériens; entre le Dnieper, la Pripée et le Dniester, les Drevliens, les Polaniens de Kiow, les Doulebes, les Volhyniens, etc.; auprès des monts Karpathes, aux environs de la rivière San, les Chrobates, dont le pays qui s'étendait vers l'Orient, prenait le nom de Crobatie-Rouge. Il y avait encore une foule d'autres nations, et même de villes slaves, dont nous parlerons. Il est difficile de préciser dans quel état social se trouvaient ces nations avant le neuvième siècle; quelques historiens postérieurs, guidés par leur imagination plus que par des do-

cumens certains, ont voulu voir une forme de gouvernement républicain chez ces peuples où l'on ne pourrait admettre que la puisasnce patriarcale; car ce n'est qu'à une époque bien postérieure que l'on trouve dans l'histoire de ces contrées, des traces d'un gouvernement quelconque. Quoi qu'il en soit, le Slavisme, avec sa langue, son caractère général, particulier, ineffaçable jusqu'à ce jour, sera considéré par nous, comme une toile sur laquelle les événemens postérieurs ont jeté diverses couleurs et ont dessiné de nouveaux groupes du grand tableau que la société étale aujourd'hui à nos regards. »

« Au neuvième siècle, se formaient dans diverses contrées du Slavisme, des germes plus ou moins distincts des états futurs; mais il nous importe spécialement de fixer notre attention sur deux points. Auprès de la Vistule, nous voyons se former une fédération composée de plusieurs peuples Léchites, parmi lesquels les Polaniens ou Polo-

nais, aux environs du lac Goplo, avaient déjà une certaine forme de monarchie. Auprès de la Néva, s'élève sur le lac Ilemen, la ville du Grand-Nowogrod. Les Nowogrodiens, au milieu de peuples sortant de la même souche, ne portaient pas d'autre nom que celui de Slaves, et leur gouvernement n'était, pour ainsi dire, qu'une vaste commune. Bientôt survinrent dans le Slavisme et dans le reste de l'Europe, des événemens graves; les peuples scandinaves appelés Normands à l'occident et Varègues au nord, prirent les armes, et leurs canots commencèrent à paraître sur les bords orientaux de la Baltique. La ville de Nowogrod, exposée aux envahissemens de ces pirates aventuriers, se défendit long-temps; mais voyant qu'une plus grande résistance devenait impossible, elle s'allia avec eux, et reçut pour gouverneurs et défenseurs les chefs de ces mêmes pirates. »

« Ce fut au moment où Ziemowil, fils de Piast, prenait la puissance royale en Léchie (860), que

Rurik entrait à Nowogrod (862) avec ses frères et ses guerriers. Ces étrangers Varègues étaient encore connus sous le nom de Russiens, soit que ce nom fût leur nom national, soit qu'il leur vînt de quelque contrée qu'ils avaient primitivement habitée. »

« D'un côté du Slavisme, les Polonais, les Bohémiens et les Hongrois étendaient leur domination ; de l'autre, se dispersaient en conquérans les Varègues-Russiens. Les nations non slaves, situées sur les bords de la Baltique et connues sous le nom général d'Aestiens, avaient aussi été visitées par des étrangers d'outre-mer ; mais ces peuples pauvres, vivant dans les forêts, au milieu des marais, ne pouvaient payer que de faibles tributs ; aussi les compagnons et les successeurs de Rurik se tournaient plus volontiers vers le midi, en laissant suivre à leurs barques le courant du Dnieper. Ils se rendirent ainsi maîtres de Kiow, dont ils firent leur capitale ; ils conquirent

Chasares, et, s'embarquant sur la mer Noire, ils étendirent leurs incursions jusqu'à Constantinople, où ils jetèrent l'épouvante et qu'ils forcèrent à payer tribut. »

« Un siècle après Rurik, un de ses arrière-petits-fils, maltraité par ses frères, s'adressa à la mère-patrie en demandant du secours. A la tête des nouveaux Varègues, il se jeta sur les pays slaves, se rendit maître des possessions de ses parens, et y ajouta de nouvelles conquêtes. C'étaient Valdemar, appelé plus tard Vladimir-le-Grand et même le Saint. »

« Le christianisme pénétrait depuis long-temps dans la Slavonie. Miécilas roi de Pologne, reçut le baptême en 965. Vladimir-le-Grand, Kniaz, prince russien, fit comme lui (991). D'un côté se propageait le rite latin, et de l'autre le rite grec. Le fils de Vladimir, Jaroslas-le-Grand, s'étant emparé des domaines de ses frères, réunit les grandes possessions de son père, et par de nou-

velles et lointaines expéditions, il rendit célèbre le nom et la domination des Russiens; ce fut un règne de conquérans. Les Kniaz pillaient d'abord, accumulaieut leur butin dans les villes qu'ils avaient choisies pour leur résidence, et ensuite ils se contentaient d'imposer aux vaincus des tributs annuels. »

« L'oppression appelait souvent un violente résistance et une vengeance cruelle, et les Slaves, même dans leur défaite, finissaient par absorber le peuple vainqueur; car les Russiens imposaient aux Slaves vaincus leur pouvoir et leur nom, et recevaient d'eux, leurs usages, leur langue et leurs mœurs. C'est ainsi que, vers la fin du dixième siècle, se forma l'empire slavo-russien, et telle est, d'après les témoignages les moins douteux, l'origine du nom Russien. »

§ II.

« Les conquêtes de Vladimir et de Jaroslas s'étendant du Dnieper vers l'occident, touchèrent aux peuples Aestiens, au Bug et au San, et, dans la Crobatie-Rouge, se heurtaient contre les frontières des rois de Pologne, de Bohême et de Hongrie.»

« Après la mort de Jaroslas-le-Grand (1054), son empire fut partagé et repartagé entre ses fils et leurs descendans, et ces diverses parties ne purent jamais se réunir de nouveau. »

« Les peuplades slaves conservèrent encore long-temps leur fraternité ; mais les Kniaz qui les dominaient, se disputant sans cesse leur possessions, ces luttes continuelles finirent par briser l'unité des peuples. Au commencement de ces discussions, Boleslas-le-Grand, roi de Pologne, voulut, avec ses guerriers, mettre fin aux querelles des Rurik. Il établit les grands-ducs à Kiow

Son petit-fils, Boleslas-le-*Téméraire*, rentra en conquérant dans ces contrées; il occupa pendant sept ans Kiow, remplit de garnisons les villes de Volhynie et de Halicz et reconquit Przemysl (1076–1077). »

« Pendant plus d'un siècle les successeurs de Jaroslas-le-Grand se déchirèrent entre eux, quoiqu'ils reconnussent la suprématie des souverains de Kiow. Les différens intérêts préparaient la Russie tout entière à se fractionner. Au nord, les villes de Nowogrod-le-Grand, devenant de plus en plus riches et puissantes, acquéraient des privilèges et des libertés; au midi, les peuples recevaient la civilisation des états occidentaux voisins; à l'orient, les Kniaz, par leurs colonies, rendaient leur pouvoir plus formidable et aspiraient à l'indépendance, enfin la scission commença dans la branche cadette de Rurik. Un des Kniaz régnant aux environs de Suzdal fit sa capitale de Vladimir sur la Klazma, se révolta contre Kiow,

et pilla cette ville (1169). La branche aînée, qui possédait Halicz et la rive droite du Dnieper, se sépara de même et chercha à s'allier avec les Polonais et les Hongrois. Kiow, réduit à un mince territoire, perdit sa suprématie et passa rapidement entre les mains, de plusieurs maîtres. Nowogrod-le-Grand secoua le joug des Rurik de Klazma, et entra librement dans la ligne des villes anséatiques (1164). Bientôt la ville de Pskof fit de même. »

« C'est ainsi que les terres russiennes se divisèrent en trois parties après trois siècles d'existence. Au nord, se formaient des républiques commerçantes et des villes libres; à l'orient, se constituaient la grande principauté de Vladimir sur Klazma; au midi, l'état des princes de Halicz prenait une forme plus distincte. Le Dnieper, en grande partie, séparait les descendans de Jaroslas-le-Grand et les peuples russiens, qui étaient destinés à parcourir des carrières tout à fait différentes. »

« Les contrées slavo-russiennes, situées entre les Karpates et le Dnieper, ont suivi, depuis le milieu du douzième siècle, une route tout à fait à part, qui les conduisait de plus en plus vers l'occident. Leurs villes grandissaient avec leur civilisation ; les boyards chassaient souvent les princes qui ne leur convenaient pas, et se réfugiaient sous la protection des états voisins. »

« Au milieu de ces troubles, il arriva une fois que les habitans de Halicz consentirent à recevoir pour roi un Hongrois, et pour reine une Polonaise. Coloman, fils d'André, prince royal hongrois, épousa Salomée, sœur de Leszek, roi de Pologne, et se couronna roi de Halicz (1214). Cette circonstance, six siècles après, servit de prétexte à l'Autriche pour obtenir, lors du démembrement de la Pologne, la Galicie ou Halicie. »

« Coloman, cependant, n'eut pas un règne tranquille, et même, avant sa mort, il se vit én-

lever son trône et les droits qu'il pouvait y avoir. Daniel, descendant de la branche aînée de Jaroslas, favorisé par les Polonais, s'établit dans la principauté de Halicz et régna sur Kiow. »

« Avant le treizième siècle, les terres russiennes virent surgir des événemens presque aussi graves que l'arrivée des Varègues. Entre la Baltique et la mer Noire, de nouvelles puissances s'élevaient, qui devaient mettre une barrière définitive entre les Ruriks, et faire distinguer facilement les diverses parties des terres russiennes. Les nations païennes du bord de la Baltique, qui jouissaient du plus grand calme, avaient commencé depuis un certain temps à commettre, contre les chrétiens du voisinage, de cruelles spoliations dont la Lechie et les terres russiennes avaient beaucoup souffert. Le son de leur cor de chasse répandait au loin la terreur et annonçait le pillage; ce ne fut cependant que lorsqu'on alla porter le glaive dans les retraites de ces pillards qu'il sortit du

sein de leurs forêts des guerriers intrépides; ceci se passait au commencement du treizième siècle. Les chevaliers *Porte-glaive* se rencontrèrent du côté de la Dzwina (1204), et les croisés du côté de la Vistule (1230). Bientôt après, les deux ordres, en grandissant, se donnèrent mutuellement la main. »

« L'apostolat de ces moines guerriers était cruel : la flamme des bûchers dévorait ceux qui se montraient contraires à la nouvelle loi. D'un côté les Prussiens et les Jadzwingues, et de l'autre les Kurons et les Livoniens, furent livrés à l'oppression. Les débris de ces peuples tremblans cherchèrent un asile chez leurs frères en Samogitie et en Lithuanie, où se transporta le foyer de l'idolâtrie; le paganisme, pressé de toutes parts, rompit le côté faible de l'enceinte où il était renfermé, et se répandit dans la Russie. Les habitans des forêts se changèrent en hordes à cheval; les prêtres Vaydelots devinrent des bardes guer-

riers : on ne manqua pas de chefs, et dès 1240 on vit Ringold à la tête des Lithuaniens. Ainsi, au moment où à l'occident de l'empire défaillant de Jaroslas-le-Grand apparaissait la puissance païenne, du côté de l'orient d'autres conquérans et d'autres idolâtres tombaient sur les terres russiennes. Les Tartares Mongols, après avoir vaincu les princes qui régnaient sur la Klazma, se rendirent maîtres des états situés au-delà du Dnieper, et prirent d'assaut Kiow. De là, ils s'élancèrent jusqu'en Hongrie et en Pologne (1240), et après de grands brigandages, ils revinrent dans leur premier séjour. Leurs envahissemens se succédèrent, mais ils s'établirent de l'autre côté du Dnieper, où ils imposaient des tributs, disposaient de la vie et des trônes des princes d'une manière absolue. Sous la tutelle des khans mongols, les membres de la famille de Rurik devenant plus nombreux, étaient dans de continuelles contestations, se disputant le reste de leur pou-

voir; et dans leur propre servitude, ils empiétaient sur la liberté des autres, opprimaient les villes du nord, et même pendant quelque temps, Nowogrod fut leur tributaire (1258). Avilis par le joug des barbares, ils semaient le despotisme sur la terre infortunée qui leur était restée. Avec l'autorisation des khans, ils transportèrent leur capitale de Vladimir à Moscou (1295). »

« Quittons maintenant les grands-ducs de Moscou jusqu'au moment où, après être restés deux siècles sous la verge des Tartares, ils commencèrent à montrer au monde ce qu'ils avaient appris à une si rude épreuve; il est important cependant de fixer notre attention sur les autres parties du Slavisme qui, autrefois, étaient aussi sous la domination des Varègues. »

§ III.

« Daniel, héritier des terres russiennes du

midi, ne sut point résister aux armes tartares ; et, en signe de soumission, il fut obligé de visiter leurs hordes (1245); mais on ne lui imposa pas de tributs, et il fit tous ses efforts pour s'y soustraire : pour cela, il devait s'allier de nouveau à l'occident. La chrétienté du rit grec avait subi dans le Slavisme comme ailleurs, l'influence puissante des païens, tandis que la chrétienté latine s'était défendue avec une grande valeur. Daniel s'étant assuré sa domination à Kiow et sur la rive droite du Dnieper, implora la protection du pape, lui promit de consommer l'union avec l'église romaine, et, d'après la volonté d'Innocent IV, il fut couronné à Drohiczyn comme roi de Halicz (1246). Mais tandis que les terres russiennes du midi étaient sur le qui vive, et que celles de l'orient, sous le joug des Mongols, menaçaient celles du nord, la Lithuanie voyait arriver le moment le plus propice à son développement. Mendog, ou Mindowé, prince de cette contrée, envahit les

états voisins de Daniel. Ses neveux secourant les villes attaquées par les Ruriks, vassaux des Tartares, se créèrent princes à Polock, Witepsk, Smolensk, et plus tard ils coururent à la défense de la ville de Pskof. Mindowé, pressé par les croisés, et voulant assurer ses possessions dans les terres russiennes, s'adressa aussi au pape, et avec le baptême il reçut la couronne de Nowogrodek (1252). »

« Ainsi deux royaumes latins se formèrent, l'un en Lithuanie, l'autre dans les terres russiennes; mais aucun d'eux ne fut de longue durée. Daniel n'étant pas activement secouru par les latins, fut forcé de s'entendre avec les Tartares, et avec eux il fit une incursion en Lithuanie (1258); mais quand ils allèrent dévaster la Pologne (1260), il se réfugia en Hongrie : politique qui le servit bien, car lorsque les Tartares revinrent au-delà du Dnieper, après leur incursion, la Russie-Rouge devint indépendante comme la

Pologne. Mindowé, voyant que Daniel lui enlevait ses états russiens, et que les croisés se mêlaient toujours des affaires intérieures de la Lithuanie, abandonna le christianisme (1262), prit les armes avec les païens, et fut victorieux. Après la mort de Mindowé (1263), la Lithuanie fut vingt ans en proie à des dissensions, et à la mort de Daniel (1266), ses états furent partagés entre ses parens et ses fils. »

« Avec le commencement du quatorzième siècle ce chaos se débrouilla, et toute la puissance de la Lithuanie apparut. Parmi les successeurs de Mindowé, Lutawer et Vitenés ou Untenés, mirent un terme aux discordes de familles. Giedymin sut tirer un bon partit de la puissance païenne et de la politique de sa maison; les mécontentemens des Russiens du nord contre les despotes de Moscou et les dissensions intérieures des Russiens du midi lui donnaient une influence très grande sur ces deux peuples. Par ses conquêtes et par les

relations de famille, il sut, à leurs dépens, agrandir ses possessions; il conquit Pinsk, et plaça les princes ses parens en Volhynie; il se rendit maître de Kiow (1336). Son pouvoir avait une forme féodale; il était grand-duc suzerain, et les princes qui se trouvaient sous sa domination étaient ses vassaux. Imitant les institutions des Allemands, lié avec les rois de Pologne, et tout puissant dans les terres russiennes, il n'avait point d'antipathie pour la chrétienté. Il permettait aux Latins de professer leur foi et de faire des prosélytes; il laissait ses parens recevoir le baptême et embrasser le rit grec. Le caractère du Slavisme, aidé surtout de la civilisation supérieure du christianisme, absorbait les conquérans lithuaniens, comme anciennement les envahissemens varègues. La langue slavo-russienne devenait la langue des souverains et des grands. Le grand-duché de Giedymin était un empire lithuano-russien. Olhierd étendit encore plus loin ses frontières, et

donna plus de relief à sa puissance. Au nord, il se rendit maître de Pskof (1346) et de Nowogrod-le-Grand (1349); au midi, en combattant contre les Tartares, affaiblis par leurs dissensions, il ravagea la Crimée, rendit tributaire la horde de Pérécop, et lui assigna lui-même des khans; il répandit la terreur parmi les princes de Moscou, et attaqua trois fois leur capitale, soit pour les châtier, soit pour les mettre en paix. Son empire s'étendait de la Baltique à la mer Noire, et c'est dans cet état que Jagellon en hérita. »

« Pendant cette violente croissance d'un nouveau pouvoir, les terres russiennes méridionales furent le théâtre des plus sanglans combats. L'héritage de Daniel, après l'extinction de ses successeurs mâles, échut aux Piast de Mazowie; et à la mort de Boleslas, prince mazowien et russien (1340), Casimir-le-Grand, roi de Pologne, comme Piast et son héritier, entra avec son armée dans les terres russiennes, pour chercher les frontières

de Daniel dans l'empire lithuanien. Les Polonais et les Lithuaniens se disputaient entre eux cet héritage, les Tartares y faisaient des envahissemens, mais les Moscovites n'avaient et ne pouvaient y avoir aucun accès ni aucune prétention. »

« Jagellon, grand-duc de Lithuanie, reçut le baptême, épousa Hedwige, et devint roi de Pologne (1386). L'union des deux empires voisins était fondée sur des bases solides d'inclination, de besoins et d'avantages mutuels. Il fallut cependant près de deux siècles pour que cette union s'opérât et se consolidât entièrement. Quelles que fussent, pendant ce temps, les altercations de ces deux états au sujet de leurs droits respectifs sur les terres russiennes, cette question n'était que domestique. Les intérêts des souverains, leurs droits dynastiques ou conquérans, n'étaient pas les seuls liens qui unissaient la grande république des Jagellon sous un sceptre commun, d'autres

liens plus naturels, et qui se resserraient de plus en plus, unissaient ces deux états et ces deux peuples. Des colonies de Mazowiens et d'autres Polonais s'établissaient en Lithuanie et dans les terres russiennes, et la religion catholique se propageait aux dépens du rit grec. Le concile de Ferrare et de Florence proclama l'union des églises latines et grecques (1439). Isidore, métropolitain de Kiow, ayant accédé sincèrement à cette union, se fit suivre par la majeure partie des terres russiennes polonaises, et bientôt l'union politique de la Lithuanie avec la Pologne fut entièrement consommée (1569). »

« Les priviléges dont jouissait en Pologne la noblesse en détruisant la féodalité lithuanienne, attira une foule de citoyens libres dans les deux états unis. La langue polonaise, introduite dans les lois et les actes officiels, se répandait rapidement. L'aspect du gouvernement, la religion et la langue, en un mot, le caractère général faisaient

distinguer de plus en plus la domination polonaise de la domination moscovite dans les terres russiennes. La démarcation commencée depuis des siècles devenait chaque jour plus tranchante. Voici les frontières de la Pologne les moins douteuses et les dernières. »

« L'immense empire des Jagellon, en commençant par la mer Baltique, possédait les villes de Pskof et Nowogrod, s'étendait jusqu'à Moscou, occupait, de l'autre côté du Dnieper, de vastes états et la presqu'île de Crimée sur la mer Noire; mais avec le temps ces frontières commencèrent à se rétrécir. »

« Les hordes tartares, en proie à des dissensions, s'affaiblissaient tous les jours. Les princes de Moscou, avec le secours des Lithuaniens (1388), remportèrent sur Mamay, leur khan, une grande victoire non loin du Don, et bientôt après ils s'affranchirent complétement du pouvoir Mongol (1477). Mahomet II se rendit

maître de Constantinople (1453), et les Khans de Crimée se soumirent à lui. Des deux côtés le patrimoine des Jagellon commençait à diminuer. Les Russes conquirent Pskof (1460), Nowgorod-le-Grand (1479); ils s'avancèrent vers Smolensk, et, s'approchant du Dnieper, ils prirent Siewierz, Bransk et Starodub. Vers la fin du quatorzième siècle et pendant les deux siècles suivans la lutte se prolongea de l'autre côté de la Dzwina et du Dnieper, et la fortune pendant long temps se déclara tantôt pour l'un, tantôt pour l'autre.

« La Pologne perdait et regagnait ses possessions lithuano-russiennes. Enfin, après différens combats plus ou moins décisifs, après plusieurs traités, les frontières furent arrêtées vers la fin du dix-septième siècle, et c'est en cet état qu'elles sont restées jusqu'au premier partage. »

« Pendant le dix-huitième siècle la Pologne possédait, de l'autre côté de la Dzwina, le reste de la Livonie et Polock; entre la Dzwina et le

Dnieper, Witepsk et une grande partie du territoire de Smolensk; au-delà du Dnieper, en le descendant jusqu'au confluent de la rivière Soz, la province de Mscislaw; avant le Dnieper, toutes les terres russiennes méridionales, excepté la ville de Kiow avec son territoire qui fut perdu en 1699. »

« Dans l'organisation intérieure de l'empire des Jagellons depuis l'année 1569, la Russie blanche, c'est-à-dire la partie orientale, et la Russie noire ou occidentale formaient un seul état avec le grand-duché de Lithuanie; la Russie rouge méridionale, la Volhynie, la Podolie et l'Ukraïne kiovienne appartenaient à une province appelée petite Pologne. Pour ces Russies la domination des czars moscovites fut Moscou. Cette différence était exigée par la nature des choses et par la nature de la langue. Voilà la série des événemens par lesquels on est venu à ce résultat. Le Slavisme russien, considéré dans les frontières les

plus anciennes de la république, fut, il est vrai, pendant trois siècles, occupé par les héritiers de Jarolas, dépendans des grands-ducs de Kiow; mais pendant un siècle et demi, libre en partie de l'influence des princes régnans sur la Klosma, en partie sous la domination des princes de Holiez et des princes étrangers, il est rentré pendant cinq siècles sous l'influence immédiate et la domination de la Lithuanie et de la Pologne. Pendant cinq cents ans, les terres russiennes ont continuellement repoussé la domination des Rurick, avilis sous le joug des Tartares; et lorsqu'un des membres de la famille des Romanof, Pierre Ier, à une époque favorable, se rappelant les temps de Wladimir et de Jaroslas-le-Grand, usurpait le titre d'empereur de toutes les Russies, déjà il appelait les terres russiennes *Russie*. Catherine II essaya de justifier d'une autre manière cette prétention. Dans les états de la république polonaise, la noblesse russienne, dont la presque totalité est ca-

tholique, parlait la langue polonaise. Le paysan russien était du rite grec uni, et parlait la langue russienne. Sous le gouvernement despotique des autocrates moscovites, les boyards et les serfs suivaient en général le rite grec (quoiqu'on trouvât parmi eux une foule de sectes religieuses) et parlaient la même langue russe et moscovite; la langue polonaise, la langue russienne et la langue russe ou moscovite, toutes dérivant du slave, ont chacune des caractères qui leur sont particuliers et très distincts. »

« La czarine, après chaque envahissement de la Pologne trois fois déchirée (1772 — 1793 — 1795), s'efforçait de faire disparaître par les voies les plus violentes, les plus sanguinaires, les divers caractères nationaux qui existaient de temps immémorial dans ces provinces, dans la langue, la nationalité et la religion. Après les Rurick et les Romanof, leur descendant Gottorp ne rougit point aujourd'hui de faire valoir les bizarres pré-

tentions de ses prédécesseurs, et de se servir des moyens barbares de son aïeule. »

« Peut-être un jour sera-t-il permis aux peuples de chercher des souvenirs encore plus reculés, et de noyer dans la fraternité slave tout ce qui peut les désunir ; mais aujourd'hui, que leur commun oppresseur, qui se dit être czar de la Pologne et du Khasan, fonde ses prétentions sur le nom commun jadis à toutes les Russies, au mépris des droits les plus sacrés, tout rapprochement est dès lors impossible, et une grande importance s'attache à cette consonnance des mots et des noms. »

NOTES

DE MARIA.

NOTES

DE MARIA.

PREMIÈRE PARTIE.

---

(1) *Habitant des bords de la mer Noire.*

Ceux qui font le commerce des salins : on les nomme en polonais *czaonomore* ou *crumak*. Tant que la saison le permet, ils transportent leur sel en Ukraîne et de là en Pologne, se servant

pour cela de grands chariots attelés de bœufs énormes : un seul homme conduit de quatre à dix de ces chariots, et jamais, pendant la durée du voyage, ne se repose sous un toit.

---

(2) Dans toutes les provinces méridionales de la Pologne , et particulièrement en Ukraïne, il se trouve beaucoup de grottes et souterrains naturels et artificiels où sont des tombeaux qui datent de l'invasion des Tartares. Mais ici, le poète appelle figurément tombeaux les vastes plaines où ont été livrées à des époques différentes des batailles dont un grand nombre de monticules de terres sont encore les souvenirs.

---

(3) *Le vampire qui y est enterré depuis long-temps.*

La croyance aux vampires est plus établie en

Ukraïne que partout ailleurs. On en distingue même des deux sexes. Il est peu de lieux sauvages qui ne soient reconnus pour la demeure de quelqu'un de ces êtres surnaturels.

---

(4) *Sumak.* — Il se trouve dans les campagnes désertes, vers les porohys du Dnieper, une bête sauvage haute comme une chèvre, mais de poil châtain et ras très fin, et d'une douceur extrême lorsqu'elle vient de muer. Cet animal porte des cornes blanches très luisantes ; il a les jambes et les pieds déliés et marche souvent en arrière surtout quand il paît. Sa chair est aussi bonne que celle du chevreuil et on garde par curiosité ses cornes blanches polies et brillantes. Le sumack se tient particulièrement dans les hauts chardons qui couvrent une partie de ces immenses plaines.

(5) *Woyevode.* — Palatin, gouverneur civil et militaire d'un palatinat ou d'un gouvernement.

---

(6) *Miecznick.* — Porte-glaive ; ancienne dignité polonaise : le Miecznick avait dans ses attributions de rassembler les levées des seigneurs avant la campagne et de les conduire au lieu de réunion sans exercer d'autre autorité sur elles.

---

(7) *Zupan.* — Jupe tombante jusqu'au dessus des genoux, partie du vêtement de l'ancien costume polonais.

---

(8) *L'image sacrée.*—L'image de la Vierge était peinte sur les armes.

---

(9) Les nobles polonais étaient obligés dans

leurs querelles particulières de tirer raison à la pointe de leur épée de l'injure qu'ils pouvaient avoir reçue seul à seul, mais quand ils pensaient avoir été offensés ostensiblement, ils assemblaient tous leurs amis, leurs alliés et les plus courageux de leurs sujets et se mettaient en campagne avec le plus de forces possible.

« Ils ne peuvent mettre bas les armes, dit Beauplan, qu'ils ne se soient battus ou que quelques amis communs ne se soient entremis pour les accorder, et, au lieu d'un sabre, ne leur ait mis en main un grand verre plein de la liqueur de Toquaye, pour boire à la santé les uns des autres. »

---

(10) *Karabella.* — Sabre recourbé dont la poignée était à l'ordinaire d'or ou d'argent, enrichie de pierres précieuses, et le fourreau en peau de serpent. C'était le compagnon inséparable de l'ancien noble polonais : il le portait dans les réu-

nions particulières, dans les assemblées publiques, et s'en servait pour vider ses fréquentes querelles.

---

(11) Les cosaques portent des bonnets de peau de mouton noire. La flamme est rouge pour la plupart, quelquefois blanche et jaune selon les régimens dont leurs pères faisaient partie.

---

(12) Les tilleuls désignent une habitation seigneuriale.

SECONDE PARTIE.

—

(13) Si l'Ukraïne n'était souvent désolée par des myriades de sauterelles, de mouches et de toute sorte d'insectes qui tourmentent les hommes et dévorent quelquefois les plus riches moissons, elle serait un des pays les plus heureux de la terre. Située entre le 50e et le 53e degré de latitude, elle s'étend en longueur dans un espace de cinq cents werstes : elle est bornée, du côté de la Tauride, par les déserts où campaient jadis les Tarta-

res, depuis les Palus-Méotides jusqu'au Danube; au nord, par les plus riches provinces de la Russie. Le climat est tempéré. Le sol presque partout imprégné de salpêtre, abonde en bois, en grains, en herbes potagères, en fleurs odoriférantes. — Il ne manque aux habitans que le sel et le vin; mais les bestiaux nombreux répandus sur leurs gras paturages, les poissons que nourrissent leurs fleuves, le miel et la cire que leur procure l'entretien des abeilles, leurs huiles, leurs cuirs, leur salpêtre, leur tabac et une foule de productions non moins utiles, leur offrent des branches d'exportation avantageuses bien supérieures aux besoins d'une population trop peu nombreuse. Les salines de Wielieza, celles de la Tauride et des lacs situés à l'embouchure du Dnieper fournissent le sel à bon compte; et l'eau-de-vie de grains que les cosaques ont appris à distiller depuis plusieurs siècles, peut les consoler de n'avoir pas de vin. Enfin si le cours du Dnieper n'était pas interrompu

par ses cataractes, le commerce de l'Ukraïne serait peut-être plus florissant qu'aucun autre en Europe.

Partout où la proximité des forêts le permet, on construit les maisons en bois, et les murailles des villes ne sont que des terrasses soutenues par une charpente liée comme les batardeaux ; où le bois manque les maisons sont bâties en pierres transportées à grands frais, ou bien en briques cuites au soleil. La cabane du pauvre est faite d'une argile mêlée de paille et enduite de glaise ; c'est la demeure des neuf dixièmes de la population.

---

(14) Les Tartares restent plusieurs jours après être nés sans pouvoir ouvrir les yeux comme font les chiens et autres animaux. Ils sont de petite taille, mais trapus et fort gros de membres; le col court, la tête énorme, la face presque ronde, les cheveux fort noirs et rudes comme du

crin de cheval, les yeux à peine ouverts et très vifs, le nez court, la bouche petite, les dents blanches comme ivoire, le teint basané, l'estomac haut et large, les épaules grosses, les jambes toutes pliées, si bien que, mal affourchés à cheval, ils ressemblent, dit un voyageur à un singe sur une levrette.

On les voit vêtus d'une chemise courte de toile de coton qui ne leur descend qu'un pied au-dessous de la ceinture, d'un caleçon et de hauts-de chausses en estrier de draps. Les plus vaniteux ont un cafetan de toile piquée, et par-dessus, une robe de drap fourré de renard ou de martre, le bonnet pareil, avec des bottines de maroquin rouge sans éperons ; les plus pauvres ne portent sur leurs épaules qu'un hoqueton de mouton, dont ils mettent la laine en dehors en temps de chaleur ou de pluie, si bien que ainsi vêtus, ils sont effrayans à apercevoir en campagne, car on les prend pour des ours blancs. Mais aux temps

froids, ils retournent leur hoqueton, remettant la laine en dedans. Ils sont armés d'un sabre, d'un arc avec son carquois garni de dix-huit ou vingt flèches, d'un couteau à la ceinture, d'un fusil et d'une grande quantité de bandes de cuir pour lier les prisonniers.

Les Tartares sont tous bons soldats, courageux, robustes, durs à la fatigue et aux intempéries de l'air, faisant de longues et rudes campagnes dans toutes les saisons, passant à la nage les plus larges rivières; car tout enfans leur mère les baigne une fois par jour dans de l'eau où l'on a fait dissoudre du sel pour la rendre plus froide et plus fortifiante; depuis l'âge de sept ans qu'ils sortent de leur *cantare*, c'est-à-dire une petite cabane sur deux roues, ils ne dorment jamais sous un autre toit que celui du ciel; depuis ce moment aussi on ne leur donne jamais à manger qu'ils n'abattent leur proie avec la flèche, et à l'âge de douze ans ils vont à la guerre.

(14) *Danse tartare.* — Les Tartares observaient les règles de combats qui leur étaient données par Tamerlan, et c'est ce que les anciens Polonais appelaient la danse tartare.

« Ces steppes sont couvertes d'herbes de deux pieds de hauteur, de sorte qu'on ne peut cheminer sans fouler ladite herbe, laquelle fait un estrac ou prise; de peur qu'on ne les suive avec force, les Tartares ont trouvé pour cela une invention qui est : d'une bande, quatre cents qu'ils sont, ils feront quatre rayons de leurs troupes par cent chevaux, les uns vont vers le nord, les autres au sud, d'autres à l'orient et occident; bref, toutes les quatre petites bandes vont chacune de son rayon, environ une lieue et demie, au bout de laquelle cette petite troupe de cent se divise en trois qui seront environ de trente-trois, qui vont la même sorte comme ci-devant, et ainsi s'acheminant. jusqu'à temps qu'ils soient réduits en dix ou onze ensemble, et tout cela se fait en moins

d'une heure et demie de temps, et tout au grand trot. Quand ils sont découverts, chaque escouade de onze s'en va au travers champs, comme il leur plaît, sans se rencontrer dans leur cerne; enfin ils se rendent à jour nommé à leur rendez-vous, car ils savent tous ce manége au bout du doigt et connaissent l'astre des campagnes comme les pilotes, connaissent les ports. Les cosaques qui les poursuivent trouvant tant de traces, perdent leurs mesures, ne savent où les chercher, car la trace va de tous côtés... »

(Beauplan, *Description d'Ul.*)

TABLE.

—

MARIA.

NOTES DE MARIA.

FIN.

10 fl = 3,5

3 4 1/2

3 7 9 1/2

2 0 1/2

40,00

